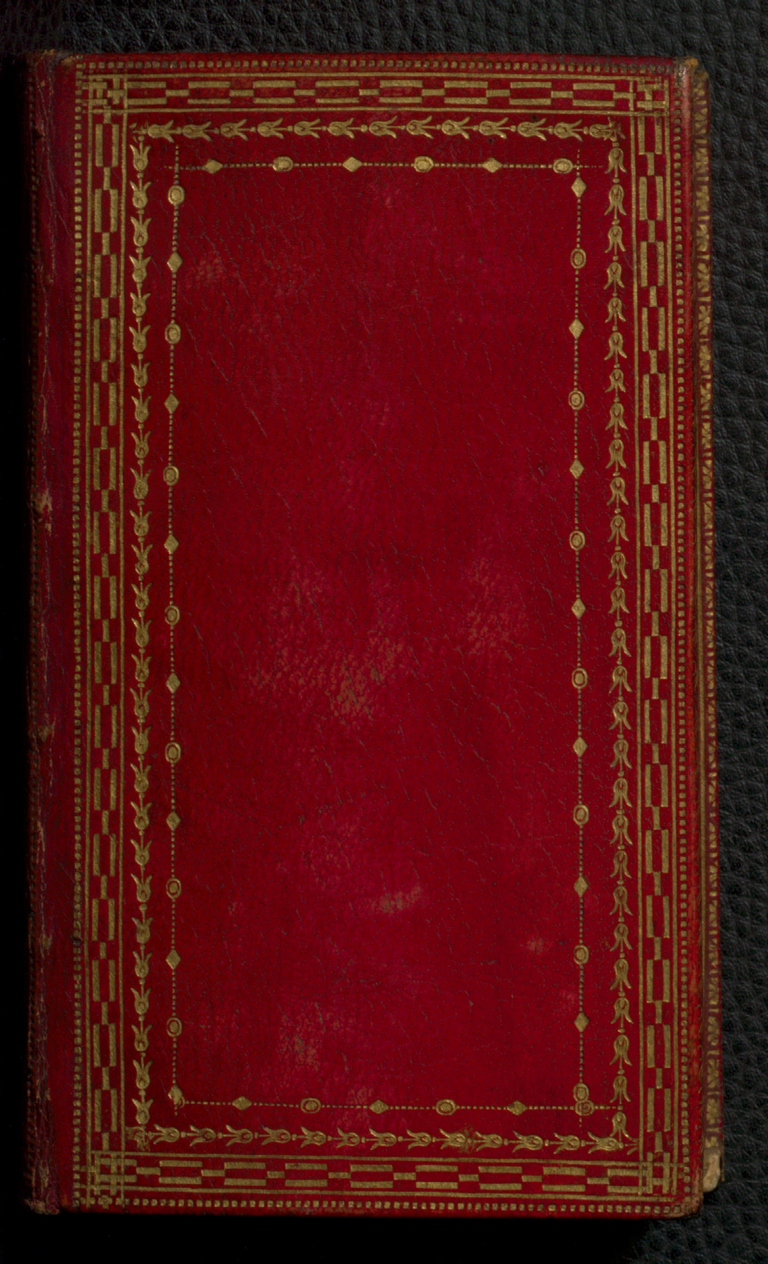
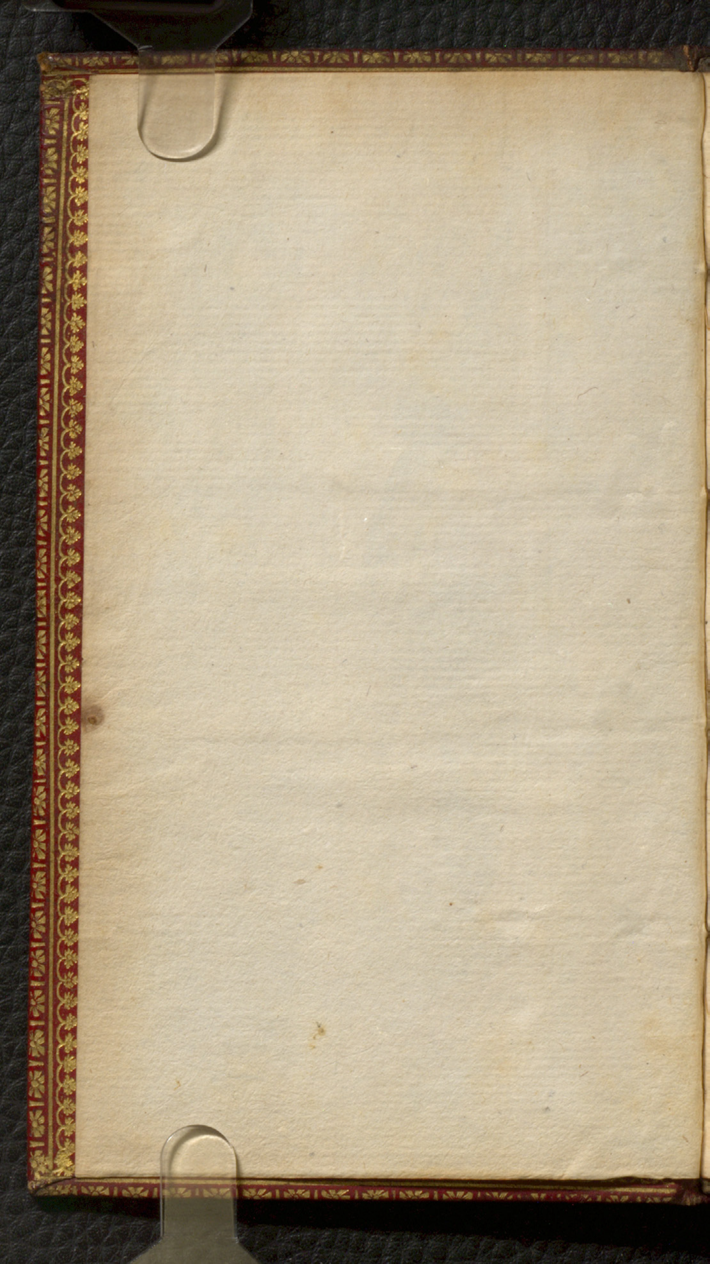
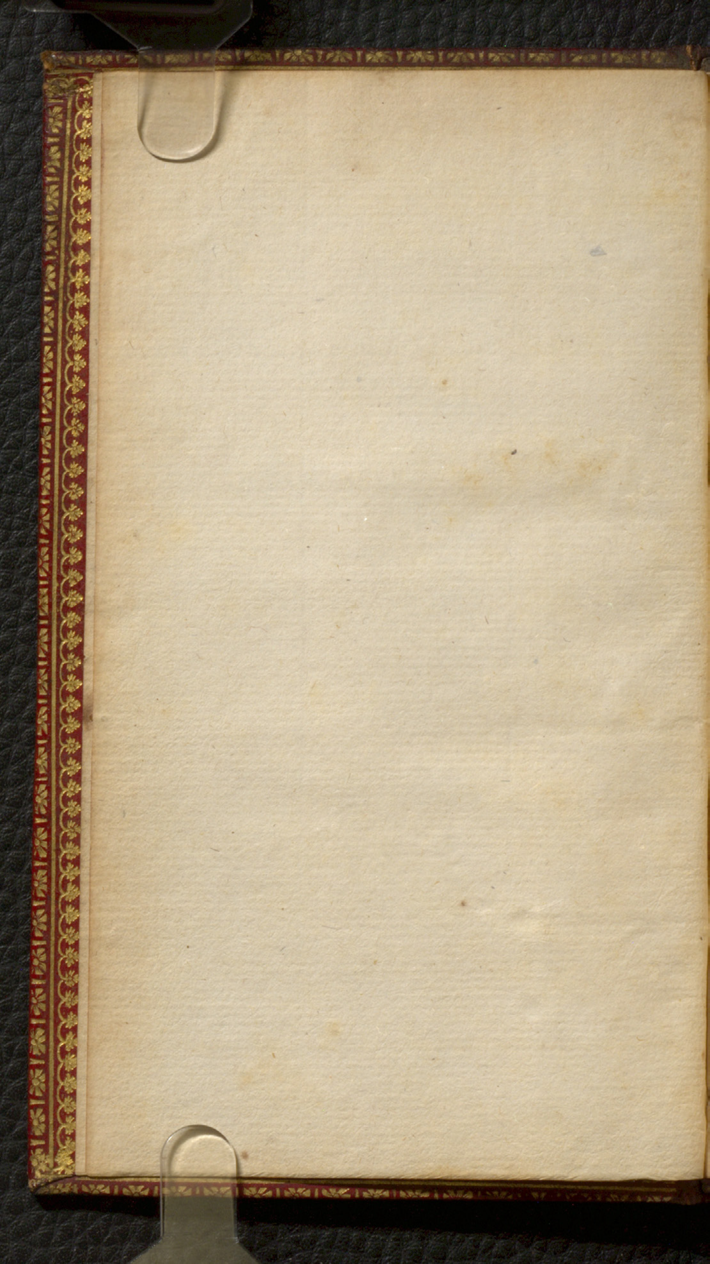









A LA HAYE CHEZ PIERRE HUSSON.
B. Picart del. 1714.

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES

PAR

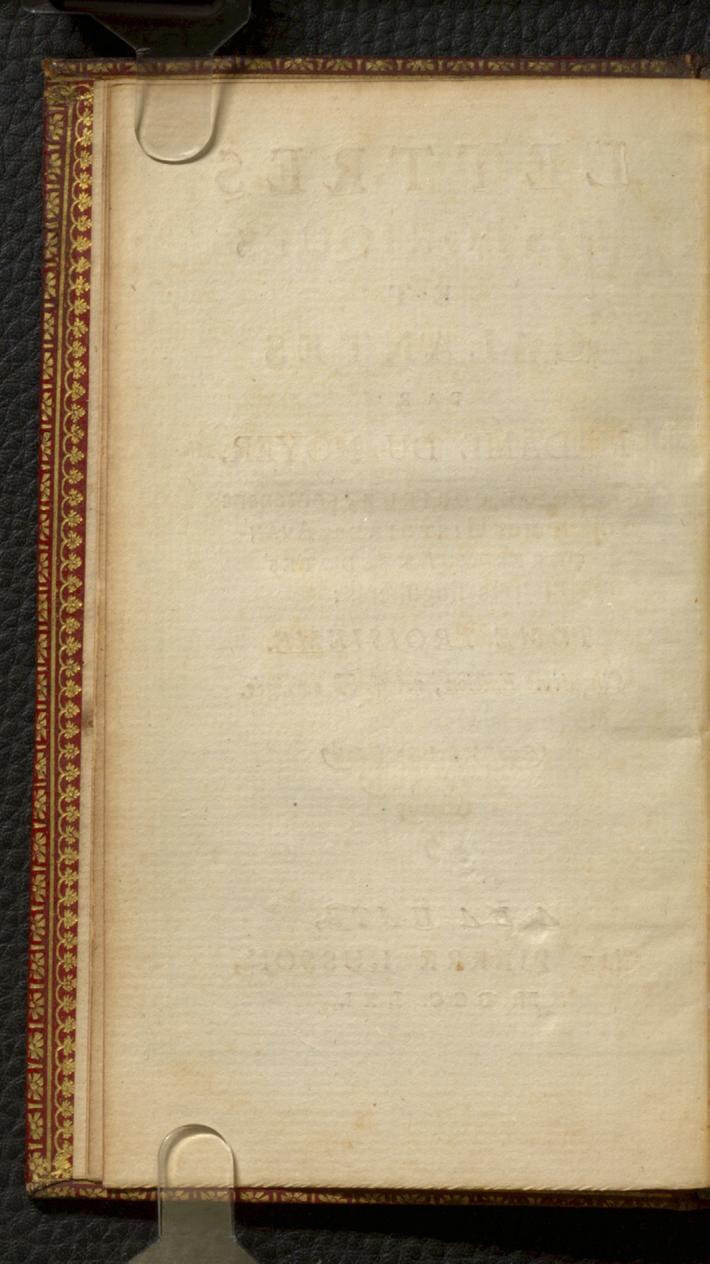
MADAME DU NOYER.

OUVRAGE CURIEUX, contenant diferentes HISTOIRES, AVANTURES & ANECDOTES très singulières:

TOME TROISIEME.

Cinquième Edition, revuë & corrigée.

A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON,
M. DCC. LXI.



A SA MAJESTE'
LE ROI
AUGUSTE II.

Roi de Pologne, grand Duc de Lithuanie, de Russie, de Prusse, de Massovie, de Samogitie, de Kiovie, de Volhinie, de Podelie, de Podlachie, de Livonie, de Smolensco, de Severie, & de Czernicow; Duc de Saxe, de Villiers, de Cleves & de Mons, Dangrie & de Westphalie, Archimarechal & Electeur du Saint Empire; Landgrave de Thuringue; Marcgrave de Misnie & de la Lusace Supérieure & Inférieure; Burgrave de Magdebourg; Prince & Comte de Henneberg; Comte de la Marc, de Ravensberg & Barbi; Seigneur de Ravenstein, &c. &c.

SIRE,

Il y a longtems, que,

ſenſible à Vos Vertus, bien plus qu'à l'éclat de Vôtre Couronne, j'aurois cherché à Vous faire connoître les ſentimens de zele & de vénération que j'ai toûjours eus pour VOTRE MAJESTE', *ſi la diſtance qui eſt entre ſon Trône & moi, ne m'en avoit juſques ici ôté le moien. Trouvez bon,* SIRE, *que j'oſe en aprocher aujourd'hui pour Vous préſenter ce petit Ouvrage, & que profitant d'une ocaſion auſſi fa-*

favarable, je prenne la liberté de Vous aſſurer des Vœux ardens que j'ai faits pour la proſpérité de Vôtre Auguſte Perſonne, & de la joie que j'ai de les voir à préſent auſſi heureuſement éxaucez, par l'afermiſſement de VOTRE MAJESTE', *ſur un Trône que ſa Valeur, l'amour de ſes Sujets, & tant d'autres droits légitimes lui ont doublement aquis. Heureux les Peuples que le Ciel a rangez ſous Vos Loix! Puiſſiez-*

vous , SIRE , *régner paisiblement sur eux pendant longues années ! Et puissiez-vous encore y régner après par Vôtre Illustre Sang ! Que n'ai-je assez d'éloquence pour pouvoir faire ici l'éloge de ce beau Sang, l'honneur du Monde Chrétien, & des Actions héroiques par lesquelles on le voit briller en Vous, & qui par un heureux assemblage, réünissent en la Personne de* VOTRE MAJESTE', *le grand & triomphant Monarque,*

narque, avec le Héros glorieux! Mais, SIRE, *ma bouche eſt trop foible pour tant de merveilles; à peine la Déeſſe à cent voix peut-elle y fournir!*

Je ne ſaurois jamais en
parler aſſez juſte,
Il faut un Virgile nou-
veau,
Pour chanter un nouvel
AUGUSTE!

Je me retranche donc, SIRE, *à ſouhaiter que Vôtre Régne ſoit & plus*

long & plus heureux encore que celui de cet Empereur Romain. Et s'il m'est permis de désirer aussi quelque chose pour moi: fasse le Ciel que ce Livre puisse parvenir jusques à VOTRE MAJESTÉ *! Qu'il perce pour cela au travers de toute la Pompe qui vous environne! Et que daignant abaisser Vos Yeux sur lui, Vous vouliez bien être persuadé des sincéres assurances que j'ai l'honneur de Vous donner ici de mon ze-*

zele, & du profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

De VOTRE MAJESTE',

La très-humble & très-obéïssante servante.

AVIS

AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

APrès avoir fait ſonder le gué aux deux premiers Volumes de ces Letttres, enhardi par le bon ſuccès qu'ils ont eu dans le monde, on oſe prendre la liberté de dédier ce troiſiéme à un grand Roi, & on eſpére que ſous de ſi puiſſans auſpices, il ne pourra qu'avoir une heureuſe deſtinée. Il y a long tems que le Public le demande ; & s'il en eſt auſſi content qu'il a paru l'être de ſes deux Aînez, on pourra peut-être bien encore lui donner un Cadet.

LET-

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES DE DEUX DAMES,

Dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

LETTRE XLI.

DE LION.

VOus vous plaignez, ſans doute, de moi, Madame, & il ſemble que vous aïez raiſon : cependant il eſt ſûr que je n'ai

n'ai pas tort ; & un Voïage auſſi fatiguant que celui que je viens de faire, doit vous faire excuſer mon ſilence, puis-que c'eſt ce qui l'a cauſé. Ne l'imputez donc, s'il vous plaît, qu'au changement de lieu, & point du tout à celui de mes ſentimens qui ſeront toûjours tendres & ſincères. Comme j'ai fait la même route que j'avois ſuivie autre fois, je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai paſſé en allant de *Toulouze* à *Nîmes*, de peur de donner dans la répétition : il ne m'eſt même point arrivé d'avanture en chemin qui vaille la peine d'être racontée ; mais je me ſuis trouvée à *Nîmes* pour être ſpectatrice d'un évenement aſſez bizarre. Je vous ai parlé dans mes précédentes des ſoulévemens des *Sevennes*, comme d'une choſe qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes ; & la Cour même avoit pa-

paru le craindre, puis-qu'elle avoit envoié une Armée & des Maréchaux de France contre ces Mutins. Les cruautez du Maréchal de *Montreuil* avoient ſi fort aigri les eſprits dans ce Païs-là, qu'il les avoit portez à la rebellion, plûtôt que de les en détourner, & ſon nom y eſt en horreur. J'ai vû auprès de la Porte des Carmes, les triſtes veſtiges d'un Moulin auquel il avoit fait mettre le feu, aïant ſû que quantité de perſonnes s'y étoient réfugiées, & où les flammes conſommérent le jeune avec le vieux, l'Enfant avec la Mère, & n'épargnérent ni Sèxe, ni condition. La Maréchal de *Villars* qui fut envoïé pour rélever *Montreuil*, s'y prit d'une manière toute opoſée; & faiſant ſuccéder la douceur à la barbarie, il éprouva la vérité du Proverbe qui dit, qu'on prend plus de mouches avec le miel

qu'avec le vinaigre; il laissa délasser les Boureaux, des fatigues que son Prédécesseur leur avoit données : il promit grace à tous ceux qui se mettroient en état de la mériter; & sachant, comme dit l'Evangile, qu'il n'y a qu'à mettre la division dans un Parti pour le détruire entièrement, il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens : il s'adressa vainement à un nommé *Roland* qui commandoit une troupe dans les *Hautes-Sevennes*; il n'y eut pas moien de l'ébranler : mais *C* * * * a été plus traitable, & a accepté l'amnistie & les recompenses qu'on lui a ofertes. Sa desertion a scandalisé tous ses Camarades. On lui avoit donné le Commandement d'un certain nombre de *Camisars* qui faisoient leurs courses aux environs de *Nîmes*; & quoi qu'il fût très-jeune, sachant mieux l'éxercice de la *Pelle*, que celui

lui de la *Pique*, car il étoit *Boulanger* de ſon métier, on lui déféroit extrêmement, parce qu'il ſe vantoit du don de *Prophétie*, que bien des gens aſſûrent encore qu'il a eû : quoi-qu'il en ſoit, il diſoit l'avoir; & comme il donnoit tous ſes ordres de la part de Dieu, & qu'on avoit de la foi pour ce qu'il diſoit, il étoit très-bien obéï & regardé parmi les ſiens comme un ſecond *Moïſe*. On parloit de lui comme d'un *Héros*, & je vous en ai, je croi, parlé autrefois ſur ce pié-là: cependant on dit à-préſent qu'il n'étoit qu'un *Zero*; qu'il a été paré des plumes d'autrui comme le *Geai* ſe pare de celles du *Paon*, & que c'eſt à la bravoure de ceux qui le ſuivoient qu'il doit toute la gloire qu'on lui avoit attribuée; c'eſt ainſi que parlent ceux qu'il a quitez. Le Maréchal de *Villars* & ceux de ſa Cour, pour faire

valoir leur aquiſition, & pour élever leur trophée, lui font mille honnêtetez: & comme les uns & les autres doivent être ſuſpects, j'attens, pour porter mon jugement, que la manière dont *C* ** ſe conduira dans les ſuites me faſſe connoître ſon caractère. Il s'étoit chargé d'engager ſes Camarades à ſuivre ſon exemple, mais il n'a pû y réüſſir: car lors qu'il fut les trouver pour cela, il fut reçû à coups de fuſils, & bien lui valut d'avoir le pié léger. Il eſt traité de Déſerteur par ceux de ſon Parti, & on lui impute le ſang de quelques-uns des Chefs qui vienuent d'être brûlez & rouez, & celui de *Roland* qui a mieux aimé ſe faire tuër que de ſe laiſſer prendre. On eſpère que cette Guerre civile aura été éteinte là dedans; & pendant que les Proteſtans de ces cantons là pleurent la perte de leurs Protecteurs,

teurs, *C* * * jouït des honnêtetez qu'on lui fait, & se repaît des espérances qu'on lui donne. Il a été régalé dans le Païs par toutes les Puissances; & après y avoir resté quelque tems, il demanda permission d'aller en Cour, disant qu'il avoit des avis à donner de la dernière importance, & dont il ne pouvoit confier le secret à Personne. On lui accorda sa demande; si bien que peu de jours après être arrivé ici je l'y ai vû venir, & vous le verrez apparemment bientôt à *Paris*: tout *Lion* court en foule au Fauxbourg de *Lesgulletière* pour le voir, & on n'est pas moins surpris que je le fus à *Nîmes* en voiant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit ans & qui n'a rien moins que l'air guerrier: car c'est un beau jeune Garçon blanc & blond, dont la tête, ni le bas, ne paroissent

ſent pas promettre grand choſe, & l'on a peine à s'imaginer qu'il puiſſe déja avoir fait parler de lui. Les *Huguenots* répondent à cela, que *David* avoit ſa *Fronde*, & que lors-qu'il gardoit ſes Brebis il ne paroiſſoit, peut-être pas plus martial que lui; & moi, comme je l'ai déja dit, je ſuſpens mon jugement, & j'atens que vous me mandiez celui que vous aurez fait de ſa Perſonne, que vous verrez dans peu de jours à *Paris*. Je voudrois ſavoir quel acueil on lui fera; ſi le Roi voudra bien lui parler, comme on dit qu'il s'en flate; & ſi on aura autant de curioſité qu'on a eû ici ſur ſon chapitre: car la foule étoit ſi grande autour de ſon logis, qu'on a été obligé d'y mettre des gardes; il en eut auſſi auprès de ſa Perſonne, & je ne ſai ſi ce n'eſt point autant pour s'en aſſûrer, que pour lui fai-

re honneur, & ſi ce ne ſont pas des chaînes dorées : mais c'eſt aſſez parlé de lui pour le coup. Il n'y a pas moien de finir cette Lettre ſans vous dire un mot de la Ville où je ſuis, qui eſt une des plus belles du Roiaume, & qui, ſelon moi, l'emporte ſur *Toulouze*. Quoi qu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'eſt par politique qu'on n'a pas voulu y en mettre un, de peur de déranger par-là le Commerce qui eſt ici floriſſant, & qui ſeroit bien-tôt détruit, ſi Meſſieurs les Marchands ſe mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs Enfans, au lieu de les élever dans le Négoce. Il y a pourtant un Préſidial, & quelques autres Juriſdictions ſubalternes, des Echevins, un Prevôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville a été depuis long tems héréditaire dans

la Maiſon de *Villeroi*. Le défunt Archévêque en a été revêtu juſques à ſa mort, & Monſieur le Maréchal le poſſéde depuis ce tems-là. La ſituation de cette Ville eſt très belle ; on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies Maiſons de Campagne. Le Château de *Pierre-Enciſe*, ſejour des Criminels d'Etat, bâti ſur des Rochers eſcarpez, paroît un lieu de défenſe en cas de beſoin. La Rivière de *Saone* traverſe la Ville & s'y perd dans le *Rhône* qui en baigne les murailles ; il y a de très belles ruës, & des Quais magnifiques : mais ce qui m'en plaît le plus, ce ſont ces Montagnes qui forment le plus bel aſpect du monde, ſur leſquelles on voit de très belles Egliſes, des Couvens d'Hommes & de Femmes, des arbres & de la verdure, & où, ſans ſortir de la Ville, on trouve tous les agrêmens de la Cam-

Campagne. C'eſt là qu'eſt cette miraculeuſe Egliſe de *Fourvières*, célébre par les fréquens Pelerinages qu'on y fait, celle de Saint *Irenée* autrefois Evêque de *Lion*, le Tombeau des deux *Amans*, tant vanté par Monſieur d'*Ourfé* dans ſon *Aſtrée*, & qui, ſi on l'en croit, étoit un azile inviolable ſous le Roi *Gondebeau* qui régnoit pour lors à *Lion* : quoi qu'il en ſoit, tout ce que j'ai pû aprendre de ce Tombeau des deux *Amans*, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui eſt ſur le bord de la *Seine* entre *Paris* & *Rouen*, c'eſt que celui-ci renferme les corps d'*Hérode* & d'*Hérodias*, qui furent releguez par *Caligula*, Empereur de *Rome*, quelque tems après la mort de Notre Seigneur. Comme cette Princeſſe voulut ſuivre ſon Epoux dans ſon éxil, & qu'elle ſe donna là-deſſus des airs de belle paſſion, on lui a

fait l'honneur de lui] donner le beau nom d'*Amante*, que celui de Femme détruit ordinairement, & elle le garde encore juſques dans le Tombeau. Voilà ce que la tradition m'a apris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que *Pilate* & *Hérode* ont été éxilez preſqu'en même tems ſur les bords du *Rhône*, & que ces malheureux qui avoient eu part à la mort de Notre Seigneur, y ont fini leur triſte deſtinée. Il ne me manque plus, après avoir vû tout ceci, que de paſſer quelques jours dans les lieux où *Judas* s'eſt pendu; & je ſuis ſi ambulante, que du train dont je vais, je ne deſéſpére pas d'ariver un jour en me promenant du côté de la *Paleſtine*, & je vons avoûrai que je n'en ſèrois pas trop fâchée : ho ! ce ſeroit de là qu'il y auroit plaiſir de recevoir de mes Lettres,

& que je vous envoierois des Relations dignes de votre curiosité. Je n'ai pas encore eu le tems de satisfaire la mienne dans cette Ville, ni de voir tout ce qu'il y a de rare, ainsi vous pourvez espèrer d'en aprendre une autre fois davantage; mais il faut me donner le tems de respirer; car *Lion* n'est pas un lieu qu'on puisse voir en un jour; c'est une espèce de petit *Paris*, & je n'ai point encore vû de Ville qui lui ressemblât mienx. J'ai vû cet Horloge dont vous avez entendn parler qui est dans l'Eglise des Comtes de *Saint Jean*; c'est quelque chose d'assez particulier; & je m'étonne que quelques superstitieux idiots ne se soient pas avisez de dire, qu'il y avoit là dedans du miracle: peut-être que si cet Horloge avoit été au pouvoir de certains Moines, ils auroient bien pû donner ce tour-là à la chose,

ſe, ſi on les en avoit voulu croire ; & je m'imagine que c'eſt comme cela que ſe ſont établis tant de Miracles, que la ſimplicité de nos Pères a reçûs pour argent comptant. Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs les Comtes de *Saint Jean*, ſont trop honnêtes gens pour donner dans ces fraudes pieuſes, & tout le monde convient qu'on ne doit le merveilleux de cet Horloge qu'à l'adreſſe de celui qui l'a fait, auquel, dit-on, on fit crever les yeux après qu'il en eut fait un pareil à *Strasbourg*, pour l'empêcher d'en faire d'avantage. Toutes les fois que l'heure doit ſonner, un Coq qui eſt ſur le Cadran commence par battre des aîles, chante, & après ce petit prélude, on voit ouvrir une petite porte & ſortir la Vierge & les Apôtres qui paſſent en revûë. Pendant que l'heure ſonne le Saint Eſprit paroit auſſi en forme

me de Colombe, & Dieu le Père au deſſus qui donne la bénédiction, après-quoi chacun rentre dans ſa niche comme il en étoit ſorti; & la porte ſe referme de la même manière qu'on l'avoit vûë ouvrir, & tout cela ſe fait par des reſſorts, & ſans que Perſonne paroiſſe s'en mêler. Voiez un peu ſi dans cette Ville de *Suiſſe* où l'on vouloit faire brûler le pauvre *Briocher* comme Sorcier, à cauſe de ſes Marionettes, voïez, dis-je, ſi on n'auroit pas crû qu'il entroit du miracle, ou de la magie dans cette affaire-ci, & ſi je n'ai pas raiſon de dire qu'on en a ſans doute bien fait acroire à nos pauvres Aïeux, avec tous ces prétendus Miracles dont on les a bercez. Mais à propos de merveilleux, on dit qu'on ne voit plus le Cabinet de Monſieur de *Serrieres*: j'en ſeroit fâchée; car j'avois bien envie de

de le voir : je m'en informerai mieux, & si je le vois je vous en dirai des nouvelles : donnez m'en un peu, je vous prie, de ce qui se passe à *Paris*, & croiez que je suis toûjours,

MADAME,

Votre, &c.

LETTRE XLII.

DE PARIS.

JE suis fort aise d'aprendre que vous vous êtes raprochée de nous, & j'espére, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de *Paris*, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la *Palestine*. Vous pourrez bien, puis que vous êtes si fort en train de vous promenir, faire, chemin-

min-faiſant, un tour aux *Tuileries*. J'y étois l'autre jour avec Madame D*, à laquelle je liſois votre dernière Lettre, & nous ſongions enſemble à prendre des méſures pour être informées du jour que *C* * * * arriveroit à *Paris*, & pour pouvoir trouver les moïens de ſatisfaire la curioſité, que vous nous aviez donnée ſur ſon chapitre, lors-que nous fumes interrompuës par le bruit d'une gande quantité de Perſonnes qui couroient en foule dans la grande Allée où nous étions. Je ne ſavois que penſer de ce concours; & après avoir caché ma Lettre, je me levai de deſſus le banc où nous étions aſſiſes, & je me mis à fuir ſans ſavoir pourquoi. Je croiois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé : mais enfin je revins de ma fraieur, & je vis, en entendant nommer Monſieur *C* * * *, que le hazard me ſer-

voit

voit à ma mode, puis-qu'il me l'amenoit ſans que je fuſſe obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il paſſa devant moi entouré d'une Cohuë qui ne paroiſſoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui; & ſi quelques Perſonnes d'autorité ne l'euſſent pris ſous leur protection, & ne l'euſſent fait ſortir au plus vîte par la porte du *Pont-Roial*, je ne ſai pas ce qui en ſeroit arrivé, & je ne crois pas qu'il lui prenne de long tems envie de revenir aux *Tuileries*. Il paſſa tout auprès de moi, & nous ne fumes pas moins ſurpriſes Madame D * & moi, que vous avez été de ſa figure enfantine: & je vous avouë que ſi vous ne m'aviez pas fait ſon portrait, je m'en ſerois formé une toute autre idée: il ne paroît pes même capable de toutes les cruautez qu'on l'acuſe d'avoir faites: il a une petite phiſionomie

ſionomie aſſez gracieuſe, & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il ait eu l'eſprit & le tems de faire parler de lui. Il a été à *Verſailles* & a parlé à Monſieur de *Chamillard*, mais point au Roi : Sa Majeſté a pourtant eu envie de le voir, & on l'a fait trouver ſur ſon paſſage ; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en ſai : on lui a donné un Brevet de Lieutenant-Colonel, & on l'envoie au vieux *Briſac*, où la Maréchauſſée a ordre de le conduire pour le mettre, dit-on, à l'abri des inſultes que la Populace pourroit lui faire en chemin. Je ne ſai ce que ce petit Garçon doit s'imaginer de ſe voir ainſi traité en homme d'importance : il croit ſans doute que c'eſt un rêve ; ou s'il eſt capable de refléxion, il doit en faire à peu près de pareilles à celles que faiſoit le Liévre dont

parle

parle la *Fontaine*, qui passant auprès d'un Etang y donna l'alarme aux Grenouilles dans un tems où le Mouvement d'une feuille le faisoit lui-même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite : je crois que le cas est assez pareil, & que l'aplication pourra vous en paroître juste. Voilà tout ce qu'il y a présentement de plus nouveau à *Paris*, ainsi comme je n'ai plus rien à vous dire, & que vous voudriez pourtant bien, je m'assûre, en savoir davantage, je m'en vais emprunter le secours d'autrui pour continuër à vous aprendre des nouvelles. Celle que je joins à cette Lettre est écrite par une meilleure main que la mienne, puis que c'est par feu Madame *Daunoi*, qui, avant de mourir, avoit confié ce Manuscrit à une de ses bonnes Amies : ainsi comme on ne l'a pas trouvé dans son Cabinet

après ſa mort, on n'a pû le faire imprimer comme Oeuvres Poſthumes; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que Perſonne n'a encore vû : vous aurez la bonté de m'en dire votre avis en me le renvoiant. Madame *Daunoi* n'avoit écrit cela que pour elle-même, & n'avoit nul deſſein, à ce qu'on dit, de rendre cette avanture publique : mais comme il paroît que toutes les Perſonnes qui ont part à cette Hiſtoire ſont mortes, & qu'il n'y a pas d'aparence qu'on puiſſe en avoir la clef, je ne me fais pas un ſcrupule de vous en faire part : peut-être que ſi Madame *Daunoi* avoit voulu la mettre au jour, elle l'auroit encore revûë & corrigée : ainſi vous ne devez pas être ſurpriſe ſi vous ne trouvez pas dans cette petite Rélation toute la juſteſſe qui eſt dans ſes autres Ouvrages. Vous

y reconnoîtrez pourtant ſon ſtile ſur lequel on ne peut pas ſe méprendre. Je dois vous dire eneore que tout eſt véritable là dedans ; c'eſt ce que Madame *Daunoi* a dit à ſon Amie, & c'eſt ce que cette Amie m'a aſſûré ; ainſi vous pouvez le lire comme une vérité, & non comme un Roman, en échange : car vous ſavez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie. Je vous prie de me faire l'Hiſtoire de *C***, vous avez été ſur les lieux, & vous en êtes encore aſſez près pour vous faire donner des Mémoires ſûrs là-deſſus, & je vois quelque choſe de ſi incompréhenſible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je ſerois fort aiſe de ſavoir au juſte ce qui en eſt. Vous avez paſſé ſi ſuccinctement ſur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pû comprendre ; c'eſt qu'il a été *Boulanger* de ſon métier ;
mais

mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'aprentif, & je ne croi pas qu'il ait eu loisir d'être encore fort habile à aucun. Enfin aprenez-moi ce qui en est, son Païs, sa naissance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'est atribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pû persuader les gens là dessus : il me semble que cela mériteroit une Relation un peu plus circonstanciée, & les votres sont toûjours si fort abregées que j'en enrage : corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croiez que quand je ne serois pas assez de vos Amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la manière dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec *My Lady des Nouvelles Angloises*,

MYLADY

NOUVELLES ANGLOISES.

APrès que le Traité de *Ryswik* eut rendu le repos à l'Europe, & assûré les Couronnes de la *Grande-Bretagne* sur la tête de *Guillaume III.*; ce nouveau Monarque charmé d'être reconnu pour tel par *Louïs le Grand*, envoia en *France* le Comte de *Portland* son ancien Favori, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Ce Seigneur fit une Entrée magnifique dans *Paris*, & on lui rendit tous les honneurs dûs à son Caractère. Ces Peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au devant de ce Ministre; & le Roi le reçut

avec cet acueil charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'aprocher de sa Personne. Au milieu de cette joye publique, le Roi *Jaques* relegué à *St. Germain*, avec sa petite Cour, n'avoit assûrément pas les rieurs de son côté; il se voyoit hors d'espérance de remonter sur son Trône, & il craignoit encore d'être obligé d'aller à *Rome*, remplir la place de la Reine *Christine*, Milord *Portland* avoit ordre de son Maître, de demander au Roi son éloignement; mais le Roi toûjours bon ne lui accorda pas sa demande, & ne voulut point donner à ce pauvre Prince, un nouveau sujet de mortification, en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel azile: c'étoit un assez grand déboire pour lui de voir sous ses yeux toute la magnificence de Milord *Portland*: il se rencontra même à

Versailles lors qu'il eut Audience du Roi, & il fut témoin oculaire de l'acueil qu'on lui fit. Franchement il faloit avoir beaucoup de fermeté pour soûtenir un si terrible revers; & l'on peut dire que le Roi *Jaques* marqua une grande force d'esprit dans cette occasion: il se réjouït de la Paix, quoi qu'il èût bien des raisons de s'en afliger, parce, disoit-il, que l'on pourroit avoir sans peine des chevaux *Anglois*. Ces sentimens Stoïciens ne furent pas expliquez toûjours avantageusement; & ce que les Jésuites & les autres Amis de ce Roi dépouillé appelloient grandeur d'ame, étoit traité d'indolence & d'insensibilité, par le Public: c'est ainsi que toutes les choses de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change sur le chapitre de la Reine; il ne faloit que la voir pour compren-

dre

dre qu'elle étoit fort méconten-
te de ſon ſort. Cette mélanco-
lie ſe répandoit ſur les Perſon-
nes qui avoient ſuivi ſa deſti-
née : & l'on peut dire qu'il n'y
avoit rien de plus triſte que la
petite Cour de *St. Germain.* Ce-
pendant *Paris* ſe rempliſſoit
d'*Anglois*, qui par leurs dépen-
ſes, & tout le fracas qu'ils fai-
ſoient, montroient qu'ils avoient
ſuivi le parti du véritable *Am-
phitrion.* Ces nouveaux venus
n'alloient point à *St. Germain*,
quoi-que quelques-uns y euſſent
des proches, de peur de ſe ren-
dre par là ſuſpects dans le Païs ;
& les pauvres *Jacobites* étoient
obligez de venir chercher leurs
parens à *Paris*, s'ils vouloient
avoir la conſolation de les voir.
La maiſon de la Comteſſe *Dau-
noi* étoit ſouvent le rendez-vous
des uns & des autres, & ce fut
chez elle que *My Lady* * * vit,
pour la première fois, la Com-

teſſe d'*Exeter*, qui étoit venuë à *Paris* pour chercher du reméde à la maladie de ſon Epoux. Les *Anglois* ſont ſujets à une langueur qu'ils apellent *Conſomption*, de laquelle ils ne peuvent guérir qu'en changeant d'air : c'eſt ce qui fait qu'ils viennent en foule reſpirer celui de *France* dès que la Paix leur en ouvre les chemins Madame *Daunoi* avoit été autre fois à la Cour d'*Angleterre* : elle en a donné même des Mémoires au Public, qui ſont écrits avec cette délicateſſe qu'on admire dans tous ſes Ouvrages. Comme elle s'étoit fait beaucoup d'Amis dans ce Païs-là, elle y avoit] toûjours entretenu correſpondance, & ſa maiſon étoit le Bureau d'adreſſe de toutes les Perſonnes de conſidération qui venoient de *Londres* à *Paris*. La Comteſſe d'*Exeter*, qui étoit ſon ancienne Amie, la fut voir des premières ; & *My Lady* **
qui

qui la cherchoit depuis quelques jour, fut aſſez heureuſe pour l'y rencontrer. La Comteſſe fait un peu de tems ſans la reconnoître ; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit eſſuiez, avoient fait tant d'impreſſion ſur ſon viſage, & ſur ſon humeur, que ce n'étoit plus la même Perſonne. Ah ! ma Chére, lui dit la Comteſſe, la joie que j'ai de vous revoir eſt bien traverſée par le chagrin que j'ai de l'état où je vous voi ! Se peut-il qu'après avoir tenu un rang conſidérable en *Angleterre*, après avoir été admirée à la Cour & à la Ville, eſtimée & conſidérée par tout, l'on vous voie traîner ici une vie languiſſante, manquant de toutes choſes, & cela par une fauſſe délicateſſe, & pour vous attacher à un parti que le Ciel abandonne, & qui par conſéquent ne ſauroit être le meilleur ! Croiez-moi, ma Ché-

re, les plus courtes folies sont, dit-on les meilleures; il ne vous sera pas mal-aisé de faire votre paix, & de rentrer dans vos biens: le cas n'est pas, comme vous savez, sans éxemple, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Vos Amis ne vous ont pas oubliée; & le Roi même à qui votre mérite n'est pas inconnu, vous verroit avec plaisir rentrer dans votre devoir. Ne parlons pas de cela, ma chére *Comtesse*, répondit la triste *My Lady* * *, il faut soûtenir la gageure, deût-il m'en coûter la vie. Elle laissa couler quelques larmes en prononçant ces derniéres paroles: & comme la Compagnie étoit nombreuse chez la Comtesse *Daunoi*, les deux *Angloises* qui s'en étoient séparées un moment, furent obligées de la rejoindre, & la conversation devint générale. Elle roula d'abord sur le mariage de Mr.

Mr. le Duc de *Bourgogne*; ſur les merveilles de la vie de *Louis le Grand*; les magnificences de ſa Cour, & ſur tout ce qu'il y a à admirer à *Paris* & à *Verſailles*. Tout ce grand nombre d'étrangers qui étoit chez Madame *Daunoi*, ne pouvoit ſe laſſer de parler de cela: mais la Comteſſe d'*Exeter* qui mouroit d'impatience d'entretenir ſon Amie, lui propoſa d'aller faire un tour de promenade. *My Lady* en fut fort aiſe: elles montérent toutes deux dans le Caroſſe de la *Comteſſe*, & furent décendre à la porte des *Tuileries*. Elles entrérent d'abord dans la grande Allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la ſaiſon, & la beauté du lieu y atiroient. Mais comme ces Dames n'étoient là ni pour voir, ni pour être vûës, elles quitérent bien-tôt la grande Allée pour chercher la ſolitude, & elles

elles gagnérent celle qu'on apelle l'Allée des soûpirs : & après s'être assises l'une auprès de l'autre sur le gazon, elles se dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut inspirer à deux Personnes qui ont de l'esprit & de la délicatesse, & qui ont été long tems sans se voir. La *Comtesse* donna des nouvelles à *My Lady* * * de sa Famille : & comme elle vit qu'elle s'atendrissoit, elle tâcha de lui persuader de retourner à *Londres.* Est-il possible, lui disoit-elle, que les Amis que vous avez ici occupent toute votre tendresse, & que vous oubliez ceux que vous avez laissez à *Londres!* Est-il possible que vous n'aiez pas d'empressement de revoir un Mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi qu'il fasse, qu'il vous aime encore tendrement! Ne dévriez-vous pas vous raporter à lui sur ce qui regarde

de ſes affaires d'Etat, & les cas de conſcience! Eſt-ce aux femmes à décider là-deſſus? Elles à qui il eſt défendu de parler en public, que l'on a éloignées des Sciences & des Emplois, & qui, ſelon *Moliére*, ne dévroient ſavoir autre choſe que coudre, filer, & aimer leurs Maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je ſuis perſuadée que l'homme eſt le chef de la femme, & qu'il faut ſe laiſſer conduire par le Chef: tant pis pour lui s'il nous méne mal; il paiera pour nous deux. Nous ſommes faites pour obéïr, & l'obéïſſance chez nous vaut mieux que ſacrifice. Si vous aviez raiſonné ſur ce principe, vous ſeriez reſtée chez vous, où vous auriez atendu tranquilement que le Ciel eût décidé du ſort du Beau-Père & du Gendre, ſans vous intéreſſer, comme vous avez fait, dans leur querelle.

Vous parlez le mieux de monde, ma chére *Comtesse*, répondit *My Lady*; cependant si vous examiniez ma conduite, peut-être y trouveriez-vous plus de sujets de me plaindre que de me blâmer. Vous savez que dès mon enfance je fus mise dans l'Abbaïe Roiale de *Montbuisson*, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes Parens me forcérent d'abjurer lors qu'ils me firent revenir à *Londres* pour épouser le Chevalier ** qui faisoit profession de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pû m'acommoder, quoi-que j'aie pû faire: la tendresse que j'avois pour mon Epoux, m'obligeoit à dissimuler mes sentimens; je faisois même tout ce que je pouvois pour les étouffer: je donnai dans le grand monde: je m'atachai à la Cour. Vous savez, Madame, que j'eus le bonheur de réüssir dans

dans ce Païs-là ; que la fortune de mon Mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'avois beau être heureuse, je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quité une Religion que je croiois la meilleur, troubloit toute ma félicité. Dès que j'avois le moindre petit mal, je croiois voir l'enfer ouvert sous mes piez. Enfin pressée par mes remords, je crûs que je devois sacrifier le plaisir de ma vie, au repos de ma conscience. Et Dieu sait combien ce sacrifice m'a coûté de larmes : il sait aussi que c'est là le seul motif de ma fuite. Je puis avoir raisonné sur de mauvais principes ; mais il est sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois apris dans l'Evangile, qu'il faloit s'aracher un œil, & se couper un bras, dès que cet œil, ou ce bras pou-

voient être un obſtacle au ſalut ; & je me crûs par-là engagée à me ſéparer d'un Epoux dont la tendreſſe pouvoit me perdre : car enfin, quoi que vous en diſiez, quand on ſe laiſſe mener par un aveugle, on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà, ma chére *Comteſſe*, ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez, & que j'ai crû le plus juſte. S'il eſt vrai que les croix & les aflictions ſoient les marque de la bonne voie ; j'ai tout lieu de m'aplaudir de mon choix ; car j'en ai eu de toutes les eſpèces depuis que je ſuis dans ce Païs ; & je puis dire que le repos de ma conſcience a cauſé bien du trouble à mon cœur. Ah ! ma chère, dit la *Comteſſe*, prenez garde que toutes ces croix dont vous vous félicitez, ne ſoient des châtimens du Ciel, qui veut par là vous rapeller
&

& vous faire rentrer dans votre devoir ; car encore un coup, le devoir d'une femme est d'être toûjours attachée à son mari ; & *St. Paul* y est exprès, lors qu'il dit, que sais-tu, femme, si tu ne convertiras pas ton mari? Cela seul devoit vous engager à rester avec lui, d'autant mieux que vous serez responsable des péchez que votre absence peut lui avoir fait commettre, & dont votre présence l'auroit garanti. Eh! de grace, interrompit Madame, ne me chargez point des iniquitez d'autrui, j'ai assez des miennes. Vôtre Morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai fait est autorisé par une infinité d'éxemples. Il y en a à *St. Germain* qui sont dans le même cas où je me trouve ; & toute l'*Angleterre* est remplie de Françoises, qui par un motif de Religion, ont abandonné

leurs maris, & ont ſuivi à la lettre cet endroit de l'Evangile où il eſt dit, que celui qui aimera Père, Mère, Mari, Femme, Enfans, plus que lui, ne ſera pas digne de lui. Vous me citez là, répondit la *Comteſſe*, un paſſage dont on abuſe terriblement dans ces tems-ci, & qui ne vient du tout point à notre ſujet, puis-qu'il ne s'agit pas de renoncer à Jéſus Chriſt, auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quiter. Les Catholiques & les Proteſtans adorent le même Dieu, & l'adoreroient encore enſemble, ſi la politique des Grands n'avoit autoriſé les deſordres que les diſputes cauſent dans l'Egliſe. Croiez-moi, la Religion a toûjours été un prétexte dont les Grands ſe ſont ſervis pour couvrir leur ambition : c'eſt de quoi les petits ont été les dupes : & cela eſt ſi vrai, que,

que, lors que les fureurs de la Ligue desoloient le Roiaume de *France*, les *Guisards* se seroient fait Protestans, si les *Bourbonnistes* s'étoient fait Catholiques. C'est ce que Personne n'ignore; & que ces Chefs de Parti fomentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de soûtenir leurs querelles particulières, en faisant semblant de soûtenir celle du Seigueur. Voiez si *Henri IV*. fit tant de façon lors qu'il s'agît de se faire Catholique pour s'assûrer son Trône, & après cela vous ferez dificulté de suivre la Religion régnante, que vos Pères ont professée, & vous prétendrez en savoir plus là-dessus que tout le Clergé du Roiaume. Franchement, il y auroit un peu de vanité dans votre fait. Vous avez beaucoup d'esprit; mais je croi que nous avons des

Prélats qui ſont meilleurs Théologiens que vous : & en un mot, il n'y a point deReligion qui autoriſe une femme à quiter ſon mari, & l'on a très-grand tort en *Anglcterre* & en *Hollande*, de donner azile à ces ſortes de Réfugiez, puis que c'eſt-là ſéparer ce que Dieu a conjoint, & qu'après tout, les points qui nous ſéparent, ne valent pas la peine de nous ſéparer. Pour moi, je croi que c'eſt là le cas défendu par *St. Paul*, & qu'en diſant, je ſuis de *Paul*, & moi d'*Apollos*, on s'éloigne également de Jéſus Chriſt, qui eſt le Dieu de Paix. Mais je commence à m'apercevoir qu'il eſt tems de ſe retirer. Elles ſe levérent alors : le Caroſſe les atendoit à la porte qui donne au bout du *Pont-Roial*. La *Comteſſe* ramena *My Lady* ** dans le *Fauxbourg St. Germain*, où elle logeoit lors qu'elle étoit à *Paris* ;
&

& elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez Madame *Daunoi*. La Comtesse y fut dès l'après-midi : *My Lady* n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle avoit les yeux si batus, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là-dessus, elle dit, pour se tirer d'affaires, qu'elle avoit une migraine éfroiable ; & la Comtesse proposa, pour tâcher de la dissiper, d'aller faire un tour au *Bois de Boulogne*. Il y avoit beaucoup de monde ce jour-là. La belle Mademoiselle d'*Armagnac* attira les regards & l'admiration de nos deux *Angloises* qui furent obligées d'avouër qu'elles n'avoient rien de si beau dans leur Païs. Après qu'elles eurent fait quelques réfléxions là-dessus, & quelques tours dans le Bois, elles descendirent dans l'endroit le plus solitaire,

litaire, & ce fut là que la *Comtesse* dit à *My Lady* : Eh bien, ma Chère, avez-vous un peu réfléchi sur notre conversation ? Ah ! dit-elle, un peu trop pour mon repos ; mon visage vous marque assez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je souffre : j'avois du moins la consolation de me les être atirez par mon zèle, & de souffrir pour la bonne cause, & vous travaillez à m'ôter cette consolation en tâchant de m'inspirer l'indifférence où vous paroissez être sur les Religions. Ah ! dit la *Comtesse*, je n'ai garde d'avoir des sentimens si criminels : bien loin d'avoir de l'indifférence pour la Religion, je suis persuadée qu'il n'y en a qu'une dans laquelle on puisse faire son salut, qui est la Chrétienne ; je croi que c'est-là la vraïe Eglise

ſe hors de laquelle il n'y a point de ſalut : mais je regarde toutes les différentes Sectes qui la partagent, comme celles qui étoient autre fois dans l'Egliſe Judaïque. Vous ſavez qu'il y avoit des *Eſſiens*, des *Saducéens*, des *Phariſiens*, & autres, qui ſe haïſſoient, & ſe déchiroient les uns les autres, comme ſont à préſent les Catholiques & les Proteſtans : cependant c'étoit-là la vraïe Egliſe, comme la Chrétienne l'eſt préſentement. Malgré ces diviſions, dans leſquelles il entre plus d'aigreur & d'eſprit de parti, que de zèle, on ne ſait que trop que la haine eſt plus forte entre les frères, qu'entre les étrangers. Celles qui animent les *Anglicans* contre les *Presbitériens*, dans notre Païs, prouve aſſez ce que je viens de dire, puis-qu'ils ſe ſont ſéparez ſur des ſujets ſi légers, que pour peu que les uns & les au-

autres fuſſent pouſſez par un eſprit de charité, il n'y auroit rien de ſi aiſé que de les racommoder. Malheur à ceux qui les prémiers ont ſemé cet eſprit de diſcorde dans l'Egliſe ! Et malheur à ceux qui entretiennent ces diviſions ! C'eſt-là cette yvroie que l'ennemi ſéme dans le champ, & que Dieu ſaura démêler au jour du Jugement : c'eſt ce que nous devons atendre ſans nous ingérer de porter le notre, & de damner nos frères, parce qu'ils ne ſont pas de même avis que nous ſur certaines choſes. Encore un coup, je croi que celui qui invoquera le nom de Jéſus Chriſt ſera ſauvé, que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de ſalut ; que c'eſt-là la vraïe Egliſe, & qu'il ne convient pas aux Sectes qui la compoſent, de ſe parer en leur particulier de ce beau nom. Voilà mon ſenti-

ment ;

ment; & ce ſiſtéme étant poſé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger ſa famille, & ſes affaires, pour ſuivre la caprice d'autrui, & que c'eſt faire un crime de ſe déranger de ſon devoir pour un ſujet auſſi frivole que celui-là. Ah! ma Chère *Comteſſe*, que je me ſerois épargnée de peines ſi j'avois raiſonné comme vous faites, répondit *My Lady* * *, avant de quiter ma Patrie: Mais j'étois ſi perſuadée que ma conſcience m'obligeoit à prendre ce parti, que je ne me donnai pas le tems d'envisager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très triſte, & qui pouvoit être long, puis-que, comme vous le ſavez, j'étois encore aſſez jeune lors-que je pris cette réſolution. Je vous avouë qu'elle m'a plus coûté à ſoûtenir qu'à exécuter; car j'ai eu loiſir de faire de ſérieuſes réfléxions ſur mon

mon état : cependant j'en ai ſouffert toute l'amertume ſans murmure : & quoi que mon mari ne m'ait envoié aucun ſecours, je n'ai jamais pû me réſoudre à me démentir : je n'aurois jamais crû, franchement, qu'il m'eût abandonnée comme il a fait : Dieu veuille le lui pardonner comme je le lui pardonne. Vous auriez grand tort de le blâmer là-deſſus, dit la Comteſſe : ſi votre mari ne vous aimoit pas, il vous envoieroit ſans doute de quoi vivre ici, afin de vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous appellez oubli chez lui, eſt une marque de ſa tendreſſe. Il veut vous prendre par famine comme les *François* prirent autrefois la *Rochelle* : & comme on dit que la faim chaſſe le loup du bois, il ſe perſuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quiter *St. Germain*, & à retourner au-

auprès de lui. Si vous avez de la délicateſſe, vous devez entrer dans ſes ſentimens, & lui tenir compte de ce que vous apellez dureté. Ah ! Madame, dit *My Lady*, que vous ſavez vous ſervir utilement de votre eſprit. Vous donnez aux choſes le tour qu'il vous plaît ; mais avec tout cela vous ne ſauriez trouver de reméde à mes maux. Je vous ſuis très obligée de la part que vous y prenez ; c'eſt tout ce que vous pouvez faire pour moi : je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'eſpére qu'ils la hâteront, & je voudrois que la Religion me permît de m'y aider : laiſſez-moi donc remplir ma deſtinée. Non, dit la *Comteſſe*, je ne vous laiſſerai point ; tout ce que vous me dites-là ſent le deſeſpoir, & vous n'avez point de raiſon de vous y abandonner. Abandonnez plûtôt ce malheu-

reux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup ;, duquel vous n'avez pas même, à ce que je puis comprendte, grand ſujet de vous louër, & revenez chez vous regagner la tendreſſe de votre Epoux, & l'eſtime publique. Tout cela, Madame, dit *My Lady*, n'eſt pas ſi aiſé que vous penſez : mais enfin quand il ſeroit vrai que je pourrois ratraper tous les agrêmens que j'ai quitez, & que je me verrois ſur le même pié où j'étois autrefois, je n'en ſerois pas moins malheureuſe. Encore un coup, ma chère Madame, laiſſez-moi mourir, & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un ſi grand ſaiſiſſement dans cet endroit, que la Comteſſe crut qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de *My Lady* ne lui étoient pas connus : & comme elle avoit une vraïe amitié pour elle,

elle, elle jugea qu'il falloit atendre un autre tems pour lui demander un ſecret qu'elle commençoit à pénétrer; ainſi pour ne pas aigrir ſa douleur, après lui avoir donné les ſecours néceſſaires, elle l'embraſſa & lui dit; hé bien! n'en parlons plus; tâchons de diſſiper vos chagrins par quelque petite partie: elle apella, en même tems un de ſes gens, auquel elle ordonna d'alles à *Paſſi* commander une fricaſſée de poulets, *aux Pélerins d'Emaüs*: c'eſt un Cabaret où les Dames ne font pas ſcrupule d'aller, & que la promenade du Bois de Boulogne rend fort fréquente. Malgré les défenſes d'Arlequin Jaſon, la *Comteſſe*, & *My Lady* s'y rendirent en Caroſſe, après avoir fait quelques tours, & paſſé par devant le Château de *Madrid*, que la *Comteſſe* fut fort ſurpriſe de trouver rempli de métiers à bas.

Il n'y a pas aparence que *François I.* l'eût fait bâtir dans cette intention ; mais dans le tems où nous somme, on ne suit pas toûjours l'intention du Fondateur. Nos Angloises trouvérent quantité de monde aux Pélerins ; la Princesse de *Bournonville*, la Marquise de *Mirepoix*, & quantité d'autres Personnes de la Cour y étoient déja ; & les deux Angloises entrérent dans une chambre qu'elles se firent donner en leur particulier, où l'on les servit avec beaucoup de propreté. *My Lady* se trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlérent que de choses indiférentes : la *Comtesse* proposa d'aller le lendemain à *St. Clou*. J'y ai été autrefois, dit-elle, mais on dit que Monsieur a fait faire depuis peu une Cascade d'une beauté enchantée. Cela est vrai, dit *My Lady*, je l'ai vûë ; elle est magnifique. Eh bien !

bien ! dit la *Comteſſe*, il faut voir cela demain ; où voulez-vous que je vous aille prendre ? Vous me trouverez, dit *My Lady*, dans le Jardin du *Luxembourg*, qui eſt tout auprès de chez vous. Je le veux bien, dit la *Comteſſe*, mais allons nous-en toûjours, car il ſera bien-tôt nuit, & il y a aſſez loin d'ici au Fauxbourg *St. Germain*. Elle ordonna en même tems à un valet de faire avancer ſon Caroſſe, & elles s'en revinrent à *Paris*, au petit pas des chevaux. *My Lady* fut fort rêveuſe pendant tout le chemin. La *Comteſſe* la remena juſques à ſa porte : & après s'être embraſſées elle ſe dirent adieu juſques au lendemain. *My Lady* paſſa la nuit dans ſa mélancolie ordinaire, & la *Comteſſe* qui avoit de la pénétration, & qui l'avoit obſervée tout l'après-midi, n'eut pas de peine à deviner ſon mal. Elle

comprit aiſément que *My Lady* avoit une violente inclination, elle lui connoiſſoit un cœur tendre & capable d'un fort atachement ; ainſi elle la plaignoit beaucoup : & éfectivement on eſt fort à plaindre quand on eſt de cette humeur là, & l'on peut dire avec l'Opéra, que le Ciel en nous donnant un cœur ſenſible, nous fait un mauvais préſent. Le lendemain, la *Comteſſe* ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva *My Lady* qui rêvoit auprès du grand baſſin, & qui paroiſſoit entiérement apliquée à regarder couler l'eau, pendant que toutes les Perſonnes qui étoient dans le Jardin ſe rangeoient autour de la belle *Coullon*. C'étoit une Demoiſelle de *Vienne* en *Dauphiné*, que quelques affaires avoient atirée à *Paris* avec ſa Mère, & qui y avoit aquis une ſi grande réputation de beauté, que tout le monde cou-

couroit après elle pour la regarder. Quoi-que dans le fonds il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'*Armagnac* fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de *Vienne*; & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui atira tant d'envieux, que l'on fit des Satires contr'elle, qui se vendoient quatre sous. On les debitoit à l'Opéra, à la Comedie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sous la beauté de *Vienne*, à quatre sous. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malheureuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de *Martel* la quita deux jours après l'avoir épousée, & la relégua dans une petite Communauté de la ruë *Cassette*, où il la faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas

encore arrivé lors-que nos Angloiſes la virent au *Luxembourg*. Elle y étoit venuë promener pour éviter la foule qui l'environnoit aux *Tuilleries*; mais elle avoit beau faire, on la ſuivoit par tout; & cela la déconcertoit ſi fort qu'elle ne ſavoit où ſe mettre. La Comteſſe d'*Exeter* qui connut ſon embaras, & qui avoit le meilleur cœur du monde, s'aprocha d'elle & lui dit. Voilà ce que c'eſt, Mademoiſelle, que d'avoir un mérite extraordinaire : ſi vous n'étiez pas plus belle qu'une autre, on ne courroit pas après vous comme on fait : cela vous fatigue, mais il faut avoir le Bénéfice avec les Charges. Hélas ! Madame, dit la belle *Coullon*, je ne croi pas que je doive m'en aplaudir ; c'eſt ſans doute un air de Province, & non pas mon mérite, qui fait que l'on ſe récrie ſur moi : mais, quoi qu'il en ſoit, je

je m'aperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les *Parisiens* de badaux : car enfin, il me semble que je suis, à peu près, faite comme une autre, & que l'on me dévroit laisser passer parmi la foule. Elle se trouvérent dans ce moment au bord de la Fontaine, où *My Lady* paroissoit immobile. Voilà, dit la *Comtesse*, en la montrant à la belle *Coullon*, une Dame dont vous n'avez pas lieu de vous plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas seulement regardée, & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les aplaudissemens qu'on vous a donnez, quoi qu'on vous les ait donnez assez haut. *My Lady* revint alors de sa létargie, & après s'être défenduë avec esprit, de la guerre que la *Comtesse* lui faisoit, elles prirent congé l'une & l'autre de la belle *Viennoise*, & allérent monter en Carosse. Elles

paſſérent ſur le *Pont-Roial* pour gagner la Porte de la Conférence, d'où elles entrérent dans le *Cours-la-Reine*, & prirent le chemin de *St. Clou*. La *Comteſſe* trouva ce lieu extrémement embelli : elle admira la magnificence des Bâtimens, & la beauté des Jardins : enſuite ſe laiſſant conduire par *My Lady*, elles arrivèrent ſur une terraſſe d'"où l'on voit *Paris* tout à plein, mais dans un éloignement ſi bien ménagé, que cela forme un point de vûë le plus charmant du monde. Il ſemble que cette grande Ville s'humilie ſous *St. Clou*, qui paroît la dominer: c'eſt ſur cette Terraſſe, où Mr. a fait faire la Caſcade dont il eſt queſtion. La *Seine* qui baigne les bords de ces Jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroſer, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le ſecret de la faire monter ſi haut

dans cet endroit là, que c'eſt une choſe étonnant. Il y a une quantité prodigieuſe de degrez de marbre ſur leſquels l'eau ſe roule, & qui ſont bordez de Rampes dorées. On voit là-dedans des Tritons, des Sirénes, des Dauphins, quantité d'autres Poiſſons, & des Grenouilles. Tout cela eſt doré, & ſi bien imité, que lors-que les eaux jouent, ils prennent tous le mouvement qui leur eſt naturel, ce qui fait un éfet très agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloiſes furent quelque tems ſeules dans cet endroit, parce qu'on jouoit dans les Apartemens; mais un moment après, elles virent venir des échapez du Lanſquenet, qui marquoient par leurs poſtures deſeſpérées, en avoir été maltraitez. Ils ſe mordoient les lévres; ils levoient les yeux au Ciel; & après avoir reſté quelque tems ſans mar-

cher, ils ſembloient courir pour s'aller jetter dans l'eau. La *Comteſſe* qui voioit *My Lady* enfonſée dans une profonde rêverie, la tira par le bras & lui dit : tenez, ma Chère, voilà des gens qui ne ſont guére plus contens que vous : on dit que la conſolation des malheureux eſt d'avoir des compagnons ; voïez un peu ces Meſſieurs-là. Ah ! Madame, dlt *My Lady*, le malheur de ces gens là peut ſe réparer : le jeu a ſes hauts & bas : ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il eſt des pertes irréparables. Elle pouſſa un profond ſoûpir en diſant cela, & elle tourna languiſſamment les yeux d'un autre côté, ce qui confirma la *Comteſſe* dans ſes conjectures ; & augmenta l'envie qu'elle avoit de ſavoir le ſecret de ſon Amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit

arri-

arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & Monſieur s'avançoit avec Madame de la *Ferté*, & quelques autres, du côré de la Caſcade, & toute la foule ſuivoit. Comme la *Comteſſe* n'avoit pas encore été ſaluër Madame, elle voulut s'éloigner; mais il n'y eut pas moien: Monſieur la reconnut, quoi qu'il ſe fût paſſé quelques années ſans qu'il l'eût vüë, & avec cet air gracieux qui lui étoit ſi naturel, il s'aprocha d'elle, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté: & comme il avoit une vraie amitié pour *My Lady*, il pria obligeamment la *Comteſſe* de la tirer de cette mélancolie dont elle paroiſſoit acablée. Je ne ſai, ajoûta ce Prince, ce que c'eſt! Il y a une infinité de Perſonnes qui ſont dans le cas où elle ſe trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'eſprit & de raiſon qu'el-

le en a, & qui pourtant ne se laissent pas abatre comme cela. Pour moi, je croi qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on appelle dans votre Païs, las de vivre, & dont on prétend que la *Reine Elizabeth* mourut. Prenez-y garde, Madame, dit-il à la *Comtesse*; ce seroit domage de laisser mourir une aussi aimable Personne, & nous perdrions tous à cela. *My Lady* remercia Monsieur de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une manière à l'augmenter de beaucoup; car c'étoit en termes si touchans, & avec tant de politesse, qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer. Monsieur les quita après avoir ordonné qu'on fit jouër toutes les Eaux, & qu'on leur fit voir tout ce qu'il y à avoir dans ce charmant endroit: il les pria même de s'aller rafraîchir dans les Apartemens: mais la *Comtesse* ne jugea pas à propos d'ac-

d'accepter cette offre ; & après s'être bien promenée, elle mena *My Lady* chez *Desnoyers*, où elle avoit fait commander un petit souper. On les servit dans un Pavillon qui donne sur la Rivière ; & ce fut là où la *Comtesse* résolut absolument de faire expliquer son Amie. Eh bien! lui dit-elle, vous voiez comme votre mélancolie inquiéte les Personnes qui prennent intérêt en vous. Est-il possible que tout ce que Monsieur vient de vous dire là-dessus, & la manière obligeante dont il vous l'a dit, ne vous fera pas faire un éfort sur vous-même ! & n'aurez-vous jamais assez de confiance en moi pour m'ouvrir entiérement votre cœur. Je dis entiérement car j'en ai déja pénétré le secret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & par tout ce que vous ne m'avez par voulu dire, que vous aimez quelqu'une

que ce quelqu'un là ne répond pas comme il le devroit à votre tendresse : de là je conclûs qu'il n'en est pas digne, & que si vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'éfet d'une inclination aveugle, que la raison vous fera sans doute surmonter. Ah! Madame, dit *My Lady*, je voi bien que je ne saurois plus reculer. Il faut vous avouër toutes mes foiblesses, puis que malgré les soins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pû échaper à votre penétration. Je ne vous demande pas de les excuser, je les condamne moi-même : mais je ne saurois les surmonter je me suis dit là-dessus tout ce que je comprens que vous allez me dire : j'ai apellé la raison à mon secours; & tout cela inutilement. Enfin puis que le dépit n'a pû dégager mon cœur, il n'est rien au mon-

monde qui puiſſe le faire. Ce malheureux attachement me coûte tout le repos de ma vie ; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire, ne me coûte encore votre eſtime. Vous auriez pû me garantir de cette dernière diſgrace ; mais il faut en courir les riſques puis que vous le voulez. Eh bien ! Madame, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous? répondit froidement la *Comteſſe*. J'aime, dit *My Lady*, le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette dernière qualité dévroit bien détruire la première, dit la *Comteſſe*; mais voions un peu ce qui fait ſon mérite chez vous, & commencez, s'il vous plaît, par m'aprendre le nom de cet heureux mortel. Ah ! Madame, dit *My Lady*, on n'eſt heureux qu'autant qu'on croit l'être ; ainſi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne ſai comment

ment vous l'entendez, dit la *Comteſſe*; le bon goût fait une partie du mérite, & il me ſemble que vous ne donnez pas une idée fort avantageuſe de celui de ce Cavalier : mais n'importe, dites-moi ſon nom. C'eſt, dit *My Lady*, le. Elle s'arrêta là quelque tems. Courage, dit la *Comteſſe*, il ne faut pas demeurer en ſi beau chemin : alons, achevez. Eh bien ! dit-elle, c'eſt le Chevalier *Cheiles*. Le Chevalier *Cheiles*, dit la *Comteſſe*, le fils de Mylord * *, je connois ſa Famille : elle eſt des meilleures d'*Irlande* : mais, ma Chère, cet homme-là doit être fort jeune, & une femme raiſonnable ne doit pas ſe riſquer avec ces petits étourdis. Ah ! je ſuis perduë, dit *My Lady*, ſi vous me repréſentez mon devoir; je ne connois que trop combien je m'en ſuis égarée; mais je ne puis tevenir de mon éga-

égarement : j'avois bien prévû que votre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austére que la votre, ne s'acommoderoit pas de mes relâchemens. Je sai qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari : que tout autre atachement est criminel ; & comme je ne m'en croiois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même là-dessus ; si bien que mon cœur m'est échapé, sans que je m'en sois aperçûë ; & quand j'ai voulu courir après je n'ai pû le ratraper. Je vous plains, dit la *Comtesse* ; je ne pius m'empêcher de vous blâmer ; mais je ne vous en aime pas moins ; c'est de quoi vous devez être assûrée, & je n'ai garde d'augmenter vos peines, par des remontrances à contretems, quoi que les années que j'ai plus que vous, & l'intérêt que je prens en ce qui vous regarde,

garde me donnent en quelque manière ce droit : parlez-moi donc ſans façon comme vous feriez à votre Confeſſeur ; j'ai plus d'âge & plus d'expérience que vous ; je voi les choſes avec plus de ſens froid ; ainſi je pourrai peut-être trouver du reméde où vous croiez qu'il n'y en a point ; & du moins vous trouverez du ſoulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre : d'ailleurs, ajoûta-t-elle en ſoûriant, on a toûjours du plaiſir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce recit vous coûtera moins que vous ne penſez, commencez-le donc, je vous en prie. Je ne ſaurois vous refuſer, dit *My Lady*, mais ſongez que ce recit ſera long, & qu'il eſt déja bien tard, ainſi je croi qu'il vaudroit mieux renvoier cela à demain. Je le veux bien, dit la *Comteſſe*, mais il faut demain que j'aille

à

à *Verſailles*; & à moins que vous ne ſoïez d'humeur d'y venir avec moi, je ne ſaurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire votre Cour, je ne puis pas vous y ſuivre, dit *My Lady*, car il ne conviendroit pas qu'on nous vît paroître enſemble en public, pendant que nous ſommes engagées dans des partis diférens, & cela pourroit me faire des afaires à *St. Germain.* Non, dit la *Comteſſe*, je ne vais point y paroître en public, j'y vais ſeulement par curioſité: le petit Prince de *Galles*, ou ſoi diſant, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puis-que ce n'eſt que pour cela, dit *My Lady*, je vous y acompagnerai de bon cœur; & quand vous aurez vû notre Prince, nous irons dans le *Parc* chercher un endroit ſolitaire où nous puiſſions nous entretenir en liberté: ces

pendant

pendant la grace que je vous demande, c'eſt de ne me plus parler de mes chagrins juſques à ce tems-là, car il m'en reſte le ſoir des idées ſi triſtes, que cela me fait paſſer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien! dit la *Comteſſe*, nous parlerons d'autre choſes; & pour ne pas vous livrer ſeule à vos réfléxions, je veux que vous veniez coucher avec moi à *Chaillot*: j'y ai loué une maiſon où mon Mari vient de tems en tems prendre l'air; il n'y a que deux pas d'ici, & ce ſera demain autant de chemin fait pour *Verſailles*: je m'en vai cependant envoier un Valet à Milord, & lui demander congé pour ce ſoir. Dès que la *Comteſſe* eut donné ſes ordres, elles montérent toutes deux en Caroſſe, & elles arrivèrent en fort peu de tems à *Chaillot*. Je connois bien ce lieu-ci, dit *My Lady*, il y a un Couvent de Fil-

Filles de *Ste. Marie* où notre Reine fait souvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelque fois : j'y ai vû des Filles d'un mérite & d'une piété extraordinaires, & Madame de *Maintenon* en a pris là dedans pour donner des régles à cette fameuse *Abaïe de St. Cyr* qu'elle a fondée pour le soulagement de tant d'illustres Familles dont la fortune ne répond pas à la naissance. Mou Dieu ! dit la *Comtesse*, on parle bien diversement là-dessus, & j'ai ouï dire d'étranges choses de cet établissement, aux *François* qui sont en *Augleterre.* Si on les en croit, l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'est pas aussi sainte que vous vous le persuadez : je vous avouë que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voulurent m'en donner ; & vous me ferez plaisir de me dire ce que c'est que cette Maison. L'A-

baïe de *St. Cyr* dit *My Lady*, eſt dans le Parc de *Verſailles* : elle eſt très-belle ; le Roi lui à donné de bonnes rentes, & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de *St. Denis* pour les donner à cette Maiſon : on y a joint auſſi de très belles Terres, comme la Duché de *Chévreuſe*, que le Roi acheta il y a quelque tems, & dont il leur a fait préſent. On ne reçoit là-dedans que des Demoiſelles qui puiſſent prouver cent quarante ans de Nobleſſe paternelle, & qui puiſſent produire leurs tîtres en originaux : il faut, outre cela, que les parens aient un certificat de pauvreté, ſigné par leur Evêque. Ces Filles ſont reçûës depuis l'âge de ſept ans, juſques à celui de douze, pourvû qu'elles n'aient rien de défectueux dans le corps, ni dans l'eſprit ; & pour cela on les fait viſiter & exa-

éxaminer avant qu'elles entrent dans la Maiſon. Dès qu'elles y ſont, les Parens n'ont plus que faire de s'en embaraſſer : on les nourrit, on les habille ; & quand elles ſont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuſes ſont miſes dans des Couvens, aux dépens du Roi, & l'on marie les autres à des Perſonnes qui ont beſoin du crédlt de Madame de *Maintenon*, pour avancer leur fortune, & auxquels elle fait donner des Emplois à la Guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propoſe quelque bon ſujet pour une de ces Demoiſelles, elle en fait venir quatre au Parloir, c'eſt-à-dire, une de chaque claſſe. Ces Claſſes ne ſont diſtinguées que par la couleur des fontanges. On les fait paſſer toutes quatre en revûë devant le Cavalier qui eſt de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiſelles ſont rentreés,

trées, Madame de *Maintenon* lui demande quelle eſt celle qui lui plaît le mieux ? Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait ſon choix, on fait revenir la Belle : & après que Madame de *Maintenon* lui a demandé ſi elle n'a point de répugnance pour l'Epoux qu'on lui deſtine ? Mr. *Carnot* Notaire, qu'on a ſoin de mander d'avance, dreſſe les Articles, ſans que les Parens y ſoient apellez, ni qu'ils y contribuënt en rien : on expédie en même tems au Mari ſon Brevet, ou ſa Commiſſion, & on donne à la Demoiſelle une Caſſette avec quatre cens louïs. Ces Mariages ont fort bien réüſſi juſques ici. Il y a de ces Meſſieurs qui ſont actuellement Fermiers généraux : d'autres Lieutenans de Roi : & Madame de *Maintenon* a ſoin de leur avancement. Ces Demoiſelle ſont parfaitement bien élevées. Les Da-

Dames qui les gouvernent ſuivent en partie le régle de *Ste. Marie* : on y a changé & ajoûté quelque choſe. Elles ſe diſent de l'Ordre de *St. Louïs*. Elles ſont dirigées par l'illuſtre Abbé *Tiberge*, Supérieur des Miſſions étrangéres, dont le mérite eſt ſi connu dans le monde. Mr. *Bernard*, leur Intendant, eſt un parfaitement honnête homme. Voiez, Madame, ſi dans une Maiſon auſſi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation ; & ſi un établiſſement comme celui-là ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choſes que le Roi ait faites. Il faut être Démon pour y donner un mauvais tour : mais puis qu'on a dit autre fois que le Seigneur jettoit hors les Diable ? par le moien de Beelzebub, il ne faut pas s'étonner que l'on empoiſonne aujourd'hui les meilleures Actions.

Vous m'avez bien fait plaisir, dit la *Comtesse*, de m'aprendre toutes ces particularitez ; mais je voudrois bien savoir si les trois Demoiselles délaissées, ne sont pas jalouses de la préférence que l'on donne à leur Compagne, & comment elles s'acommodent de cela ? Le mieux du monde, dit *My Lady*, car leur tour vient bien-tôt : il se présente souvent des Partis ; & celles qui ont été une fois sur les rangs, y sont jusques à ce qu'on les ait choisies : on replace celle qui manque afin qu'il y en ait toûjours quatre, & il est sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine, & qu'elles se marient toutes fort jeunes. Voilà qui est le mieux du monde, dit la *Comtesse*, mais je croi que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena *My Lady* dans un apartement très propre, & elle passa ensuite dans le sien. *My*

Lady

Lady trouva ſur ſa Toilette toutes les hardes qui lui étoient néceſſaires pour la nuit ; & après que les femmes de la *Comteſſe* l'eurent deshabillée, elle ſe mit dans un très bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu : & comme elles étoient convenuës avec la *Comteſſe*, que celle qui ſeroit plûtôt éveillée paſſeroit dans la chambre de l'autre, *My Lady* fut dès le bon matin ſouhaiter le bon jour à ſon Amie. Il n'eſt pas encore tems de partir, dit la *Comteſſe*, nous ne trouverions Perſonne de levé à *Verſailles*, aſſeïez-vous ſur mon lit, & je m'en vais nous faire aporter du Chocolat. Elle tira en même tems un cordon pour faire venir ces gens. On leur aporta un petit Cabaret avec des taſſes : & quand elles eurent pris chacune la leur, elles cauſérent en bûvant. La *Comteſſe* demanda à *My Lady*,

si *Verſalles* étoit plus beau que *St. Clou* ? Il n'y a pas de comparaiſon, dit *My Lady* : *Verſailles* eſt de beaucoup plus magnifique ; c'eſt une des plus belles choſes du monde ; mais *St. Clou* eſt dans un plus beau naturel, & ſa ſituation eſt plus agréable. Le Roi en eut envie il y a quelque tems, & il propoſa à Monſieur de le lui échanger contre quelqu'autre choſe. Monſieur n'avoit garde de le refuſer ; mais il étoit ſi triſte, que Madame dit au Roi : Sire, ſi vous tirez Monſieur de *St. Clou*, Vôtre Majeſté n'a qu'à donner ordre d'avance à ſon Enterrement. Cela ſuffit, dit le Roi, je ne lui en parlerai plus : après cela il tourna ſes vûës du côté de *Chantilly*, où il y a les plus belles eaux du monde. Il voulut s'en acommoder avec Mr. le Prince. Mr. le Prince lui dit qu'il étoit le Maître ; mais qu'il le prioit
de

de vouloir bien le faire Concierge du Château. Le Roi comprit par là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer, & ils ne lui en parla jamais plus : & je comprens par tout ce que vous me dites, ajoûta la *Comteſſe*, que le Roi a le meilleur cœur du monde. Mais je crois qu'il eſt tems que je me léve, & que nous ſongions à partir. Nous n'avons pas de tems à perdre, dit *My Lady*, ſi vous voulez venir à la Meſſe du Roi, vous entendrez une belle Muſique, & vous ne devez pas vous en faire un ſcrupule. Pas plus que d'aller à l'Opéra ? Dit la *Comteſſe*, partons vîte afin d'y être aſſez à tems. Elles montérent en même tems en Caroſſe, & elles furent deſcendre à la porte de la Chapelle. En aprochant de *Verſailles*, la *Comteſſe* fut ébloüie de tout cet or qui éblouït ſes yeux ; & quand elle

 fut

fut auprès d'une grande grille dorée, elle fut très surprise d'aprendre que c'étoit là les Ecuries. Efectivement, c'est qu'elque chose de très magnifique, & il y a bien des Princes Souverains qui ne sont pas si bien logez que les chevaux du Roi de *France*. Ces Dames entrérent dans la Chapelle avant que la Messe commençât : elles montérent à la Tribune, & un moment après on vit arriver le Roi, Monseigneur, Mr. le Duc de *Bourgogne*, la belle Princesse de *Conti*, Madame de *Chartres*, Madame la Duchesse, & tout le reste de la Famille Roiale. Dès que le Roi eut pris sa place, la Musique commença, & l'on célébra une petite Messe à laquelle les Assistans ne paroissoient pas fort apliquez. Quand elle fut finie, le Roi passa chez Madame de *Maintenon*. La Cour se dispersa, & nos Angloises fu-

furent dans un Cabaret où les gens de la *Comteſſe* avoient été choiſir un apartement, & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi elles retournérent au Château, où le Prince de *Galles* arriva. Dans le même tems la *Comteſſe* eut le plaiſir de l'éxaminer pendant qu'il deſcendit de ſon Caroſſe; & malgré ſa prévention, elle fut obligé de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté ſa curioſité de ce côté-là, elle ſongea à la ſatisfaire auſſi ſur le chapitre de *My Lady*; & la prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de ſe ſouvenir de ce dont elles étoient convenuës la veille. Je le veux bien, dit *My Lady*; mais cependant ſi vous le jugiez à propos, nous atendrons que le Roi ſoit parti

 pour

pour *Marly* : c'eſt aujourd'hui le jour. Il y va au ſortir de table : & comme il dîne toûjours en particulier, cela eſt bien-tôt fait ; ainſi dans un inſtant nous l'allons voir paroître au bas de l'eſcalier où il doit monter en Caroſſe avec Madame de *Maintenon*. En même tems on entendit batre les tambours. Le voilà ! dit *My Lady*, ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeons-nous à côté, & regardez bien Madame de *Maintenon*. Pour cela, dit la *Comteſſe*, je ſuis fort aiſe que vous me la faſſiez voir, il y avoit long tems que j'en avois envie. Comme elle diſoit cela, Madame de *Maintenon* parut ſans ſuite, habillée d'un damas feuille-morte tout uni, coëfée en batant l'œil, & n'aiant pour toute parure qu'une Croix de quatre Diamans pendus à ſon cou, qui eſt la ſeule choſe à quoi l'on ait donné

né ſon nom. Elle ſe plaça dans le fond du Caroſſe à côté du Roi. Et comme elle reconnut *My Lady* en paſſant, elle la ſalua avec un de ſes ſouris ſérieux, où il entre de la douceur & de la Majeſté. La *Comteſſe* en fut enchantée, & de cet air de modeſtie qui acompagne toutes ſes actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la phiſionomie fine, & ce certain je ne ſai quoique les années ne ſauroient ôter, & qui eſt préférable à la plus grande beauté. Elle en paroiſſoit point ocupée de ſa grandeur, & elle ſembloit donner toute ſon aplication à éxaminer ſi le Roi étoit dans une ſituation commode. Dès qu'elle fut aſſiſe, on lui aporta ſon ouvrage, qui étoit un morceau de Tapiſſerie. Elle prit en même tems ſes lunettes, & après avoir levé les glaces du Caroſſe, elle ſe mit à travailler. Dès

que le Caroſſe commença à rouler, il prit le chemin de *Marly*; & nos Angloiſes entrérent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux Baſſins de *Ceres*, de *Flore*, d'*Apollon*, de *Bacus*, la Salle des Feſtins, le Labirinte, & le Parterre d'eau, qui ſont des choſes dignes de la curioſité des Etrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque tems elles cherchérent un endroit retiré, qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'aſſirent ſur des ſiéges de gazon dans un petit Bois que les raïons du Soleil perçoient à peine. Eh bien! dit la *Comteſſe*, dès qu'elles eurent pris leurs places, vous ſavez ce que vous m'avez promis, il n'y a plus moien de vous en dédire. Je ne le prétens pas non plus, répondit *My Lady*, quoi qu'il me faille rapeller des ſouvenirs bien douloureux : vous connoiſſez ma
foi-

foiblesse, je vous en nomma hier l'objet, & il ne me reste plus qu'à vous dire de quelle manière je pris ce malheureux attachement, & tous les chagrins qu'il m'a atirez. Il me faut encore quelqu'autre chose, dit la *Comtesse*, je connois bien le nom & la famille de votre ingrat; mais sa Personne m'est tout à fait inconnuë: ainsi je vous prit de vouloir bien, avant toute autre œuvre, me faire son portrait; il est, sans doute, assez bien gravé dans votre cœur pour que vous puissiez, sans peine, en tirer une copie. Hélas! dit *My Lady*, cela n'est que trop vrai, & je m'en vais vous le peindre au naturel. Imaginez-vous que c'est un jeune homme d'environ vingt & quatre ans; d'une taille au-dessus de la médiocre; mais si fine, & si aisée, qu'on ne peut rien voir de plus joli: il a la jambe d'u-

d'une beauté enchantée, le pié bien tourné, il porte bien ſon corps, & il marche avec beaucoup de grace : ſon viſage eſt proprement un ovale rond : tous les traits en ſont réguliers ; le tour en eſt agréable : il a de grands yeux noirs d'une douceur & d'une vivacité qui charme : ils ont, quand il lui plaît, de la langueur, de la tendreſſe, & ils diſent tout ce qu'il veut leur faire dire : ſon nez eſt fait à peindre, & ſa bouche eſt la plus belle du monde : vous n'avez jamais vû des lévres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris ; & jamais Perſonne n'a souri ſi joliment que lui : car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des Perles, il fait encore des petites foſſettes aux jouës qui lui donnent de nouveaux agrêmens : ſon teint eſt un peu brun, mais ſi vif qu'il ſemble être de concert avec

ſes

ſes yeux pour animer toutes ſes actions. Voilà un beau portait, dit la *Comteſſe* ; mais ne l'avez-vous point un peu flaté pour excuſer votre défaite : car je conviens franchement qu'avec une figure comme celle-là, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah! Madame, s'écria *My Lady*, vous raillez ; cependant il n'eſt rien de plus vrai que ce que vous dites : j'en fais un triſte expérience, & je n'aurois jamais crû que pareille choſe me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autrefois, répondit la *Comteſſe*, & votre atachement avec le Comte *D* ** a fait grand bruit à *Londres* : on admiroit votre conſtance, la délicateſſe de vos ſentimens, & les belles Lettres que vous vous êtes écrites pendant cinq ans, dont *Buſſi* & Madame *Sevigny*, pouroient ſe faire honneur ; ainſi il me ſemble

ble qu'après un tel Noviciat, vous ne deviez pas être neuve en matière de tendresse, & que la rechute là-dessus n'a rien qui doive vous surprendre. Le cas est bien diférent, Madame, dit *My Lady*, & l'esprit avoit bien plus de part que le cœur dans l'atachement dont vous me parlez : le Comte *D*** m'aimoit, ou du moins en faisoit le semblant : il étoit joli homme : j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens : je me plaisois mieux avec lui qu'avec un autre : j'apellois tout cela amour, parce que je ne le connoissois pas. Mais le Chevalier *Chelos* m'a bien mieux apris ce que c'est qu'aimer. L'autre ne m'a jamais donné aucun sujet de plainte : je ne connoissois avec lui, ni craintes, ni soupçons jaloux ; cependant je le quitai dès que je crus que mon devoir m'apelloit ailleurs : celui-ci me trai-

traite indignement ; & malgré ſon mauvais procédé, malgré tout ce que la raiſon & le dépit me diſent là-deſſus, je ne puis me réſoudre à m'éloigner de lui, quelques éforts que je puiſſe faire ſur moi-même pour cela ; & je vous avoûrai ingénûment, que quelque conſolation que je trouve à être auprès de vous, il me ſemble qu'il y a un ſiècle que je n'ai été à *St. Germain*. Le compliment n'eſt pas autrement fort obligeant, dit la *Comteſſe* ; mais je vous ſai bon gré de votre ſincérité : revenons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de ſon eſprit, & il me ſemble que ſa phiſionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pû me le faire comprendre. Auſſi en a-t-il beaucoup, répondit *My Lady* ; il penſe finement : il entend le demi mot, & ſait ſe faire entendre

dre mieux que perſonne du monde : il dit plus en deux mots, qu'un autre n'en diroit en cent. Il me ſouvient que nous étions un jour enſemble chez la Comteſſe *Daunoi*, où il y avoit grande Compagnie : la converſation roula ſur diverſes choſes ; & enfin on parla des avantages que la *France* avoit ſur les autres Nations, & peu s'en falut qu'à l'éxemple des anciens Grecs, on ne traitât de barbare tout le reſte du monde. Nous ne convenions pas tout à fait du fait ; mais il n'auroit pas été prudent d'inſulter les gens ſur leur pallier. Ces *François* ſi fort de leur Païs, prétendoient prouver ce qu'ils avançoient, par le ſoin qu'ont tous les autres Peuples d'aprendre la Langue *Françoiſe*, comme on parloit autrefois celle de *Rome* lors-que cette Ville étoit regardée comme la maîtreſſe du monde. Allez,

lez, ajoûtoient-ils, dans les Cours étrangéres, vous verrez qu'on y parle aussi bon François qu'à *Versailles*. Cela est vrai, dit le Chevalier *Chelos*, qui commençoit à se lasser de cette conversation : je sai qu'on parle François par toute la terre, comme on parloit Espagnol par tout du tems de *Philippe* ; mais je ne vois pas que la Nation Françoise aît plus de lieu de s'en aplaudir, qu'en avoit alors l'Espagnole ; & l'on n'a pas vû que depuis la mort de *Philippe*, cette Langue ait été si fort à la mode. En vérité, s'écria la Comtesse *Daunoi*, voilà ce qui s'apelle faire l'éloge du Roi, d'une manière bien fine : jamais on n'a loué si joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vien de dire la Mr. le *Chevalier* ; & si tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'esprit & de délicatesse, nous n'au-

n'aurions qu'à mettre Pavillon bas devant eux. En éfet, dit la *Comtesse*, cela est fort joli, cette manière de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrémement, & si votre *Chevalier* est ainsi que vous me le dépeignez, c'est un *Chevalier* acompli. Ah ! Madame, interrompit *My Lady*, il l'est plus que je ne saurois le dire, & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos : bien loin de vous en avoir donné un portrait flaté, je n'en ai fait qu'une légére ébauche ; & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur, si vous pouviez y pénétrer. Oh ! pour cela, dit la *Comtesse*, je n'en doute pas ; mais votre cœur me paroît un peu suspect., & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le tems que la *Comtesse* parloit, on entendit du bruit derrière les arbres, & l'on

vit

vit arriver un moment après Mr. le Duc de *Bourgogne*, Mrs. les Ducs d'*Anjou* & de *Berry*, ſes Frères, & le Prince de *Galles*. Ces Princes ne firent que paſſer dans le petit Bois où étoit nos Dames; ils étoient ſuivis de quantité de jeunes Srs. François & Anglois; la *Comteſſe* déméla parmi ces derniers, un jeune homme vêtu très ſimplement; mais qui ſe faiſoit diſtinguer par ſon bon air; & ſans héſiter elle tira *My Lady* par le bras & lui dit: n'eſt ce point là le Chevalier *Chelos*! C'eſt lui-même, dit *My Lady*. Elle prononça cela aſſez haut pour que le *Chevalier* l'entendît: & comme il reconnut la voix de *My Lady*, il s'aprocha d'elle & lui dit avec beaucoup de politeſſe: vous avez donc abandonné *St. Germain*? Je vous aſſûre, Madame, que votre abſence inquiéte tous vos Amis, & qu'on s'aperçoit

perçoit qu'il y a long tems que vous êtes partie. *My Lady* répondit à ce compliment d'une manière un peu embaraſſée ; & le *Chevalier* la quita pour aller rejoindre ſa Troupe. Dès qu'il fut parti, *My Lady* demanda à la *Comteſſe*, comment elle le trouvoit ? Je le trouve, dit la *Comteſſe*, tel que vous me l'avez dépeint, & vous voïez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela je conviens que vous ſavez parfaitement bien peindre; mais j'aurois voulu que vous m'euſſiez fait faire connoiſſance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas eu le tems, répondit *My Lady*, & j'étois ſi troublée que je ne ſavois ce que je faiſois. Vous vous êtes, ſans doute, bien aperçûë de mon embarras ¿ Il eſt vrai, dit la *Comteſſe*, que vous m'avez paru un peu déconcertée; mais au reſte il me ſemble que le

Che-

Chevalier vous a aſſez gracieuſée, & que vous dévriez être contente de cela. Ah ! Madame, dit *My Lady*, il eſt toûjours poli devant le monde ; mais ſi j'avois été ſeule ; il m'auroit peut-être, bruſquée. A-t-il toûjours été comme cela ? ajoûta la *Comteſſe*, & n'avoit-il pas de meilleures manières avec vous dans les commencemens ? Vous pouvez bien croire, Madame, répondit *My Lady*, que je n'aurois pas été aſſez folle pour l'aimer, s'il en avoit uſé comme il en uſe aujourd'hui : je vous aſſûre qu'il eſt tout différent de ce qu'il étoit alors, à moins qu'il ne fut différent de ce qu'il vouloit paroître. Enfin il faut qu'il ſe ſoit furieuſement déguiſé, où qu'il ſoit bien changé depuis. En quel tems, & en quel lieu fites-vous cette fatale connoiſſance ? dit la *Comteſſe*, contez-moi un peu cette Avanture. Il

y a environ deux ans, répondit *My Lady*, que je fus obligée d'aller à *Paris* pour les affaires de ma Sœur, qui étoit nouvellement mariée, & que ſon Mari m'avoit confiée en partant pour l'Armée : j'allai avec elle chez la Femme d'un Oficier Irlandois, auquel je donnai commiſſion de me chercher un Apartement meublé, parce que je comptois de reſter un mois à *Paris*, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de paſſer tout ce tems-là dans une Auberge. L'Irlandois ſe chargea du ſoin de m'en trouver un, & ſa Femme me pria de vouloir bien paſſer le reſte de l'après-midi chez elle, & elle me propoſa une repriſe d'Ombre, m'aſſûrant qu'il nous viendroit bien-tôt un tiers. En éfet, nous vîmes entrer, un moment après, le *Chevalier*. Il étoit de retour de l'Armée depuis quelques jours, avec un

un reſte de fiévre qui ne lui avoit laiſſé que la peau ſur les os, & qui l'avoit obligé de partir avant la fin de la Campagne. La Femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit jouër? Il répondit fort honnêtement, qu'il ſe feroit toûjours un plaiſir de contribuër au notre. On aporta des Cartes; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit-là le Chevalier *Chelos*. Je connoiſſois ſon Nom & ſa Famille, & j'avois été bonne amie à *Londres* d'une Dame dont ſon Frère aîné étoit fort amoureux, & qu'il a enſuite épouſée. Tout cela nous aida à faire bien-tôt connoiſſance. Mais quoi qu'il y ait des gens qui aſſûrent qu'on aime dès la première vûë ce qu'on doit aimer, je n'éprouvai point dans cette occaſion cet éfet ſi prompt de la ſimpatie, & le *Chevalier* ne fit point ce jour-là d'im-

d'impreſſion ſur mon cœur. Il joua avec la Dame du logis & ma Sœur, & je m'amuſai a cauſer avec des François qui étoient entrez un moment après lui. On ſervit du Caffé pendant le jeu: & comme il ne ſe fit preſque point de bête, & qu'on marquoit tous les tours, cela fut fait en peu de tems. Dès qu'on eut fini la repriſe, le *Chevalier* prit congé de la Compagnie, & le Maître de la maiſon ſortit avec lui, après m'avoir dit qu'il alloit travailler pour moi, & qu'il reviendroit dans une heure me rendre compte de ce qu'il auroit fait. Il revint éfectivement, & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire: que le *Chevalier* lui avoit indiqué le plus joli Apartement du monde dans la même maiſon où il logeoit: qu'il en devoit parler le ſoir à ſes Hôtes, & qu'il faloit que je me donnaſſe la peine d'aller le lende-

main matin voir ſi cela me conviendroit : que ſa femme & lui auroient l'honneur de m'y acompagner, & qu'ils viendroient me prendre à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit, & nous fûmes enſemble a cette maiſon, qui me parut très jolie. C'étoit ſur le Quai des Céleſtins. L'apartement que l'on me deſtinoit donnoit ſur le devant : on avoit la vûë de la Rivière ; & les Galeries du Louvre qui ſont de l'autre côté de l'eau formoient une Perſpective fort agréable : on voioit même, quoi qu'en éloignement, les arbres des *Tuilleries* ; & de quelque côté qu'on tournât les yeux, on trouvoit de quoi les arrêter agréablement. Le *Chevalier* m'étoit venu recevoir au bas de la montée, & il m'avoit dit gracieuſement, qu'il s'eſtimeroit fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être ſous un même

toît avec moi. Il me fit remarquer toutes les commoditez de cette maiſon, & la proximité des promenades, & m'aida à convenir du prix avec ſon Hôte. Il m'ofrit même, au cas que le bruit des Caroſſes m'empêchât de dormir, de changer d'apartement avec moi, parce que le ſien qui étoit ſur le derrière ne donnoit que ſur des Jardins : il prit de-là occaſion de me prier d'y entrer ; & je fus fort ſurpriſe d'y trouver une Colation très jolie, & très proprement ſervie. Cette manière de régaler les gens me parut tout-à-fait galante. Il fit les choſes de la meilleure grace du monde, & avec un air ſi aiſé, qu'il ſembloit que tout ſe faiſoit par enchantement, comme dans les Palais des *Fées*; car nous ne nous étions pas aperçûs qu'il ſe fût donné le moindre ſoin, & il n'avoit paru ocupé que de ce-

celui de nous entretenir. Dès que mon marché fut conclû, j'envoiai chercher mes hardes, & je vins coucher le même ſoir dans ce nouveau logement. Comme en matière d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reſte, je priai le lendemain matin le *Chevalier* de venir prendre du Chocolat avec moi, & nous commençâmes dès lors à former une eſpèce de liaiſon, que le voiſinage autoriſe, & que le raport d'humeurs fortifie. Le *Chevalier* entroit à toutes les heures dans ma chambre, il y venoit le matin; quand je devois avoir du monde l'après midi, je l'en avertiſſois, afin qu'il fût de la partie; & lors qu'on me prioit d'aller quelque part, on ne manquoit pas de l'en prier auſſi: ſi-bien que nous étions preſque toûjours enſemble, excepté les tems que j'étois obligée de donner à mes affaires.

Comme je passois toutes les soirées chez moi, il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il sortoit de son Auberge ; & nous poussions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crûs dans les commencemens que ma sœur qui étoit jeune & vive avoit quelque part à ces assiduitez : mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle, m'en desabusa bien-tôt : je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces sortes d'honnêtetez que la civilité éxige des Cavaliers. Son humeur inégale ne l'acommodoit point : sa grande vivacité l'étourdissoit ; & il n'étoit jamais si aise que lors qu'elle étoit ocupée ailleurs. Ma petite *Miss* que j'avois aussi menée à *Paris* étoit plus de son goût : & quoi qu'elle n'eût qu'onze ans, il trouvoit mieux son compte à causer avec elle. Nous lui en fi-

fîmes la guerre il ne s'en défendit point ; & dès ce moment il apella *Miſſ Kate*, ſa petite Femme, & moi, ſa Maman. Nous avons continué pendant quelque tems cette plaiſanterie, qui dans les ſuites nous a fait de terribles affaires. Cependant le *Chevalier* continuoit à avoir les meilleures manières du monde avec moi ; & en grandes & en petites choſes, il ne laiſſoit échaper aucune ocaſion de me témoigner de la préférence. Il me ſouvient qu'il vint un après midi dans ma chambre avec une très belle Pomme à la main, il n'y avoit que ma Sœur & ma Fille avec moi : dès qu'il entra, ma Sœur lui cria d'un air de confiance ; aprochez, *Paris*, nous voici trois ; voions un peu à qui vous donnerez la Pomme ? Ellé s'atendoit à l'avoir, ſe croiant la Vénus de la Compagnie : mais le *Chevalier* trompa

ſon atente, & il me la donna. Il avoit comme cela des petits airs de diſtinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toûjours à ſe placer auprès de moi : quand nous ſortions, j'étois toûjours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit ſeul avec moi, il ne paroiſſoit pas s'ennuier. Nous avions des converſations ſur toute ſorte de ſujets, & je trouvois qu'il raiſonnoit fort juſte. Sur tout nous parlions quelque fois des affaires du tems ; de Politique, de Morale, de Philoſophie, de Théologie, ſouvent même de Controverſe. Quoi que nos ſentimens fuſſent conformes ſur le chapitre de la Religion, j'étois ſurpriſe de trouver dans un homme de ſon âge, car il n'avoit alors que vingt-deux ans, autant de connoiſſance, & des ſentimens auſſi for-

mez. Cela me donnoit beaucoup d'éſtime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de ſa conduite dans un tems & dans un lieu où tout le monde étoit ſi fort diſſipé, & où il n'auroit tenu qu'à lui de faire comme les autres, puis qu'il étoit ſur ſa bonne foi, & que l'abſence de ſes Parens le rendoit maître de lui. Cependant il rentroit tous les ſoirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme ſa Perſonne me plaiſoit infiniment, & que je connoiſſois ſa Famille, j'aurois ſouhaité que ce qui n'étoit qu'une plaiſanterie eût été une vérité, & que dans les ſuites il eut pû devenir mon Gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'aparence à cela; car c'étoit un Cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma Fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que,

qui a tems à vie, j'espérois qu'il arriveroit quelque dénoûment qui pourroit faciliter les choses; & je ne faisois jamais ce qu'on apelle des Châteaux en Espagne, que le *Chevalier* n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque Loterie considérable, je ne souhaitois de gagner le gros Lot que pour le donner en dot à ma fille: enfin il avoit toûjours part dans mes souhaits: j'en avois aussi beaucoup dans sa confiance. Et dès qu'il fut persuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit confidence de ses chagrins, & des sujets qu'il avoit d'être mécontent de sa Famille. Je tâchois de le consoler du mieux que je pouvois, & je l'exhortois toûjours à la patience & à la déférence qu'il devoit avoir pour son Père. Je me serois fait un scrupule de lui inspirer d'autres sentimens; & je le trouvois très raisonnable là-dessus.

Ce-

Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de ſa ſanté. On le voioit ſe rétablir tous les jours : & tout le monde lui en faiſoit compliment. Il n'y avoit que peu de tems que nous étions logez enſemble, que je m'aperçûs qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoiſſance avec le *Chevalier*, le regardoit fort tendrement. C'étoit une manière de précieuſe qui ne parloit que par *Calprenede* & *Scuderi*, & qui, parce qu'elle diſoit de grands mots, avoit uſurpé chez les idiots une réputation de femme d'eſprit. Elle prétendoit par là en impoſer au Chevalier *Chelos*. Mais quoi que jeune, il avoit l'eſprit de diſcernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là deſſus. Cette femme étoit Veuve d'un Ingénieur Fançois qu'elle prétendoit être ſorti de la côte de *St. Louïs*,

quoi que ſon origine ne fut pas plus connuë que la ſource du *Nil*. Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en mêloit toûjours dans ſes converſations : elle parloit de l'Algébre ; & ſes expreſſions barbares faufilées dans un ſtile Romaneſque, faiſoient un éfet le plus biſarre du monde. Il n'y avoit rien de ſi plaiſant que de lui voir meſurer la Carte de *Tendre* avec un compas de proportion, ou quelqu'autre inſtrument de l'Art: elle en parloit ſur tout lors qu'elle étoit avec le *Chevalier*, parce qu'elle ſavoit qu'il avoit fort bien apris cette Science, & qu'elle croioit par là ſe mieux inſinuër dans ſon eſprit. Mais il connut bien-tôt qu'elle n'en parloit que comme un Perroquet. Enſin c'étoit un caractère de femme qui auroit pû ſervir de modéle à *Molière*. Elle ſe don-

noit

noit un air de belle passion, & elle prétendoit en avoir inspiré une si violente à son Mari, qu'elle ne faisoit pas de façon de montrer des Lettres qu'il lui avoit écrites la veille de sa mort, où il lui marquoit, après bien des tendresses : quand la Religion ne m'aprendroit pas qu'il y a un Dieu, la nature me l'enseigneroit, & ce seroit toi, ma Chère, que j'adorerois. Je crûs d'abord que son Mari étoit fou : mais on me dît que cette Lettre n'étant qu'une réponse, il avoit été obligé de l'écrire sur ce ton, pour se conformer au stile de sa femme qui étoit toûjours grimpée sur *Chevillart*, de même que *Don Guichote*. Cette femme que je ne connoissois quasi pas, s'atacha si fort à moi, dès que je fus logée avec le *Chevalier*, qu'elle ne me quitoit plus : elle avoit soin de se faire mettre de toutes nos Parties, &

& je la trouvois par tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentil-Homme gouteux, elle y vint ſans être priée ; & après avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'aprocher de la table où l'on joüoit, elle ne put réſiſter à l'envie d'être auprès du *Chevalier*. Elle s'aſſit à ſon côté, & dit d'un air précieux, en regardant ſon habit de Veuve, & ſoûpirant métodiquement : il faudra préſenter une Requête au devoir, pour qu'il ne ſe ſcandaliſe pas de ceci. Le *Chevalier* me regarda dans ce moment, & nous rîmes le ſoir enſemble du ridicule de cette Veuve. Je le félicitai de cette illuſtre conquête, dont il me parut connoître le peu de mérite. Ses empreſſemens étoient ſi viſibles, qu'il fut obligé de convenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui ; il me dît même, qu'elle
lui

lui avoit offert de le prendre en penſion chez elle ; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ſes offres, parce qu'il ne ſe trouvoit pas fort diſpoſé à avoir de la reconnoiſſance. Je lui dis en badinant, que cela étoit fort mal à lui, & qu'un Cavalier ne devoit pas faire ainſi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu, qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un eſprit fait comme le mien. Cette petite douceur que je crûs ne devoir qu'à la politeſſe du *Chevalier*, ne laiſſa pas de me faire plaiſir. Le lendemain cette illuſtre Veuve nous fit prier de venir paſſer l'après-midi chez elle. On n'y joua pas, parce qu'elle étoit encore dans ſon grand Deuil ; mais l'héroïſme y fut pouſſé au ſuprême degré, & *Corneille* & *Racine* n'auroient été que des petits garçons auprès d'elle en matière de beaux ſentimens.

Après qu'on eut raiſonné ſur diverſes choſes, on ſervit une Colation aſſez propre. On m'avoit placée en entrant, auprès de l'Oficier Irlandois parent de la Veuve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoi que l'odorat eût quelque choſe à ſouffrir de ce voiſinage : mais lors qu'on aporta le Caſſé & le Thé il me quita pour aider à ſa Couſine à en faire les honneurs; & le *Chevalier* vint promptement prendre ſa place. Il me dit, en s'aprochant de moi, me voilà enfin content ! En éfet, il fut de la meilleure humeur du monde tout le reſte de la journée; & il n'avoit quaſi pas parlé tant qu'il avoit été aſſis ailleurs. Je m'aperçûs auſſi que cet échange m'avoit fait plaiſir; mais je n'avois garde de faire aucune refléxion ſérieuſe là-deſſus; & la Compagnie crut que la Colation cauſoit ce redoublement de belle

belle humeur. Quand il fut tems de ſe retirer, le *Chevalier* me donna le bras, ſuivant ſa louable coûtume; & la Veuve le pria, en nous reconduiſant, de vouloit bien la mener le lendemain matin chez M. de *Vauban* qu'elle ſolicitoit pour obtenir quelques gratifications dûës, à ce qu'elles prétendoit, aux ſervices de feu ſon cher Epoux. Le *Chevalier* lui promit de la conduire où elle voudroit, & je leur ofris du Chocolat à tous les deux, pour les raſſembler. La Veuve accepta mon ofre; & dès l'aube du jour, je la vis entrer dans ma chambre, ſous prétexte que les affaires la tenoient alerte de bon matin. Je fis apeller le *Chevalier*, qui étoit encore au lit: & quand nous eûmes pris notre Chocolat, elle l'emmena après lui avoir fait quelques complimens puiſez dans *Clelie*, au-

auquel il ne répondit point ; il se tourna seulement de mon côté, pour me dire qu'il auroit bien-tôt l'honneur de me rejoindre. En éfet je le vis revenir un moment après : il me dit que la Dame n'avoit pû parler à Mr. de *Vauban* ; qu'on l'avoit renvoiée à six heures du soir, & qu'il n'avoit pû se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle ; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner, & le garder chez elle jusques à ce tems-là ; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis, par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligeantes là-dessus, & il s'en fut ensuite dîner, pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi, & il trouva chez moi deux ou trois Personnes de considération. Le Baron de ** que vous connoissez, qui fait tant claquer son

fouet,

souet, m'avoit amené le fils d'un Colonel de mes Amis, & j'étois entre ces deux Messieurs quand le *Chevalier* entra : il se mit de l'autre côté entre ma Sœur & ma Fille ; il salua l'une ; il dît quelques plaisanteries à l'autre, & se tût après cela pour écouter le Baron, qui s'étoit mis sur le chapitre de ses Voiages, & qui nous en auroit bien donné à garder si nous n'avions sû ce que dit le Proverbe : qu'a beau mentir qui vient de loin. Comme il étoit dans le fort de son recit, il se leva pour nous faire mieux comprendre les choses par démonstration : & pendant que du bout de sa canne il marquoit les lieux sur le parquet, le *Chevalier* tournoia tant qu'il vint enfin s'asseoir auprès de moi, & me dît à l'oreille : me voici à présent dans mon centre. Il semble pourtant, lui dis-je, que

que vous étiez aſſez bien placé. Il eſt vrai, dit-il, Madame, mais je ſuis mieux, & j'ai beau faire, où que l'on me mette, mon inclination me raméne toûjours auprès de vous: j'aime le ſolide. Après cela on parla des Perſonnes qui avoient le poignet fort. Le *Baron* nous conta cent choſes incroiables là-deſſus, avec ſon enfaſe ordinaire; & nous nous prîmes tous la main pour voir qui feroit plier ſon Compagnon. Le *Chevalier* dît qu'il n'avoit guére vû de femme plus forte que moi: & comme j'en parus ſurpriſe, il ajoûta en me parlant à demi bas; je vois bien, Madame, que vous ne connoiſſez pas toutes vos forces: vous en avez plus que vous ne penſez: je m'en reſſens, & vous ne vous apercevez pas ſeulement des impreſſions que vous faites ſur les gens. Comme je lui avois un peu

peu pressé la main, je fis semblant de croire que c'étoit là l'impression dont il avoit voulu parler, quoi que j'eusse bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre chose; mais j'avois si fort renoncé à ce qu'on apelle la bagatelle, quand j'étois partie de *Londres*, & l'amour propre étoit si fort mort chez moi, que je me croiois hors d'état d'inspirer le moindre sentiment de tendresse, & incapable d'en pouvoir prendre; & lors que j'arrivai dans de Païs où l'on pousse la Galanterie jusques par delà cinquante ans, & où l'on trouve des gens assez desœuvrez pour en conter à toutes les femmes qu'ils voient, je me mis sur le pié de ne vouloir écouter Personne, & je fis connoître à quelques Seigneurs des plus jolis que nous aïons à *St. Germain*, que je n'étois plus dans ce goût-là. On avoit beau

me

me dire qu'il ne faloit pas renverser les saisons ; que chaque chose avoit son tems ; & qu'il étoit à craindre, si je me hâtois de faire la vieille pendant que j'étois jeune', qu'il ne me prît envie de faire la jeune quand je ne la serois plus : je me moquois de ce pronostic qui ne s'est que trop acompli, comme vous voiez ; je ne m'ocupois que de Messes & de Sermons, dont je ne croiois pas pouvoir jamais me rassasier ; & pour me fortifier dans les sentimens de piété où j'étois, je me mis dans une Communauté de Filles qu'on apelle de *Ste. Agnès*, où je restai six mois, & où je faisois tous les jours des actes de contrition pour expier le crime d'avoir embrassé la Religion Protestante. Je revins ensuite à *St. Germain*, où j'ai toûjours vêcu d'une manière fort retirée ; & j'aurois assûrément tout

tout lieu d'être contente de moi, ſi je n'avois jamais vû le Chevalier *Chelos*. Mais pour revenir où j'en étois, après qu'il m'eut dit toutes les honnêtetez dont je viens de parler, on propoſa une Partie d'Ombre. Il en fut : & dès qu'elle fut commencée, nous vîmes entrer la Veuve, qui, ſans conſidérer s'il le pouvoit ou non, le pria de la remener chez M. de *Vauban*, comme il le lui avoit promis. Il ne voulut pas la refuſer : & après avoir prié le premier qui ſe trouva auprès de lui, de tenir ſon jeu, juſques à ſon retour, il ſortit avec cette précieuſe, qui vouloit encore le mener ſouper chez elle. Il s'en défendit, diſant qu'il faloit qu'il revint pour paier, au cas qu'il eût perdu, & il ſe débaraſſa par là de ſes empreſſemens : mais ce fut à recommencer dès le lendemain, & elle prit ſi bien goût

à

à ce manége, qu'à tous momens elle le venoit chercher chez moi, tantôt pour la mener chez Mr. de *Vauban*, tantôt chez Mr. le *Peletier de Soucy*, ou en quelqu'autre endroit. Et lors qu'il lui disoit que son Cousin l'Oficier pouvoit bien lui rendre le même service : elle répondoit qu'il n'avoit pas assez bonne mine, & qu'elle étoit bien aise qu'on la vît avec des gens de bon air. Toutes ces cajoleries n'empêchoient pas qu'il ne fût très fatigué de ces sortes de corvées. Un jour qu'il avoit prié quelques Messieurs à boire du Caffé dans sa Chambre, à neuf heures du matin, l'Oficier Irlandois qui en étoit, avertit sa Cousine, & je la vis arriver chez moi dès huit heures & demie : elle me dît qu'on l'avoit priée de la part du *Chevalier*, & qu'elle ne s'étoit pas fait un scrupule d'aller chez un Garçon,

comptant bien que je ſerois de la Partie. Je lui dis que je ne ſavois ce que c'étoit : j'en fis avertir le *Chevalier*, qui ne voulant pas la renvoier bredouillée, me pria de vouloir bien paſſer avec elle dans ſa chambre. Je ne pûs le lui refuſer : il joignit quelque petite bagatelle à ſon Caffé, & dît le plus honnêtement qu'il lui fut poſſible, qu'il y avoit du mal entendu là-dedans, & qu'il auroit fait autrement les choſes, & auroit pris une heure plus convenable s'il avoit eu deſſein de régaler des Dames. La Veuve jetta toute la faute ſur ſon Parent ; & dès qu'elle eut bû quelques taſſes de Caffé ; elle pria le *Chevalier* de la charier encore quelque part : mais pour le coup il la refuſa, diſant, que puis que je lui avois fait l'honneur de venir dans ſa chambre il étoit obligé de m'y tenir compagnie,

&

& qu'il la croioit trop polie pour vouloir le faire manquer à ce qu'il me devoit. Elle sortit un peu mécontente, & je fus bien aise, sans savoir pourquoi, qu'il lui eût donné cette petite mortification : elle en avoit reçû une autre quelques momens avant; car en éxaminant ce qui étoit dans sa chambre, elle avoit paru convoiter des fleurs qui étoient très bien contrefaites : elle lui demanda où il les avoit achetées ? Il lui indiqua l'endroit, lui en dit le prix sans les lui ofrir, & dans le même tems il en fit présent à ma petite *Miss*. La Veuve dissimula le chagrin que cela lui fit, & elle continua de me voir tout aussi souvent, pour avoir ocasion de voir le *Chevalier*. Dès qu'elle fut sortie je le raillai là dessus, & il m'avoua franchement qu'elle le fatiguoit : il me conta tout ce qu'elle faisoit pour l'ati-

l'atirer chez elle, & il me dit, que lors qu'il n'avoit pû se défendre d'y aller, elle l'avoit fort questionné sur mon chapitre, & avoit voulu lui persuader qu'il étoit plus heureux qu'il ne croioit l'être. Je lui dis que cette Dame étoit comme ceux qui ont la jaunisse, qui voient tout jaune, qu'ainsi elle croioit que tout le monde devoit prendre ses sentimens : que cependant je serois fâchée de lui mettre martel en tête, & que je le priois de l'aller voir ; qu'après tout, il n'y avoit rien de plus naturel que d'aller où l'on savoit qu'on étoit aimé. Oh ! Madame, me dit-il, sans hésiter, il est encore plus naturel de rester auprès de ce qu'on aime. Je ne relevai point cela ; mais je le remarquai avec plaisir. Le soir nous veillâmes ensemble, à notre ordinaire ; & comme je ne me sentois pas de disposition à dor-

dormir, je pouſſai la veillée un peu plus loin que de coûtume: ma Sœur & ma Fille ſe couchérent, & je reſtai à cauſer avec le *Chevalier* : nous parlâmes de diverſes choſes. Comme il étoit ſorti tout petit d'*Angleterre*, & qu'il ne connoiſſoit *Londres* que par la Carte, je lui contois ce que j'avois remarqué de plus beau dans cette grande Ville, que *St. Evremont* mêle au rang des premières du monde: il paroiſſoit toûjours charmé de ma converſation, & pour la faire durer ce ſoir là plus long tems, il me propoſa de faire du Thé: j'y conſentis d'abord, parce que j'étois fort altérée; mais j'y trouvai de la dificulté: ma Femme de chambre qui avoit plus d'envie de dormir que moi, nous vint dire que les gens de la maiſon étoient couchez, & qu'ils avoient enfermé le pot à Thé. Le *Chevalier* qui ne cherchoit qu'à

qu'à me faire plaisir ne se rebuta pas pour cela, & alla lui-même à la cuisine chercher une marmite qu'il remplit d'eau, & fit du Thé, qui dans un autre tems nous auroit fait soûlever le cœur; car comme on avoit fait du bouillon dans cette marmite, il en avoit pris le goût: nous ne laissâmes pourtant pas de le boire avec le plaisir que donne quelque fois le dérangement, & nous ne nous quitâmes qu'après avoir vuidé la marmite. Nous étions toûjours contens quand nous nous trouvions ensemble; mais il falut enfin nous séparer, quand le mois que j'avois destiné de passer à *Paris* fut écoulé, & que j'eus fini les affaires qui m'y avoient amenée. La Campagne finit aussi dans ce tems-là: mon Beau-frère revint de *Catalogne*, & il m'écrivit de *Lion* pour me prier de lui mener sa petite Femme à

Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & où il comptoit de s'arêter quelque tems. Je voulus bien lui faire ce plaisir : je partis après avoir pris congé de mes connoissances : le *Chevalier* me vint acompagner assez loin : il me pria de lui écrire quand je serois arrivée, & me demanda fort si je ne reviendrois pas bien-tôt ? Je sentis en le quitant un certain je ne sai quoi qui m'auroit fait défier de mon cœur si je ne l'avois pas crû entièrement corrigé, & je fus si rêveuse pendant le chemin, que ma Sœur m'en fit la guerre dès mon arrivée à *Fontainebleau*. Je m'aquitai d'une commission que la Veuve de l'Ingénieur m'avoit donnée, & je lui écrivis pour lui en rendre compte : j'écrivis aussi au *Chevalier* comme je lui avois promis, & je mis la Letrre qui étoit pour lui dans le paquet, que j'adressai à la

Veuve, ne doutant point qu'elle ne se fît un plaisir de la lui rendre, pour avoir par là celui de le voir. Je ne croiois pas avoir rien mis dans cette Lettre qui pût tirer à conséquence, & je m'imaginois que tout ce qu'on y verroit de tendre pourroit passer pour jeu d'esprit, quoi que mon cœur y eût toute la part : celui de la Veuve y trouva de quoi s'alarmer : elle s'étoit donné la liberté d'ouvrir ma Lettre ; elle en tira une copie ; & après l'avoir refermée le plus adroitement qu'il lui fut possible, elle la fit rendre au *Chevalier*, afin de voir sur quel ton il y répondroit. Le *Chevalier* fut très content de ma Lettre, & il y fit la réponse du monde la plus jolie : il m'en a fait voir le brouillon dans les suites ; car l'original ne vint point jusques à moi : la Veuve le garda, jalouse du plaisir qu'elle

le contoit bien que cette lecture pouvoit me faire, & dans le dessein de chercher dans nos deux Lettres quelque moien de traverser notre intelligence : elle les tourna pour cela de tant de côtez, qu'il ne lui fut pas mal aisé d'en empoïsonner le sens. Je badinois avec le *Chevalier* sur le chapitre de ma fille, & je lui en parlois sous le nom de sa Princesse, à laquelle je l'exhortois fort d'être fidele, malgré les objets présens, qui, selon le Proverbe, savent émouvoir les Puissances. Le *Chevalier* répondoit à cela, que l'absence ne pouvoit rien sur son cœur; qu'il étoit toûjours dévoué à sa Princesse; que les sentimens que je lui avois inspirez étoient d'une nature à lui faire fuir ce qu'il avoit suivi autre fois; qu'ainsi je ne devois pas craindre les objets présens. Il étoit aisé de voir que cette Prin-

Princeſſe dont nous parlions étoit ma fille, & que ſous prétexte de cette galanterie que je paroiſſois autoriſer, le *Chevalier* prenoit ocaſion de m'en adreſſer de plus particulières : cependant la Veuve y donna un autre tour : elle prétendit que cette Princeſſe étoit la Princeſſe *Anne* de *Dannemark* que l'on regarde en *Angleterre* comme l'héritiére préſomptive de la Couronne : les objets préſens dont je parlois, la Cour de *St-Germain* qu'il avoit ſuivie & qu'il étoit prêt d'abandonner pour le parti dans lequel je l'avois engagé, & que c'étoit là ce qu'il vouloit faire entendre quand il parloit de ces ſentimens ſi vifs que je lui avois inſpirez : il n'en faloit pas davantage pour nous perdre. La Veuve communiqua ſon idée à des Perſonnes qui ne me vouloient pas de bien, & qui ne man-

 quérent

quérent pas de donner dans ſon ſens : il fut réſolu qu'on donneroit des avis contre moi à la Cour. Comme la Veuve vouloit que tout le choc tombât ſur moi, ſans que le *Chevalier* fut envelopé ſous ma ruine, elle envoia ſa Lettre, & une copie de la mienne au Père du *Chevalier*, avec les annotations qu'elle y avoit faites, ſe faiſant un mérite auprès de ce Seigneur, de ce qu'une pareille Lettre auroit pû perdre ſon Fils, ſi elle fut tombée en d'autres mains, & qu'elle ſe contentoit de la remettre dans les ſiennes, afin qu'il mît ordre à ſa conduite. C'étoit par là mettre la dernière main à ſa vangeance, & me porter deux coups au lieu d'un: car Mylord de ** qui étoit pour lors en *Catalogne*, donna d'abord dans le paneau, & écrivit en Cour la Lettre du monde la plus terrible contre moi :

il

il m'acusoit d'avoir voulu séduire son Fils, pour l'engager dans les intérêts du Prince d'*Orange*; d'être envoiée par lui en *France* pour y ménager les esprits en sa faveur, & l'informer de ce qui se passoit à *Versailles* & à *St. Germain*, pour fomenter des divisions dans ces deux Cours; & mille autres choses de cette nature, toutes au dessus de ma portée, & dont la médiocrité de mon génie devoit empêcher qu'on ne me soupçonnât, quand la droiture de mon cœur n'auroit pas été un assez bon garant. Là-dessus cette Lettre arriva à la Cour dans le tems que de la part de la Veuve on y donnoit des avis contre moi, & que la copie de ma Lettre atachée à un grand mémoire qu'on avoit présenté au Ministre, lui faisoit prendre des résolutions violentes: la plainte du Milord en hâta l'é-

xécution ; ſi bien qu'en arrivant de *Fontainebleau*, je fus arrêtée. Comme je n'avois pas reçû de réponſe du *Chevalier*, j'étois un peu indignée contre lui, & dans le deſſein de l'oublier, je n'avois pas voulu retourner dans mon ancien quartier : je m'étois logée au *Marais* ; mais il m'y déterra bien vîte ; & dès le lendemain de mon arrivée, je le vis entre dans ma chambre avec cet air de confiance que l'on a lors que l'on ne ſe reproche rien ; & lors que je lui reprochai ſon ſilence il parut ſi étonné & me proteſta avec tant d'ingénuité qu'il avoit repondu à ma Lettre, que je ne doutai plus que la ſienne n'eût été perduë à la Poſte : nous redevinmes les meilleurs Amis du monde. Je ne l'avois jamais vû ſi joli ! ſa ſanté étoit tout à fait rétablie, il avoit mis un habit neuf qui étoit plus propre que magnifique,

gnifique, & un petit plumet bleu qui faisoit le mieux du monde : enfin tout ce qu'il avoit étoit de si bon goût, & si bien rangé, que peu de gens auroient sû se mettre de si bon air. Je le priai de renouer avec notre Hôte pour mon Apartement : mais il n'en fut pas besoin ; car peu de tems après qu'il m'eut quitée, on vint m'en donner un aux dépens du Roi. Je m'étois jettée sur mon lit avec ma petite fille, sur les huit heures du soir : comme j'étois un peu fatiguée du voiage, je commençois à m'assoupir, & la petite Personne dormoit déja de tout son cœur, quand tout d'un coup on ouvrit la porte avec violence. Je crûs d'abord que c'étoit le souper qu'on aportoit ; mais je me détrompai bien tôt quand je vis un grand homme louche vêtu de noir, qui me regardant de travers, me toucha avec une

baguette, & me dît qu'il me faisoit prisonnière. Il étoit suivi de quantité de satellites. qui commencérent à fouiller dans ma chambre, & qui me sommérent de leur remettre tout ce que j'avois d'éfets? Je ne jugeai pas à propos de leur obeïr: je leur dis que ne faisant que passer à *Paris*, je n'avois aporté que ma Toilette, qui étoit dans un porte-manteau que je leur montrai, & dont ils se saisirent. Pendant qu'ils s'amusoient à le fermer, je pris des papiers & des bijoux que j'avois dans un autre endroit, & je les cachai dans mon sein, sans qu'ils s'en aperçussent: cependant ma petite crioit à tuë tête, croiant que de la prison à l'échafaut il n'y avoit qu'un pas: j'avois beau lui dire que je n'avois fait aucun crime, & qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre; tout cela ne la rassuroit point: elle se met-

mettoit entre les Archers & moi, & cet brutaux lassez de l'entendre, la secouérent d'un autre côté, & m'ordonnérent de descendre au plus vîte. Je ne me le fis pas redire, & je les suivis sans murmurer. Ce qui me parut le plus dur là dedans, ce fut de voir à la tête de cette cohorte, un de mes plus proches, & celui sur lequel j'aurois dû faire le plus de fond : c'étoit lui qui avoit indiqué mon logis, & qui, comme un autre Judas, conduisoit la marche ; & cela par le même motif, & comptant qu'il y trouveroit son intérêt. Toute la différence que je remarquai entre lui & cet Apostat, c'est qu'au lieu de Lanterne, il tenoit une chandelle à sa main : du reste il donnoit tous les ordres, & menoit la bande. Comme il vit que je le regardois avec indignation, il

il me dît qu'il étoit bien fâché de me donner un pareil bon ſoir ; mais qu'il y étoit obligé , & que je ne devois acuſer que moi-même , du chagrin que l'on me donnoit. Tout cela fut dit d'un air inſultant , quoi que mêlé de confuſion , & je n'y répondis que par un ſoûrire mépriſant. Je trouvai en bas un Fiacre, dans lequel on me fit monter avec ma petite qui avoit obtenu , par ſes cris , de pouvoir ſuivre ma deſtinée : on y laiſſa entrer auſſi une de mes parentes qui ſe trouvoit dans le quartier , & qui étoit acouruë au bruit. Le Caroſſe fut enſuite bien fermé , & ſuivi des Pouſſe-culs , & de mon Judas : il prit le chemin de la Conciergerie. Ma parente me dît & me répeta pluſieurs fois , que je pouvois me fier à elle ; ce qui fit , que craignant d'être fouillée en priſon , je lui donnai ce que j'avois caché dans mon

mon ſein, que je la priai de remettre à un vieux homme dont la probité m'étoit connuë : j'eus l'eſprit un peu tranquile après cela. Dès que nous fûmes décenduës de caroſſe, ma parente m'embraſſa & me dît adieu, & l'on me fit entrer dans la priſon, que je ne trouvai pas auſſi afreuſe que je me l'étois figurée : on me mena dans une belle chambre où je trouvai un bon feu, car il faiſoit grand froid. Le malhonnête homme dont j'ai déja parlé, me fit là une grande exhortation, me repréſentant qu'on me traitoit avec beaucoup de douceur, & que je devois le reconnoître ; qu'il eſpéroit que cette nuit me feroit faire des réfléxions ſérieuſes ſur mon état ; qu'il dépendoit de moi de m'en tirer par un aveu ſincére ; qu'on me donnoit juſqu'au mécredi ; c'étoit le ſamedi au ſoir : mais que ſi j'abuſois de cette

grace, le tems expiré je ſerois miſe dans les lieux noirs & affreux où l'on met ceux qu'on deſtine au gibet & à l'échafaut, & que je ſerois confonduë avec eux. Je lui dis que tout ce qui m'étonnoit de cette menace, c'étoit qu'il eût l'audace de me la faire, & d'inſulter une Perſonne dont il auroit dû prendre les intérêts; que ſon procédé étoit le plus infame & le plus lâche du monde; que j'en rougiſſois pour lui, & que je regardois comme le plus grand de mes malheurs, celui de lui apartenir; que je rendrois compte de ma conduite à mes Juges, & que ne le reconnoiſſant pas pour tel, je n'avois rien à lui dire, qu'à le prier de me faire donner à boire. Quoi que je deuſſe craindre qu'il ne me donnât du fiel & du vinaigre, il me fit aporter de la biére: je bûs à ſa ſanté, & je n'ai jamais été ſi contente

tente de moi que je le fus ce soir là. Enfin ne pouvant plus soûtenir mes manières Ironiques, il me quita, en me disant encore de penser à moi, & de ne pas atendre qu'on me transférât ailleurs. Je lui dis que j'espérois qu'il ne me feroit pas pendre? Je n'en sai rien, me répondit-il, en s'en allant. Il étoit alors près d'onze heures: & quoique je n'eusse par soupé, comme je vis qu'on ne m'en parloit pas, je ne demandai rien, & je priai deux hommes qui étoient restez dans ma chambre, de vouloir bien me laisser coucher? Ils sortirent; mais dès que je fus dans le lit avec ma fille, je les vis rentrer avec des matelats & des couvertures, qu'ils étendirent par terre, & sur lesquels ils se couchérent, après avoir pris la clef de la porte. Cela me choqua beaucoup. Des hommes couchez dans la chambre d'u-

d'une femme ! Je me tuois de leur dire que cela n'étoit pas bien ; qu'ils pouvoient mettre leur lit dehors, & barricader la porte tout comme ils voudroient : j'eus beau faire, il n'en fut ni plus, ni moins : ils me répondirent qu'ils ne me feroient point de mal ; qu'ils étoient gens d'honneur, & qu'ils avoient ordre de me garder nuit & jour à vûë : ainſi après avoir bien chamaillé, il falut conſentir à avoir cette indigne compagnie, parce que la raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure. Avant de ſe coucher ils fumérent quelques pipes de tabac, dont ils me renvoioient l'odeur, & ſe rafraîchirent de quelques traits de brandevin. Je n'oſois pas m'endormir, quoi que je les entendiſſe ronfler, & je fus fort inquiète cette première nuit : mais comme on ſe fait à tout, & que je vis qu'il ne m'en êtoit rien arrivé,

arrivé, je m'acoûtumai à cela dans les suites. Cependant le bruit de ma captivité se répandit dès le lendemain par tout, & mes ennemis ne manquèrent pas de faire revivre ceux qui avoient couru à mon arrivée ici, où de peur que je n'y trouvasse trop de protection, nos jaloux compatriotes avoient pris soin de répandre, que j'étois un Espion, & cent sotises de cette nature, pour balancer ce qu'ils craignoient que mon petit mérite ne pût me procurer à leur préjudice. Vous devez croire que ma prison leur releva bien le courage : les unes se flatoient du don de Prophetie, comme pourroient faire les gens du Dauphiné, disant, je l'avois bien toûjours crû, que cette femme n'étoit pas venuë ici par un bon motif ; elle ne m'en a jamais imposé avec tout ce grand sacrifice qu'elle se vante d'avoir fait.

fait. Les autres diſoient, c'eſt un eſprit dangereux & adroit; & toutes concluoient, qu'elles me verroient éxécuter avec plaiſir: car il ne s'agiſſoit pas de moins que de cela, à ce qu'on prétendoit. Le pauvre Chevalier *Chelos* aprit bien-tôt ce qui ſe paſſoit, & vint à la Conciergerie pour m'en marquer ſon chagrin, & pour m'ofrir ſes ſervices: il ne croioit pas avoir autant de part qu'il en avoit dans cette affaire je ſuis fâchée, dît alors la *Comteſſe*, de vous interrompre, & de vous laiſſer en priſon; mais puis que vous y voilà avec une Compagnie auſſi agréable que célle du *Chevalier*, je crois qu'on peut vous y laiſſer & attendre à demain pour vous en tirer, & qu'il ſera bon de ſe tirer d'ici, où l'on ne voit quaſi plus goûte. Vous avez raiſon, répondit *My Lady*, & j'avois bien prévû que vous au-

auriez, peut-être, autant de peine a me faire taire, que vous en aviez eu à me faire parler: car il n'y a, comme on dit, que la première pinte qui coûte. Je ſerois bien fâchée, dit la *Comteſſe*, que vous vous en tinſſiez là, & je ne vous tiens pas quite de la ſuite de votre Hiſtoire: nous en reprendrons demain le fil; l'endroit où vous en étiez eſt trop remarquable pour l'oublier: allons cependant à *Chaliot*, voir ſi *Milord* ne nous y ſeroit point venu atendre. Elles arrivèrent en cauſant, à la porte du Parc, où le Carroſſe les attendoit, & par le plus beau tems du monde, & à la plus belle heure du jour. Elles retournérent à *Chaliot* où la *Comteſſe* trouva ſon Epoux, qui, quoi que fort incommodé, étoit pourtant de fort belle humeur ce jour là: on ſoupa peu de tems après l'arrivée de ces Da-

mes: la converſation fut générale, *Milord* en fit les fraix, il conta mille jolies nouvelles à ces Dames; & comme il avoit des afaires à *Paris*, il leur propoſa d'y retourner le lendemain. L'on en convint & l'on ſongea cependant à ſe repoſer : *My Lady* paſſa dans la chambre où elle avoit déja couché; & dès le bon matin on mit les chevaux au Carroſſe. On arriva de bonne heure à *Paris*. *Milord* paſſa dans ſon Cabinet pour faire ſes dépêches; & la Comteſſe qui avoit retenu ſon Amie à dîner, lui propoſa en attendant de continuër ſon Hiſtoire. Il me tarde, ma chère, lui dit-elle, de vous tirer du lieu où nous vous laiſſâmes hier au ſoir, & vous dévriez, ce me ſemble, avoir un peu plus d'empreſſement d'en ſortir. Il eſt vrai que nous y avons auſſi laiſſé le *Chevalier*, & que ſa préſence vous peut bien empê-

cher

cher de vous y ennuier. Ah ! Madame, dit *My Lady*, il n'y resta pas si long tems que vous croiriez bien : il me quita après m'avoir assûrée qu'il étoit en état de tout risquer & de tout entreprendre pour procurer ma liberté. Je le remercia & lui dis que je l'atendois de mon innocence & de l'équité de mes Juges ; que je le priois de ne s'en pas mêler, de peur qu'il ne s'atirât des afaires à mon ocasion. Il me vint voir encore le soir du même jour ; & après cela je ne le vis plus, ni je n'entendis plus parler de Personne. Tout le monde m'abandonna, me croiant perduë, & je restai dix-sept jours seule avec mes deux gardes & ma fille que l'on me permit de garder avec moi en païant. Vous pouvez croire que je ne passois pas mon tems fort agréablement : mes Gardes tâchoient de me réjouïr, & me di-

diſoient d'avoir bon courage moiennant quelques verres de Brandevin que j'avois ſoin de leur donner de tems en tems pour le bien vivre. Ils me faiſoient cent contes des criminels qu'ils avoient atrapez, & des divers ſuplices qu'on leur avoit fait ſoufrir : car comme *il ſouvient toûjours à Robin de ſes flûtes*, & que ces honnêtes gens étoient les chiens courans du Bourreau, ils ne m'entretenoient jamais que de pendus & de rouez, & de pareils recits ne pouvoient pas me donner des ſonges fort agréables : ainſi je paſſois les jours & les nuits fort triſtement. Outre le chagrin que cauſe l'incertitude des événemens, on m'avoit donné un Avocat fort habile, qui, après m'avoir fait mille queſtions, & éxaminé les chefs d'acuſation qu'on formoit contre moi, comprit que j'etois innocente : mais cela étoit dificile

cile à prouver, & l'on avoit donné un tour si mauvais à cette afaire, qu'il étoit à craindre aussi que les suites n'en fussent mauvaises pour moi, d'autant mieux que Personne ne prenoit mon parti, & que le cas étoit d'une nature que chacun se faisoit un mérite de signaler son zéle en me persécutant. Il n'y eut que le Prince D*** qui eut la générosité de déclarer pour moi. Il m'envoia visiter en prison; il m'écrivit & m'ofrit de soliciter mes Juges, pendant que mes plus proches me tournoient le dos: aussi je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai, & si je ne puis pas les reconnoître, j'aurai du moins soin de les publier par tout. Cependant je faisois assez bonne chère dans ma prison. Mais j'avois le desagrément de manger avec mes Gardes, qui mettoient la main au plat, bûvoient à ma santé, & trai-

traitoient avec moi du pair à compagnon. Dès le matin ils me demandoient de leur grabat, si j'avois bien dormi ? J'avois de la peine au commencement à m'acommoder de leur commerce, & à manger de ce qu'ils avoient touché ; mais il falut s'y acoûtumer : car je n'avois Personne pour me servir : c'étoient eux qui me versoient à boire bien souvent sans rinser le verre où ils avoient bû avant moi : ainsi il n'étoit plus question de faire la délicate, & je fus obligée de surmonter ma répugnance. Si la nécessité m'obligeoit à sortir de ma chambre, il me suivoient où j'alois, & ils me ramenoient en suite : enfin ils ne me perdoient jamais de vûë. Tout le plaisir que je me donnois dans cet état, étoit de me tenir à la fenêtre, par le plus grand froid, jusques à ce que je m'étois bien gelée le nez,
&

& de m'aprocher après cela du feu : je faiſois ce manége tant que la journée duroit, pour me deſennuier. Cela n'étoit pas mal imaginé, dit la *Comteſſe*, vous deviez auſſi tâcher de vous procurer quelque maladie, afin de ſentir enſuite le plaiſir que fait le retour de la ſanté. Vous vous moquez à préſent de moi, dit *My Lady*, on voit bien que vous n'avez jamais été en priſon; car vous ne plaiſanteriez pas comme vous faites : & que diriez-vous de Mr. *Peliſſon*, un des plus grands eſprits de ce Roiaume, qui, pendant tout le tems qu'il fut à la Baſtille, ne ſe divertiſſoit qu'à tirer des épingles des papiers où elles étoient rangées, à les ſemer dans ſa chambre, & à la ramaſſer après cela une à une, pour les remettre dans leurs trous ! Croiez-moi, il vaut encore mieux s'amuſer à cela que de ſonger creux comme bien d'au-

d'autres à qui la prison a dérangé la cervelle. Vous avez raison interrompit la *Comtesse*, & c'étoit sans doute pour prévenir ces inconvéniens, que les Païens donnoient à leurs criminels du Tartare, des ocupations à peu près aussi utiles que l'étoit celle de Mr. *Pelisson*, & que de peur que *Cisippe* & les *Danaïdes* ne s'ennuiassent, ils obligeoient l'un à faire aler & venir continuellement une grosse pierre du haut en bas d'une Montagne, & les au tres à puiser de l'eau dans des cribles. Cela n'étoit pas mal imaginé, comme vous voiez. Riez tant qu'il vous plaira, dit *My Lady*, si vous étiez dans le cas, vous feriez tout comme les autres. Cependant on instruisoit mon procès : on plaidoit pour & contre : & enfin on produisit la copie de cette fatale Lettre que j'avois écrite au *Chevalier*. Je fus interrogée là-dessus,

& je répondis naturellement que j'avois écrit cette Lettre de *Fontainebleau* à un jeune Anglois de mes Amis qui étoit à *Paris* : que je l'avois adressée à une telle Dame, & qu'il n'étoit question que de galanterie là dedans : que la Princesse dont je parlois étoit ma Fille, & les objets présens, la Dame à qui j'avois adressé la Lettre : que je croiois vouloir un peu de bien au *Cavalier* à qui j'écrivois. On me demanda le nom de ce *Cavalier* ? Je répondis que la Dame dont je venois de parler le savoit, & que puis qu'elle avoit assez de considération pour lui pour ne pas le mêler dans cette affaire, je devois avoir le même ménagement & ne l'y pas faire intervenir mal à propos : qu'on pouvoit interroger cette Dame à son tour ; & que je n'avois plus rien à dire. On trouva beaucoup de vrai-semblance à ce que je disois ; & mon

mon air ferme & ingénu commença à faire ouvrir les yeux à mes Juges. Ils éxaminérent la chose avec soin. La Veuve se brouilla dans ses réponses: mes Acusateurs se désistérent de leurs poursuites, & avouérent que leurs soupçons avoient été mal fondez. On eut dû sans doute les punir; mais la politique de la Cour ne le permet pas: ces donneurs de faux avis se retranchent d'abord sur leur zèle & leur bonne intention, & on les ménage pour ne pas rebuter ceux qui pourroient en donner de véritables. Voilà ce qui fit que je n'eus point de raison du tour qu'on m'avoit joué: on assoupit même cette afaire; mais je sûs que la Cour en avoit beaucoup ri: & franchement le cas étois risible. Cependant mes Juges pleinement convaincus de mon innocence, ordonnérent mon élargissement. L'indigne pa-

parent qui étoit venu me faire arrêter, & qui avoit fait les avances de mon emprisonnement, espérant par là faire sa fortune, en fut pour tous ses fraix; & mon Avocat vint me dire qu'il ne s'agissoit, plus pour sortir, que d'avoir de l'argent pour lever mon arrêt, dont il savoit la teneur, mais qu'il faloit pourtant faire signifier. Cela m'embarassoit : ce que j'avois donné à garder au vieux bon Homme n'étoit pas de l'argent : j'aurois bien pû en emprunter là-dessus; mais il faloit pour cela que je pusse agir; & la chose pressoit. Enfin je jettai les yeux sur un Prêtre de mes Amis qui étoit fort en état de me prêter cette somme : je lui écrivis une Lettre toute des plus touchantes là dessus, où je lui marquois, que quoi que la liberté fût le plus grand de tous les biens, & que j'eusse besoin, pour recouvrer

la mienne, de l'argent que je lui demandois, je n'aurois garde de le lui emprunter si je ne me voiois en état de le lui rendre au plus tard dans trois jours; que j'espérois qu'il ne me refuseroit pas ce secours, sans lequel il m'étoit impossible de me tirer de captivité, & de me prévaloir de la justice qu'on venoit de me rendre. Ma Fille porta cette Lettre au Prêtre, qui m'écrivit en réponse, qu'il étoit au desespoir de la situation où je me trouvois, & plus encore de ce que la sienne le mettoit hors d'état de faire autre chose pour moi, que des vœux. Aïant parlé de cette sorte, le nouveau Saint ferma sa Lettre, comme le Rat de la Fontaine sa porte. Qu'est-ce que c'est que ce Rat? Dît la *Comtesse*? c'est, répondit *My Lady*, une Fable de la Fontaine, qui fait fort bien au sujet que vous pouvez lire dans ses

ſes Ouvrages, & qui porte pour tître, *le Rat retiré du monde.* La manière dont mon Prêtre me répondit, me déconcerta fort : je ne ſavois plus ſur qui conter après cela. Enfin je m'aviſai de recourir au Prince *D* **, qui, comme j'ai déja dit, m'avoit ofert tout ce qui dépendoit de lui, & qui, le plus honnêtement du monde, m'envoia la ſomme dont j'avois beſoin, & que le Dévot m'avoit refuſée. Je la remis à mon Avocat, qui vint quelque tems après avec des Gens de Juſtice me remettre en liberté. Je n'y fus pas plûtôt, que j'envoiai chez le Chevalier *Chelos* pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Je craignois qu'il ne lui fût arrivé quelque choſe, & je n'avois pas oſé m'en informer pendant que j'étois en priſon, de peur de lui atirer des afaires. Il me vint voir d'abord, & il m'avoua, quand je lui de-

mandai pourquoi il m'avoit abandonnée dans mon adverſité, qu'on l'avoit empêché de me venir voir : que les Amis de ſon Pére, auxquels il devoit déférer, lui avoient repréſenté, qu'il ſeroit perdu s'il paroiſſoit être en liaiſon avec une Perſonne ateinte du crime de Léze Majeſté, & qu'ils avoient joint à toutes ces raiſons une eſpéce de violence, puis que les uns ou les autres le ſuivoient par tout, & que ſans être en priſon il étoit, comme moi, gardé à vûë. Il me demanda enſuite comment j'avois fait pour me juſtifier, & il me proteſta que je l'avois toûjours été dans ſon eſprit, quoi qu'on eût fait toutes choſes au monde pour tâcher de me noircir : qu'on lui avoit dit que je travaillois à des conſpirations, & à atirer des jeunes gens dans le parti du Prince d'Orange; que j'étois allée à *Fontainebleau*

pour

pour cela, & que des Lettres qu'on avoit interceptées avoient découvert mon manége. Il fut bien ſurpris quand je lui dis que les Lettres dont il s'agiſſoit étoient celles que je lui avois écrite, & ſa réponſe, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit jamais venuë juſques a moi. Nous n'eûmes ! pas de peine à deviner d'où venoit le coup : mais il ne faloit pas ſonger à s'en vanger ; car ç'auroit été mal faire ſa Cour : nous convinmes donc qu'il faloit céder au tems, & diſſimuler nos reſſentimens, puis que la politique le vouloit ainſi ; & nous ne nous ocupâmes plus que du plaiſir de nous revoir. Comme tout le monde m'avoit abandonnée dans ma diſgrace, j'abandonnai tout le monde à mon tour, & ſans me plaindre de Perſonne je rompis tout commerce avec mes anciennes connoiſſances, pour n'en plus a-

voir qu'avec le *Chevalier*, qui me tenoit lieu de tout, & qui, pour se dédommager du tems perdu, me venoit voir trois fois par jour : car après ce qui s'étoit passé, nous n'avions pas jugé à propos de loger ensemble. *My Lady* en étoit là quand un Page de la *Comtesse* vint les avertir qu'on avoit servi, & que *Milord* les atendoit pour se mettre à table. Elles furent le joindre : & comme il leur dît qu'il avoit à faire tout l'après midi, la *Comtesse* proposa à son Amie une partie de promenade. Alons, dit-elle, au Bois de Vincennes, nous n'avons pas encore été de ce côté-là. Allons où vous voudrez, dit *My Lady*, je suis toûjours bien où vous êtes ; disposez de moi pour le reste de la journée : mais il faut me permettre, s'il vous plaît, de retourner après cela à *St. Germain* ; car on pourroit donner encore un mauvais tour au séjour que je fais ici. Ce n'est peut-être

pas

pas là votre motif le plus pressant, dît la *Comtesse*; mais il n'importe, il en sera ce que vous voudrez. Elle donna ordre en même tems qu'on lui tint un Carrosse tout prêt. On acheva de dîner, & on partit peu de tems après. La promenade étoit la plus agréable du monde du côté de *Vincennes*; c'étoit dans le tems de la noble Epine, & cette odeur y atiroit tout *Paris*. Nos Dames traversérent toute la Ville pour aler du Faux-bourg St. Germain à la Porte St. Antoine, par où elles devoient sortir: quand elles furent sur le Quai des quatre Nations, & qu'elles eurent un peu regardé le Portique de ce fameux Colége que le Cardinal *Mazarin* a fondé pour éterniser sa mémoire, la *Comtesse* jetta les yeux du côté du Louvre: & comme elle n'y vit ni vitres, ni volets, elle parut étonnée de ce que la Maison d'un grand

Roi étoit en ſi mauvais état. *My Lady* lui répondit, que depuis que le Roi avoit entiérement quité *Paris*, cette maiſon avoit été extrêmement négligée, & que Sa Majeſté paſſant au même lieu où elles ſe trouvoient, avoit dit en riant; voiez un peu ſi le Louvre ne reſſemble pas bien à une maiſon en decret. Mais pourquoi le laiſſe-t-il comme cela? Dit la *Comteſſe*, ce Bâtiment me paroît ſi grand & ſi beau s'il étoit achevé! Il n'y a pas aparence qu'il le ſoit ſous ce Régne, répondit *My Lady*, le Roi a une trop grande averſion pour cette Ville; & depuis les Baricades, & tout ce qu'on lui fit pendant ſa minorité, on ne l'a plus vû ici qu'en paſſant, encore évite-t-il d'y paſſer quand il peut prendre ſon chemin ailleurs; & ce ne fut qu'après ſa grande maladie, qu'en reconnoiſſance de tant de vœux qu'on avoit faits pour le retour de ſa

ſan-

santé, il y vint sans Gardes, & dîna à l'Hôtel de Ville : il fut ensuite voir la Place des Victoires, & il s'en retourna coucher le soir à *Versailles*. En voilà un, dit la *Comtesse*, en montrant la Statuë d'*Henri IV.*, lors qu'elles furent sur le Pont-neuf, qui étoit bien meilleur Citoien ! il n'en a pas été mieux traité, répondit *My Lady*. Elles admirérent après cela la beauté du Cheval de Bronze, qu'on dit être un Chef-d'œuvre de l'Art, & raisonnérent là-dessus jusques à la Place des Victoires, où la *Comtesse* commanda à son Cocher d'arrêter, afin d'éxaminer la Statuë à loisir. Elle est au milieu de cette Place sur un Pié-d'estal, où sont gravées en lettres d'or, les Actions les plus glorieuses que le Roi ait faites; une partie de ses Victoires; la jonction des deux Mers r la réünion des Protestans à l'Eglise Catholique; la fondation de St.

Cir;

Cir; ſa fermeté dans ſes donleurs, qui raſſura] ſes Peuples déſolez; la manière dont il eſt venu à bout des Duels, & de purger l'Etat de tant d'autres crimes; ſes ordonnances pour faire éxercer la Juſtice, & autre choſes de cette nature. On voit auſſi le nom de François *Daubuſſon* Duc de la *Feuillade*, mêlé avec celui de *Louïs*, parce que c'eſt lui qui a fait ériger la Statuë; auſſi a-t-elle le viſage tourné du côté de ſon Hôtel: on voit à ſes piez quatre Nations enchaînées, & la Victoire paroît en l'air, qui lui poſe une Couronne de Laurier ſur la tête. Tout cela eſt de Bronze doré entouré d'une grille dorée: la Place eſt un ovale formé par de belles Maiſons toutes pareilles & toutes ocupées par de riches Maltotiers: quatre grandes Lanternes, dont chacune eſt ſoûtenuë par trois Pilliers de marbre, éclairent

éclairent toutes les nuits cette Place. Mr. de la *Feuillade* a laiſſé un fond pour cela dans ſon Teſtament, & a éte bien récompenſé des fraix qu'il a faits. C'eſt, à propos de cette illumination, qu'un Gaſcon fit ces Vers,

Vicomte Daubuſſon, cadedis tu nous vernes,
De metire le Soleil entre quatre Lanternes.

Nos Dames continuérent leur chemin, après avoir fait leurs remarques & leurs réfléxions qui les conduiſirent juſques à la place Roiale, où elles s'arrêtérent encore pour admirer la régularité de tous ces Hôtels tirez en droite ligne, & ſoûtenus par des Portiques qui forment un quarré, au milieu duquel on voit la Statuë de *Louïs XIII.* à cheval : de là elles gagnérent la Porte St. Antoine : elles traverſérent ce grand Fauxbourg ; paſſérent devant le Trône

&

& entrérent dans les Allées de *Vincennes*, où la *Comteſſe* jugea à propos de mettre pié à terre. Le tems & le lieu étoient propres pour cela. C'étoit un de ces jours où il ne fait ni pluie, ni Soleil : on reſpiroit un air embaumé dans cet endroit : nos Dames ſe choiſirent des ſiéges de Gazon; & dès qu'elles ſe furent placées, la *Comteſſe* dît à ſon Amie, qu'elle la prioit d'achever ſon Hiſtoire, puis qu'elles étoient à la veille de ſe ſéparer? Je le veux bien, dit *My Lady*, où eſt-ce que j'en étoit? Vous en étiez, répondit la *Comteſſe*, aux fréquentes viſites du *Chevalier*, & au plaiſir qu'elles vous faiſoient. Hélas! qu'il dura peu, ce plaiſir, s'écria *My Lady*; à peine avois-je commencé à le goûter, que je le vis troublé de la manière du monde la plus cruelle; car les ennemis qui m'avoient joué le tour, enragez d'a-
voir

voir manqué leur coup, & jaloux de notre bonne intelligence, firent écrire au Père du *Chevalier*, que ſon Fils avoit un commerce avec moi, dont il auroit un jour du chagrin; que je le ménageois pour le marier avec ma Fille, lors qu'elle ſeroit en âge; que j'étois une Femme eſprit, & que s'il ne mettoit ordre à cela de bonne heure, il ne ſeroit peut-être plus à tems. On lui donnoit enſuite une nouvelle explication de ces malheureuſes Lettres dans leſquelles on cherchoit toûjours matière à me nuire, & on lui faiſoit voir ſi clairement dans ces Lettres, que je voulois engager ce jeune Homme à devenir mon Gendre, que le Père en prit l'alarme. S'il avoit vû les choſes par ſes yeux, il auroit aiſément compris que nous raillions l'un & l'autre. Mais le bon Homme ne vouloit point en-

entendre de raillerie là-dessus; & persuadé que ma Fille n'étoit pas assez riche pour son Fils, il lui écrivit pour lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il y avoit quelque tems que j'étois de retour à *St. Germain*, & que le *Chevalier* qui m'y avoit suivie, m'avoit entiérement persuadé par ses soins, l'atachement qu'il avoit pour moi. J'avois enfin cessé de combatre le panchant que je sentois pour lui, & nous vivions dans cet heureux état qui auroit pû faire envie aux Dieux, quand les terribles Lettres dont je viens de parler arrivérent : ce fut un jeudi, dont je me souviendrai toute ma vie, où après avoir passé l'après-midi ensemble, & nous être jurez en cent façons diférentes, une tendresse éternelle, le *Chevalier* me quita sur les sept heures du soir, & me dît en me quitant, qu'il me re-
joindroit

joindroit dans un demi-quart-d'heure. Je le crûs, parce qu'il n'avoit pas acoûtumé de faire de plus longues absences : je l'atendis quelque tems sans m'inquiéter ; après cela je fus à ma fenêtre. Mais mes yeux & mon cœur eurent beau aler au devant de lui, ils ne le rencontrérent point ! Toute la soirée se passa a l'atendre, & la journée du lendemain. Enfin lassée d'une atente inutile, je fus le samedi au matin chez lui pour savoir ce que c'étoit je pris mon tems qu'il n'y avoit encore personne de levé à la Cour ; & comme nous sommes logez l'un & l'autre dans le Château, & que je n'avois pas grand chemin à faire, j'arivai bien-tôt à la, porte de sa chambre. Je le fis éveiller ; & après lui avoir demandé raison de son procédé, comme il ne m'en rendoit point de bonnes là-dessus, je lui fis les reproches du

du monde les plus touchans. Faloit-il, lui dis-je, chercher avec tant d'empreſſement, à me perſuader des ſentimens que vous n'aviez pas ? Ou faloit-il les perdre dès que vous avez connu que j'y étois ſenſible ? N'êtes-vous pas le plus fourbe, ou le plus volage de tous les hommes? Non, Madame, me répondit-il d'un air afligé; je ne ſuis ni l'un, ni l'autre, & ſi j'ai paſſé deux jours ſans vous voir, je l'ai fait pour éviter de m'en éloigner tout à fait; car on m'ordonne de partir d'ici, & les Perſonnes qui ſont chargées de faire éxécuter cet ordre, m'ont dit que je pourrois en adoucir la rigueur en ceſſant de vous voir, puis que mon Père ne veut me tirer d'ici que pour m'arracher à une inclination dont mes ennemis & les votres lui font craindre les ſuites. Voilà, me dit-il, en me montrant les

Letres dont je viens de parler, ce qu'il m'écrit ; & voilà ce que j'y répond. *Je ne ſai*, Monſieur, *quelle idée on vous a pû donner de* My Lady . . ! *Je n'ai jamais trouvé en elle que beaucoup d'eſprit, des manières polies & très propres à former un jeune Homme: j'avois regardé comme un bonheur qu'elle voulut bien me recevoir chez elle, & je croiois que vous deviez lui en ſavoir bon gré ; cependant quelque agréable & avantageux que puiſſe être ſon commerce, je le romps dès aujonrd'hui, puis que vous me l'ordonnez, & j'obéïs ſans raiſonner. Je partirai d'ici au premier jour, & vous trouverez toûjours en moi toute la ſoûmiſſion que mon devoir & mon reſpect éxigent* Voilà, dis-je, en lui rendant ſa Lettre, des ſentimens que je ne ſaurois blâmer : je ne me rendrai jamais indigne des témoignages que vous rendez de moi en vous détournant de votre devoir :

voir : mais si j'avois toûjours écouté le mien, je me serois épargnée bien des chagrins, & vous ne deviez pas le combatre avec tant de force, pour me livrer si-tôt à mon repentir. Je ne pûs retenir mes larmes dans cet endroit ; & quelque soin que je prisse de les cacher, le *Chevalier* s'en aperçut : il en parut touché & m'assûra que ce n'étoit là qu'un orage qui passeroit bien-tôt : qu'en se privant pour quelque tems de me voir, il se dispenseroit de partir, & que son Père ne l'en presseroit plus dès qu'il seroit content de son obéïssance ; qu'ainsi il faloit, comme on dit, reculer pour mieux sauter ; & comme il étoit fort observé, faire en sorte que tout le monde pût en rendre témoignage à son Père. Vous raisonnez le mieux du monde, lui dis-je ; mais enfin vous raisonnez, & je voi bien que nous
avons

avons changé de rôle. Je le quitai là-deſſus, & retournai chez moi acablée d'une douleur ſi vive, qu'elle me fit prendre les réſolutions les plus violentes. Je voulus me percer le cœur avec un couteau; mais on me l'arracha des mains: je voulus cent fois me précipiter, & ſi mes gens ne m'avoient pas gardée à vûë, j'aurois tout d'un coup terminé mes malheurs; car je n'écoutois au monde que mon deſeſpoir. Quand je ſongeois à la foibleſſe que j'avois euë d'aimer, & d'aimer un jeune Homme; de m'être détachée de tout pour m'atacher uniquement à lui; que je lui avois ſacrifié tous mes chagrins & toute la répugnance que j'avois à les mériter, je ne pouvois penſer à le perdre ſans perdre la vie, ou le peu de raiſon qui me reſtoit. Enfin ne ſachant que devenir, je ſouhaitai de revoir encore une

fois celui qui faisoit toute ma peine. Je lui écrivis pour cela un Billet fort touchant, où le cœur avoit plus de part que l'esprit, & j'en chargeai un Oficier de mes Amis qui me l'amena quelque tems après, & se retira par discrétion dès que je fus seule avec le *Chevalier*. Je versai un torrent de larmes : il n'étoit plus tems de cacher ma foiblesse, ni de contraindre ma douleur. Quoi, dis-je, je ne vous verrai plus ! Et vous voilà livré à des gens qui sont gagez par votre Père pour me détruire dans votre esprit, pendant que je me livre ici à mon desespoir ! Qui me défendra dans votre cœur lors que tout vous parlera contre moi ! Que je ne vous parlerai plus ! Que votre vûë me sera interdite, & qu'on ofrira à la votre cent objets plus aimable, & qui ne seront que trop capables de détruire

truire les impreſſions que j'ai faites chez vous ! Ah ! Monſieur, ſi elles étoient auſſi fortes que vous avez voulu me le perſuader, & ſi vous étiez de moitié de la douleur qui m'acable, pourriez-vous vous réſoudre à la cauſer ! Oui, Madame, me dît-il, je ſuis de moitié de tout ce que vous ſoufrez ; & ſi je fais un crime en cauſant vos peines, vous alez tout à l'heure en être de moitié avec moi : vous avez vû ce que mon Père me mande ; vous ſavez ce que je lui dois ; cependant j'y manquerai ſi vous le voulez, & je riſquerai ſon indignation, ſi avec depareils ſentimens, je puis éviter d'encourir la votre. Parlez & voïez après cela ſi vous avez lieu de vous plaindre. Non, lui dis-je, je ne dois me plaindre que de mon étoile : ſuivez votre devoir : je ſerois au deſeſpoir de l'avoir dérangé, & j'aime encore mieux

mourir innocente, que de vivre coupable. Il n'eſt point queſtion ici de mourir, me dît-il, mais de languir quelque tems: au nom de Dieu, Madame, ne ſoufrez que ce que vous êtes obligée de ſoufrir, & n'alez pas chercher dans l'avenir de quoi augmenter vos maux: Croiez que ſi vous n'êtes pas préſente à ma vûë, vous le ſerez toûjours à ma penſée, & que les objets les plus charmans ne ſauroient me cauſer la moindre diſtraction. Et vous, lui dis-je, ſouvenez-vous qu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime, & que ma tendreſſe n'aura point d'autres bornes que celle de ma vie: je ne vous en dirois pas tant à l'heure qu'il eſt, ſi je croiois avoir encore le tems de vous le dire: mais je crains fort que ce ne ſoit ici nôtre dernière entrevûë: je tremble même qu'elle ne vous faſſe des afaires, & que

que les eſpions qu'on a mis à vos trouſſes, ne la découvrent. Ne craignez rien, me dît-il, cette viſite ne ſauroit me faire aucun mal : je l'ai concertée avec ceux qui prennent ſoin de ma conduite, & je leur ai fait entendre qu'un honnête homme ne pouvoit pas rompre avec une femme de condition de laquelle il n'a que lieu de ſe louer; ſans lui en dire quelque raiſon, & ils ſont convenus que je viendrois vous montrer les ordres de mon Père, & vous prier de ne pas condamner mon obéïſſance: ainſi ils prennent ceci pour une viſite d'honnêteté & de bienſéance : mais elle pourroit leur devenir ſuſpecte ſi elle étoit plus longue. Au reſte je me pendrois ſi je croiois vous voir pour la dernière fois : laiſſez-moi faire, je tromperai la vigilance de mes ſurveillans ; & dès qu'ils ne ſe défieront plus de moi, je ſau-

rai bien trouver le moien de venir *incognito* vous assûrer de ma tendresse. Adieu, je m'en vais charmé des marques que vous me donnez de la vôtre : & comme je les dois à ce nouveau malheur, je ne puis m'empêcher de convenir du Proverbe : qu'à quelque chose malheur est bon. Celui-ci finira plûtôt que vous ne pensez, pourvû que nous sachions nous ménager. Ah ! dis-je, Monsieur, nôtre bonheur a bien moins duré, puis qu'un même Printems le voit naître & mourir, & que je vous perds dès que je commence à me persuader que je vous ai gagné, & que je sens qu'il n'est plus en mon pouvoir de cesser d'être à vous. Eh bien ! Madame, dit-il, aimons-nous toûjours : on ne peut pas contraindre nos cœurs ; & le mien sera toûjours à vous : comptez là-dessus, & n'écoutez rien de tout ce qu'on pour-

pourroit vous dire pour vous persuader le contraire : je ferai obligé de protester que je n'ai jamais eu avec vous que des liaisons de civilité, & que je les romps sans peine. Avec cette feinte je pourrai éviter de partir d'ici, & j'aurai la consolation de respirer un même air avec vous; nous pourrons même nous écrire, pourvû que nous trouvions des Messagers assez fidéles pour ne pas découvrir notre intelligence ; & je croi que celui dont vous venez de vous servir, nous doit être le moins suspect : adieu encore un coup, aimez-moi, & ne craignez rien. Il me quita là-dessus, & mes chagrins, que sa présence avoient un peu charmez, revinrent en foule. Je ne savois que devenir! Je ne pouvois durer nulle part! Je fus promener : mais je quitai bien vîte la promenade : la nuit même ne me donna aucun re-

repos ; je la paſſai à la fenêtre, & le ſommeil ne fut plus d'uſage pour moi : je rompis auſſi tout commerce avec le boire & le manger ; enfin j'étois comme forcenée : j'écrivis au *Chevalier* l'état où j'étois, & je lui marquai que ſi l'orage duroit encore long tems, je ne pourrois pas y réſiſter : je le priai de chercher les moiens de me voir, & de paſſer du moins ſous mes fenêtres, à telle heure de la nuit qu'il lui plairoit ; qu'il m'y trouveroit toûjours, & que nous pourrions nous parler ſans être entendus, pendant que tout le monde ſeroit endormi ; que je n'atendois de conſolation que de lui, mes maux étant d'une nature à ne pouvoir pas m'en plaindre à d'autres, ni eſpérer d'en être plainte : que s'il m'abandonnoit plus long-tems à mon deſeſpoir, je pourrois bien me ſervir des moïens qu'il m'ofroit

pour

pour finir mes peines. Il me répondit qu'il soufroit autant que moi ; mais qu'il faloit céder au tems, & laisser passer cette malheureuse constellation ; que dès qu'une certaine Dame qui avoit inspection sur lui seroit allée à la Campagne, il viendroit me voir. Je ne pouvois pas m'empêcher de goûter ses raisons, elles étoient les meilleures du monde ; mais je ne pouvois pas comprendre qu'on pût aimer & raisonner en même tems ; ainsi je croiois que le *Chevalier* ne se faisoit peut-être pas autant de violence qu'il vouloit me le persuader. Je savois qu'il étoit tous les jours en parties de Plaisirs ; que quand on le railloit sur mon chapitre, il répondoit, qu'il n'avoit jamais eu d'atachement pour moi, & que le sacrifice qu'on éxigeoit de lui là-dessus, ne lui coûtoit pas beaucoup. Quoi qu'il m'eût préparée à tout

cela, je ne laiſſois pas de m'en allarmer, & de craindre qu'il ne jouât un perſonnage plus naturel que je ne l'aurois voulu ; je fis même là-deſſus quelques mauvais Vers, ſur le ton de l'élégie. Voions, dit la *Comteſſe*, ſachons un peu ces Vers, Ah! Madame, répondit *My Lady*, je ne les croi pas dignes d'être écoutez par vous, puis que j'étoit moins inſpirée par les Muſes, que par les Furies, lors que jé les fis: les voici pourtant ; car j'ai de la mémoire de reſte ſur tout ce qui regarde cette malheureuſe intrigue. Dans ce tems heureux dont je vous ai parlé tantôt, où nous nous voïons ſans contrainte, où contens l'un de l'autre nous nous parlions cœur à cœur, je n'étois pourtant pas ſans alarmes, & les aproches de l'Eté me faiſoient craindre l'éloignement du *Chevalier* : Cela me jettoit de tems en tems dans des mé-

mélancolies terribles. D'abord qu'il m'y vit plongée il m'en demanda la raiſon, & voulut m'en tirer en me diſant, que ſa tendreſſe devoit me faire plaiſir ; que ſi la mienne étoit bien forte, elle m'empêcheroit de ſentir autre choſe, & me feroit oublier tous mes chagrins. Je ne lui répondis rien ; mais j'écrivis ſur ſes tablettes ce qui fait *mon plaiſir fait ma peine.* Voilà, lui dis-je, quelle eſt ma deviſe, & voilà auſſi, Madame, le ſujet des Vers que vous allez entendre.

Je vous l'avois bien dit, oui, la
choſe eſt certaine,
Ce qui fit mon plaiſir, fait ma
plus grande peine.
Vous m'aimiez autrefois, je vous
aime aujourd'hui ;
Et vous m'abandonnez au plus mor-
tel ennui.
Vous me quitez, ingrat ! dans le
tems que mon ame

Sent pour vous les transports de la plus douce flame.
Quand l'esprit acablé, les yeux noïez de pleurs,
Je vous fais voir l'excès de mes vives douleurs,
Croyez-vous qu'à vous voir sans cesse acoûtumée,
Je puisse loin de vous traîner ma destinée?
Et cet ordre absolu de vos cruels parens,
Doit-il de votre cœur régler les mouvemens?
Hélas! Si vous m'amiez, malgré leur vigilance,
Nos Cœurs, toûjours unis, seroient d'intelligence;
Et malgré la rigueur d'un sévére devoir
Il est mille moyens qu'on trouve pour se voir.
Vous n'en cherchez aucun: lassé de ma tendresse,
Vous me livrez, Cruel, à tout ma tristesse;

Et trop ſûr que ſans vous il n'eſt plus de plaiſirs,
Vous ne voulez pas même écouter mes ſoûpirs.
Peut-être que ſoûmis auprès de quelque Belle,
Vous lui contez l'ardeur de mon Amour fidele;
Et que foulant aux piez la foi de vos ſermens,
Vous cherchez à former d'autres Engagemens.
N'importe, devenez ou perfide, ou volage,
Je ne ſongerai point à vanger cet outrage;
Et tournant contre moi, tous mes reſſentimens,
Je ſaurai, par ma mort, terminer mes tourmens.

Ces Vers là ne ſont pas ſi mauvais, dît la *Comteſſe*, & s'ils étoient faits pour un Epoux, ou ſi vous n'en aviez point, je les trouverois très jolis. Mais,

 ma

ma Chère, le ſujet en gâte bien le mérite. Ah ! Madame, répondit *My Lady*, ſi vous voulez que j'achéve le recit de cette malheureuſe Hiſtoire, je ne vous demande que de l'atention : vos réfléxions me tuent & ne peuvént pas empêcher que ce qui eſt fait ne ſoit fait. Non, dit la *Comteſſe*, mais elles pouroient peut-être prévenir ce qui eſt à faire ; mais n'importe, continuez, je ne vous interrompt plus ; quel fut le ſuccès de vos Vers ? Mes Vers & ma Proſe, répondit *My Lady*, me valurent des réponſes fort tendres, des ofres de tout quiter pour moi, & de me ſuivre par tout où je voudrois aler. Je n'avois garde de tôper à des propoſitions comme celles là, j'aimois encore trop ma gloire & celle du *Chevalier*, pour faire des démarches qui euſſent pû la ternir ; & je pourrois vous faire

ſaire voir de Lettres où il me reproche mon peu de réſolution, m'acuſant de n'avoir que des paroles pour lui marquer ma tendreſſe, pendant qu'il eſt prêt de tout entreprendre pour me donner des preuves convainquantes de la ſienne. Cependant, dix-ſept jours ſe paſſérent ſans que je le viſſe ni de près, ni de loin. Mais enfin il me marque, que n'y ayant aucune aparence qu'il pût venir chez moi, il me prioit de me trouver ſur le ſoir à l'entrée de la Forêt, & de m'y trouver ſeule, parce, diſoit-il, que tout le monde lui étoit ſuſpect. Je n'avois garde de manquer ce rendez-vous, quoi qu'il y eût quelque choſe qui choquât la bien-ſéance dans l'heure & le lieu; mais quand on aime on ne raiſonne pas: d'ailleurs je contois que cette démarche ne ſeroit ſûë de perſonne, & que je n'avois rien à craindre avec le

Che-

Chevalier, qui ſavoit là-deſſus à quoi il devoit s'en tenir avec moi: je me débaraſſai donc de mes gens, & de quantité de fâcheux qui ne manquérent pas de venir ce jour-là: je feignis un grand mal de tête pour m'en défaire, & m'enfermai ſur ce prétexte dans ma chambre; je donnai ordre qu'on n'y laiſſât entrer perſonne pour quelque raiſon que ce pût être, juſques au lendemain matin; & toutes ces meſures étoit priſes, je pris mon tems pour ſortir ſans qu'on s'en aperçût. Je paſſai par un petit Eſcalier qui conduit au Jardin du Château; de-là je paſſai dans le Parc, & j'alai gagner le Poſte qu'on m'avoit marqué à l'entrée de la Forêt: je me campai ſous un arbre fort épais, qui étoit au bord d'un petit Canal, & j'y atendis patienment qu'on me vint relever de ſentinelle. J'eus éfectivement beſoin de patience;

tience ; car le *Chevalier* n'avoit pas eu tant de facilité à se défaire de ses surveillans, que j'en avois trouvé à me débarasser de mes fâcheux : on l'avoit engagé à des parties de Jeu & de Promenades , & on les avoit poussées si loin , que l'heure qu'il m'avoit donnée étant plus que passée, il ne compta plus de me trouver au rendez-vous. De mon côté je ne comptois plus aussi qu'il y vint, & je ne savois quasi qu'en penser : mon cœur me fournissoit mille raisons pour l'excuser , & l'envie que j'avois de le trouver innocent , me faisoit deviner une partie de la vérité : cependant j'étois dans de grandes inquiétudes : il y avoit du risque à rester dans ce lieu pendant les horreurs de la nuit ; il y en avoit aussi à retourner à une heure aussi induë au Château : ainsi après avoir bien pesé tous les inconvéniens , je me dé-

déterminai à ne point aller chercher le péril, mais à l'atendre de pié ferme, d'autant mieux que je ne pouvois pas m'empêcher d'espérer encore, quoi que contre toute aparence. Une autre femme seroit sans doute morte de fraieur dans ce lieu sauvage : les hurlemens des chiens, les croassemens des grenouilles, & le chant lugubre des oiseaux nocturnes, sembloient me présager quelque mauvaise Avanture : je me préparois avec courage à celles qui n'auroient pû ataquer que ma vie, & j'étois résoluë, pour me garantir des autres, à me jetter dans le canal, dès que je me verrois hors d'état de résister à la force : c'est pourquoi je me cachai de mon mieux derriére l'arbre, & je me couchai à plat sur le bord du Canal, aiant toûjours l'oreille alerte, pour éviter la surprise : je dis l'oreille, car mes yeux ne me ser-

ſervoient pas de beaucoup par une nuit auſſi obſcure. Dès que j'entendois du bruit, je me cachois encore plus fort : il paſſoit à tout moment des gens, tantôt des ſoldats aux gardes qui cherchoient à voler les paſſans, tantôt des Chaſſeurs, qui revenoient de la Forêt. Et ce qui me fit grand peur, ce fut un Chien, qui m'aiant decouverte dans mon gîte, ne vouloit plus partir de là & aboioit d'une ſi terrible force, que ſon Maître s'aprocha pour ſavoir ce que c'étoit : il tâtonna autour de l'arbre ; mais il ne pût me démêler d'avec quantité de branches qui étoient par terre, parmi leſquelles je m'étois fourrée : ainſi il paſſa ſon chemin. Quelque tems après j'entendis le bruit d'un Carroſſe, & je m'aperçûs à la clarté du flambeau, que c'étoit celui d'une Dame de ma connoiſſance qui re-

revenoit de *Poiſſi*. Ce Carroſſe paſſa tout auprès de l'arbre derriére lequel j'étois retranchée, & la perſonne qui étoit tournée de ce côté là s'écria tout d'un coup : mon Dieu ! je croi qu'on a aſſaſſiné là une perſonne, car je vois quelque choſe d'étendu par terre, qui a tout l'air d'un corps mort. On cria là-deſſus au Cocher d'arrêter ; mais il ne fut pas de cet avis, & me ſauva par là de ce danger. J'en étois à peine échapée que je penſai tomber dans un autre : j'entendis marcher auprès de moi ; je m'imaginai d'abord que ce pouvoit être le *Chevalier* : mais comme ce pouvoit auſſi n'être pas lui, & qu'il y aloit de trop pour moi ſi j'avois pris le change, je ne jugeai pas à propos d'en courir le riſque, & je me rencoignai encore plus fort derriére l'arbre qui me ſervoit de rempart. Cependant la Perſonne

ne qui me mettoit en peine, après avoir tâtonné quelque tems autour, continua ſon chemin, & revint enſuite ſur ſes pas. Ce fut alors que je crûs connoître la démarche de mon *Chevalier*. Je ne doutai point qu'il ne me cherchât dans ce lieu; & ne pouvant me réſoudre à l'en voir partir mécontent, & à perdre, moi-même le mérite d'une ſi longue atente, je courus après de toute ma force. Mais je fus bien ſurpriſe de voir briller la lame d'une épée, & d'entendre jurer après moi celui que je cherchois avec tant d'empreſſement! Comme il juroit en François, & que la colére changeoit le ſon de ſa voix, je crûs m'être mépriſe, & je me réſolus à melaiſſer tuër plûtôt que de faire connoître ce que je cherchois; ainſi je m'arrêtai ſans dire un mot. Le *Chevalier* qui m'avoit déja pouſſé quelque bottes

te ſans m'avoir pû ateindre, ſurpris de ce que je me livrois ainſi à ſes coups, ſans ſonger à me mettre en défenſe, ne ſavoit quel parti prendre : il ne lui vint jamais en penſée que ce fût moi, après la recherche qu'il venoit de faire quelques momens auparavant ; & comptant bien que je ne l'aurois pas attendu ſi long tems, il ne vouloit pas aprocher de moi de peur de donner dans quelque piége ; & ne doutant plus que ce ne fût quelqu'un qui le vouloit aſſaſſiner, il revint à moi l'épée à la main, & me cria, parle, traître, ou je te tuë ! Ce fut alors que je le reconnus. Frappe, lui repondis-je, & vante-toi après cela d'avoir pû me tuër, mais non pas me faire peur. Ah ! ma chère *Lady*, s'écria-t-il, c'eſt vous ! Oui c'eſt moi, lui dis-je, qui ne m'atendois aſſurément pas à un pareil acueil, pour prix de

vous

vous avoir atendu jusques à l'heure qu'il est, & de m'être exposée pour cela à des dangers de toutes les espéces : je n'aurois pas crû franchement qu'il y en eût eu encore à courir avec vous. Hélas ! Madame, répondit-il, que vos reproches sont cruels, & qu'ils sont injustes ! Me croiez-vous capable d'avoir voulu ataquer une vie qui fait tout le bonheur de la mienne ? Mais voions, ne serai-je pas assez malheureux pour vous avoir blessée : soufrez, si cela est, que j'y remédie, & que je m'en punisse à vos yeux. Non, lui dis-je, je n'ai point de mal : je ne vous demande ni secours, ni vangeance, & c'est seulement mon esprit qu'il faut guérir. Je vous avouë qu'aiant eu loisir de faire de réfléxions dans l'endroit où je vous ai atendu, le peu d'empressement que vous avez eu à vous y rendre, & la manière sca-

ſcabreuſe dont vous m'avez abordée, m'ont donné d'étranges ſoupçons : j'ai crû que laſſé d'une tendreſſe qui ne vous aportoit ni utilité, ni agrément, & que vous contiez bien devoir durer autant que ma vie, vous aviez voulu en terminer le cours, & que dans cette vûë vous m'aviez expoſée à mourir de peur, ou d'ennui dans ce lieu, ou à y être aſſaſſinée, & qu'enfin chagrin de me voir échapée à tous ces dangers, vous vouliez me tuër de votre propre main. Il n'a pas tenu à moi que vos deſſeins n'aient réüſſi, comme vous voiez. Et quel eſt le votre? Ma chère *Lady*, interrompit le *Chevalier*, ne venez-vous pas de me donner vos ſentimens? Et n'eſt-ce point vous qui voulez me faire mourir par vos injurieux ſoupçons? Hélas! je ne puis revenir de ma fraieur : je frémis quand je penſe qu'il n'a te-

tenu à rien que je n'aie ôté la vie à ce que j'ai de plus cher au monde. Croiez-vous que je ne ſois pas aſſez agité ſans qu'il ſoit beſoin de m'afliger encore! Il paroiſſoit ſi touché qu'il m'en fit pitié. Non, lui dis-je, mon cher *Chevalier*, je ne croi rien de ce que je viens de dire: c'étoit une querelle d'Allemand que je vous faiſois, pour me vanger de ce que j'ai crain & ſoufert en vous atendant: mais j'en ſuis plus que dédommagée par le plaiſir de vous revoir après dix-ſept jours, & de vous trouver encore tendre & ſincére: raſſurez-vous, je n'ai point de mal? & quand vous m'auriez tuée, vous ne m'en auriez pas fait un fort grand, puis que ſans vous la vie m'eſt à charge, & que j'aurois été charmée, ne pouvant pas la paſſer avec vous, de la perdre de votre main ſans que je puſſe en acuſer votre
 cœur

cœur. Ah ! Madame, interrompit le *Chevalier*, ma main ne s'en seroit pas tenuë là, & j'aurois bien-tôt couru après vous à l'autre monde. Il me dît encore cent choses les plus tendres du monde là-dessus, & me conta comme il lui avoit été impossible de s'échaper de ceux qui l'observoient ; le peu d'espérance qu'il avoit euë de me trouver encore là ; & enfin après m'y avoir cherchée inutilement, la pensée qu'il avoit euë, que j'étois un voleur de bois. Je ne pûs m'empêcher de rire de la peur que je lui avois faite ; & il ne pouvoit assez admirer mon courage. Cependant comme le terrain n'étoit pas fort propre à une plus longue conversation, & qu'il étoit trop tard pour retourner au Château, il me proposa d'aler dans une méchante Chaumiére qui n'étoit qu'à quelques pas, & qui étoit occu-
pée

pée par des gens qui n'avoient garde de nous connoître. Nous leur fimes croire que nous étions des Voiageurs que la nuit avoit ſurpris en chemin. Ils ne nous en demanderent pas davantage, quoi que nous n'euſſions pas trop l'air de gens qui vont à pié; & moiennant quelque petite gratification, nous donnérent de la chandelle & des ſiéges. Nons continuâmes notre converſation : mais comme nous étions ſur la fin du Printems, où les nuits ne ſont pas longues, les aproches de l'Aurore nous obligérent bien-tôt à nous ſéparer. Ce ne fut qu'après nous être jurez une amité éternelle, & après avoir pris des meſures pour nous en renouveller de tems en tems les aſſurances. Le *Chevalier* me dît qu'il n'iroit point en Campagne, parce que ſon Régiment avoit beaucoup ſoufert la précédente, & qu'on

lui vouloit donner le tems de se rétablir, en lui faisant passer l'Eté dans le Païs. Je fus très aise de le voir éloigné des ocasions périlleuses, & très aise aussi de ne pouvoir pas me reprocher que ce fût à ma considération qu'il s'éloignât de celles d'aquérir de la gloire : ainsi le plaisir que je me faisois de le voir, étoit un plaisir pur, puis qu'il ne m'en coûtoit aucuns scrupules que ceux que je me faisois de ma foiblesse : mais j'étoit si fort ocupée de ma passion, que je ne me donnois pas le tems de la condamner. Enfin nous nous quitâmes de peur que le jour ne nous surprît ensemble. Je regagnai le Parc & le Jardin sans rencontrer personne, & je remontai dans ma chambre par le même endroit d'où j'en étois décenduë la veille; si-bien que cette partie n'a jamais été sûë de personne. Vous êtes bien-heureuse,

reuſe, interrompit la *Comteſſe*; car le Public ne vous rendroit pas la juſtice que je vous rends là-deſſus & n'en jugeroit aſſurément pas ſi favorablement: je vous aſſure que j'ai tremblé pour vous pendant le recit que vous venez de me faire, & que je ne ſuis pas ſurpriſe ſi tant d'Auteurs anciens & modernes nous ont parlé de l'Amour comme d'un ennemi contre lequel il faut toûjours être en garde, puis qu'il eſt capable de renverſer la raiſon, & de faire faire tant de folies aux perſonnes le plus ſages. Mais alons, continuez, dit-elle, en voiant que *My Lady* paroiſſoit confuſe; n'aiez point de honte; parlez moi comme à votre Confeſſeur, je vous promets autant d'indulgence? Eh bien! répondit *My Lady*, il faut vous ſatisfaire, & puis que vous tenez la place de mon Confeſſeur, je regarde l'ordre que vous me

donnez d'achever le recit de mes foibleſſes, comme une pénitence que vous m'impoſez. Je rentrai donc dans ma chambre, où après m'être miſe ſans bruit dans mon lit, j'apellai mes gens, qui n'étoient pas encore éveillez, & je me fis aporter du Thé, après quoi je jugeai à propos de continuër ma migraine : pour avoir le tems de me repoſer, & ſur ce prétexte je fis encore refermer ma chambre, où je reſtai une partie de la journée. Je n'en donnai guére au ſommeil, & tout ſe paſſa en réfléxions : tantôt je craignois que l'eſquipée que je venois de faire ne fût ſûë, & je me repentoit de l'avoir faite ; un moment après j'étois ſâchée de n'être pas à recommencer ; & toûjours l'abſence du *Chevalier* étoit le plus grand de mes maux. Je fus quelque tems ſans avoir de ſes nouvelles : mais enfin je le vis ; & après quel-

quelques entrevûës, comme celle dont je viens de parler, il convint qu'il valoit encore mieux nous voir chez moi, à condition de n'y recevoir persfonne, & de ne s'en fier qu'à mon domestique, dont je pris soin de m'assurer. Il prenoit son tems pour entrer sans qu'on s'en aperçût, & il sortoit avec les mêmes précautions. Dès qu'il étoit au logis, la porte en étoit fermée à toute sorte de personnes. On disoit tantôt que j'étois alée promener dans la Forêt: d'autres fois que j'étois malade, & presque toûjours que j'étois dans quelque Couvent: si-bien que le peu d'Amis que ma mauvaise fortune m'avoit laissez, lassez de me venir chercher inutilement, se rebutérent. Enfin le *Chevalier* paroissoit très reconnoissant de ce sacrifice qui ne me coûtoit pourtant pas beaucoup, puis qu'il n'y avoit que lui

lui qui me tint au cœur. Il me ſouvient qu'un jour qu'il entendit que mes gens renvoioient la Femme d'un Colonel & deux jeunes Seigneurs très jolis qui venoient pour paſſer l'après-midi avec moi, il me dît : en vérité, ma Chére, vous êtes bien bonne de vous enterrer toute vivante pour moi, & je me fais un ſcrupule d'être cauſe que vous renoncez à toute ſorte de plaiſirs ! Ah ! lui dis-je ſans héſiter, je n'en puis trouver qu'avec vous, & vous êtes tout le monde pour moi ! Il me remercia dans les termes du monde les plus touchans, & me témoigna que ſes ſentimens étoient très conformes aux miens. Ainſi contens l'un de l'autre, & comptant tout le reſte pour rien, nous mettions tout notre bonheur à nous voir, & tous nos ſoins à cacher notre commerce pour cela. Le *Chevalier* aloit réguliérement faire

ſa Cour au lever & au dîner du Roi ; après quoi, comme on ne l'obſervoit plus ſi fort, il lui étoit aiſé de diſparoître, ſans qu'on ſe défiât qu'il vint chez moi. Les uns croioient qu'il aloit tous les jours à *Paris*, & qu'il y avoit même des intrigues : les autres le croioient ocupé à étudier les Mathématiques ; & c'étoit ce qu'il tâchoit de perſuader à ceux que ſon Père avoit prié de veiller ſur ſa conduite. Enfin perſonne ne ſe doutoit de la vérité. Cependant nous paſſions tranquilement nos après-midi, tantôt à lire des ouvrages d'eſprit, ou à raiſonner ſur ce que nous avions lû. Comme le *Chevalier* étoit perſuadé que le commerce des Femmes ſert beaucoup à former un jeune Homme, & qu'il étoit fort prévenu en ma faveur, il croioit trouver en moi l'agréable & l'utile, & il me prioit toûjours de

vouloir bien travailler à lui polir l'esprit. Oh ! pour cela, interrompit la *Comtesse*, il ne pouvoit pas mieux tomber, & pour peu de disposition qu'il ait euë, je ne doute point que vous n'en aïez déja fait un fort joli Homme : vous savez parfaitement bien la Langue Françoise, la belle manière de s'énoncer, & tout ce qu'on apelle termes de cabale, que les Maîtres ne sauroient montrer, & qu'on aprend par l'usage du beau monde. Je ne conviens pas, Madame, répondit *My Lady*, de tout ce que vous venez de dire à mon avantage : mais comme il ne manquoit au *Chevalier* qu'un peu d'usage du monde, & du monde François, & que je suis peut-être un peu plus Francisée que bien des Femmes de notre Païs, puis que j'ai été élevée en *France*, j'ose me flater qu'il n'a rien perdu avec moi de ce côté-là.

Tou-

Toute ſon ambition étoit de pouvoir bien écrire, il avoit même de la diſpoſition à cela, il y avoit de jolies penſées dans ſes Lettres; & en corrigeant quelques phraſes, & ſuprimant quelques répétitions, on pouvoit les rendre très bonnes; car il ne péchoit pas par l'eſprit; mais parle peu d'uſage qu'il avoit de la Langue Françoiſe, ce qui l'empêchoit de ſe ſervir quelque fois de bonnes expreſſions, & de les placer à propos. Il étoit fort aiſé de corriger cela, & pour y parvenir ſans faire la Pédente, je l'engageois à m'écrire tous les jours : car il n'y a rien, ſelon moi, qui donne tant de facilité que l'uſage. Je lui répondois ſur le champ, & je lui faiſois remarquer les endroits où il auroit pû donner un autre tour à ſes penſées. Je voudrois bien, dit la *Comteſſe*, voir quelques-unes de ſes Let-

tres que vous vous écriviez ? Je pourrai un autre jour vous en montrer du *Chevalier*, répondit *My Lady*; mais pour des miennes, je n'en garde jamais de copies. Il me souvient pourtant d'un Billet que je lui écrivis dans le commencement de notre intelligence : car il me l'a redit tant de fois, qu'il ne m'a pas été possible de l'oublier. Je croi vous avoir déja dit, Madame, que le *Chevalier* me fit voir quelque tems après tous nos troubles, le brouillon de cette fatale Lettre qui les avoit causez, & qu'il m'avoit écrite à *Fontainebleau* : comme elle n'étoit jamais venuë jusques à moi, je n'avois eu garde d'y répondre; & le *Chevalier* qui ne vouloit rien perdre, voulut absolument que je le fisse, & m'aporta son brouillon à ces conditions. J'y répondis donc en sa présence, à peu près en ces termes.

Vô-

Vôtre Lettre, Monſieur, *eſt la plus jolie du monde, & m'auroit fait un vrai plaiſir ſi je l'avois reçûë dans ſon tems! Les ſentimens que vous m'y témoignez me ſeroient très agréables ſi je pouvois conter qu'ils fuſſent ſincéres: mais outre que je ne trouve pas chez moi de quoi les inſpirer, il me ſemble que vous les exprimez trop bien. Il en eſt qu'on peut mieux ſentir que définir; & voilà le cas où je me trouve. Ne vous atendez donc pas à trouver de l'eſprit dans ce Billet, c'eſt mon cœur qui le dicte, & mon cœur n'a que de la tendreſſe.*

Voil un fort joli Billet, dît la *Comteſſe*: le ſtile en eſt tendre & aiſé, & je ne ſuis pas ſurpriſe que le *Chevalier* en ait été ſi content: mais voions la ſuite. Eh bien, Madame, continua *My Lady*, cette vie douce & unie dura quelque tems:

nous alions même de tems en tems *incognito* à *Paris* lors que les Comédiens jouoient quelque piéce qui étoit de notre goût ; & il me souvient, à propos de cela, d'un Billet que j'écrivois sur ce sujet au *Chevalier*, un jour que nous avions fait partie d'aller voir *Sertorius* : & comme le *Chevalier* avoit manqué de me voir la veille ; je commençai ce Billet par un petit reproche. Voici à peu près en quels termes il étoit conçû.

Vous tenez si mal vos rendez-vous, Monsieur, que de peur de vous voir manquer à celui que Sertorius *vous à donné, je croi être obligée de vous avertir, que c'est pour tantôt que cet illustre Romain vous a fait demander audience. Il veut vous conter son Histoire ; & je ne doute point que vous ne l'écoutiez avec plaisir, puis que c'est le grand* Corneille *qui doit lui servir*

vir de truchement. Il vous parlera de Guerre & d'Amour, qui sont les passions les plus naturelles aux Héros : & de peur que vous ne fussiez trop atendri par les malheurs & la triste fin de celui-ci, on a eu soin, pour essuyer vos larmes, de vous prier ensuite aux nôces de Madame Loricar ; *& je suis sûre que le Charivari qu'on y doit faire, ne manquera pas de vous réjouïr. Je vos atens chez moi avec du Thé, pour vous conduire dans le lieu où se doit passer la Scéne, & je me fais un vrai plaisir de pouvoir vous en procurer : soiez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, & que je ne puis jamais en goûter à moins que je ne les partage avec vous.*

A ce que je voi, interrompit la *Comtesse*, c'étoit vous qui donniez la Comédie ce jour-là au *Chevalier*, & le Charivari étoit la petite Piéce. Mais comment fai-

faisiez-vous pour éviter d'être vûs ensemble dans un lieu si public ? C'est-là ce qui m'embarrasse un peu, du reste je trouve votre Billet fort ingénieux, & je m'imagine que le *Chevalier* ne se fît pas long tems atendre : il courut dans le moment chez moi . continua *My Lady*. Mais pour répondre à vos objections, je vous dirai premiérement que je donnois la Comédie au *Chevalier*, sans qu'il m'en coûtât rien & sans risque : car la *Chamelle* qui m'avoit quelqu'obligation, me faisoit garder une Loge toute les fois que je la lui demandois, & elle avoit soin d'y faire mettre une grille ; ainsi personne ne pouvoit nous voir : nous avions la précaution d'arriver toûjours en Fiacre & d'assez bonne heure pour que personne ne fut encore à la porte : on nous aportoit du Caffé dans la Loge : la *Chamelle* venoit y
en

en prendre avec nous. Je n'avois rien à craindre de sa part; & cela nous amusoit jusques à ce qu'on commençât la Piéce. Ainsi, Madame, le péril étoit moindre que vous ne pensez: nous retournions en suite à *St. Germain* en faisant nos réfléxions sur ce que nous avions vû: souvent même nous nous en apliquions quelque chose; & peut-être que si l'on avoit écouté nos conversations, on ne les auroit pas toûjours condamnées: mais enfin la fortune jalouse de notre bonne intelligence nous suscita un nouvel orage pire que tous les autres, & qui n'est pas encore apaisé; ce fut la Paix générale, qui troubla la notre en ramenant à la Cour un ancien Ami du *Chevalier*; on l'apelloit *Master Drunk*. C'étoit un grand Garçon bien fait, sans être beau, il avoit ttois ou quatre ans plus que le *Chevalier*. Et quoi qu'il

ne

ne fût pas de si bonne Maison que lui, comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il avoit vû le monde, il avoit pris les maniéres nobles, & le *Chevalier* avoit beaucoup d'égards pour lui: il m'en avoit souvent parlé, & j'avois connu que l'absence de cet Ami lui faisoit de la peine: de sorte que je le félicirai dès que je sûs qu'il devoit revenir je le priai de le mettre dans notre Secret & de nos petites Parties. Le *Chevalier* me remercia tendrement de la bonté que j'avois pour les Personnes qu'il aimoit: & apres m'avoir dit qu'il y avoit peut-être de l'imprudence à lui de me présenter un homme capable de l'éfacer, il me promit pourtant, comptant sur mon cœur, de l'amener chez moi, dès qu'il seroit arrivé. Je lui en demandois tous les jours des nouvelles; & enfin lors que je sûs que les Mousquetairus

étoient

étoient de retour à *Paris*, je priai le *Chevalier* d'y aller chercher son Ami qui est depuis quelques années dans la seconde Compagnie. Le *Chevalier* y fut : mais au lieu de les voir arriver ensemble, comme je m'y étois atenduë, je reçûs le lendemain un Billet du *Chevalier* qui me marquoit qu'il n'avoit pû refuser quelques jours aux empressemens d'un Ami : que *Master Drunk* étoit trôp fatigué de son Voiage pour pouvoir paroître encore à *St. Germain* : qu'il l'avoit prié de rester avec lui, & qu'il me croioit trop bonne pour condamner sa complaisance. Tout ce beau discours ne me plût point; je n'en augurai même rien de bon : je répondis au *Chevalier*, qu'il étoit son Maître; que je n'avois jamais prétendu le contraindre; que je lui souhaitois beaucoup de plaisir à *Paris*; & que bien

loin de condamner les empressemens qu'il avoit pour son Ami, j'étois résoluë, pour ne les point troubler, de faire taire ceux que j'avois pour son retour, & que je lui promettois de ne lui en pas parler davantage. En éfet, je lui tins parole, je ne lui écrivis plus ; & trois jours après je le vis entrer seul dans ma chambre. Je lui demandai des nouvelles de son Ami, & pourquoi il ne l'avoit pas amené ? J'ai craint, me répondit-il, que vous ne le trouvassiez plus à votre gré que moi, & je ne sai, ajoûta-t-il, si ma crainte n'est point trop bien fondée : car je vois que vous me demandez de ses nouvelles avant que je puisse vous donner des miennes ; & sans me donner le tems de vous parler de tout ce que j'ai soufert pendant que j'ai été éloigné de vous. Vous faites le mauvais railleur, Monsieur

ſieur le *Chevalier*, dis-je alors, vous ſavez bien qu'il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe vous faire du tort dans mon eſprit : je ſouhaite que cet Ami que vous faites ſemblant de craindre m'en faſſe auſſi peu chez vous, & je ne ſai ſi ma crainte n'eſt pas mieux fondée que la votre : pour les maux dont vous me parlez, comme ils étoient volontaires, je ne m'aviſerai pas d'y compâtir : ſi mon abſence les avoit cauſez vous aviez de quoi les faire ceſſer en revenant auprès de moi ; & je ne crois pas que *Maſter Drunk* eût uſé de violence pour vous retenir. Mais à quoi bon tout ce diſcours ! Ne ſavez-vous pas que je préfére votre plaiſir au mien ? Sur ce pié-là vous auriez fort mal fait de quiter ceux que vous trouviez à *Paris* pour venir m'en procurer à *St. Germain*. Vous êtes bien généreuſe, Madame, dit le *Chevalier* ;
&

& des ſentimens ſi deſintéreſſez reſſemblent fort à l'indiférence. Dites plûtôt, répondis-je, que vous y trouvez une délicateſſe dont vous ne ſeriez pas capable : mais il y a long tems que je ſai que votre cœur eſt diférent du mien. Ah ! Madame, dît alors le *Chevalier*, plût au Ciel que tout le monde connût votre cœur comme je le connois, & lui rendît la même juſtice ! Eh ! pourquoi cela? repliquai-je, mon cœur n'eſt fait que pour vous : eſt-il néceſſaire que tout le monde connoiſſe votre bien ? Et n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'on vous le laiſſé poſſéder en repos ? Vous avez raiſon, me dît-il, ſi mon bonheur étoit connu, il me feroit trop de jaloux. Après cela il me fit cent contes pour égaïer la converſation : mais au travers de ſa belle humeur, je ne laiſſai pas de trouver du changement

gement en lui. Il rêvoit de tems en tems, & il soûpiroit : il lui échapa même de me dire, que la Paix s'étoit faite fort mal à propos pour lui, puis qu'elle mettoit des bornes à son avancement. Oui, lui dis-je ; mais songez que cette Paix vous donne le moien de rester sans honte auprès de moi. Cela est vrai, dît-il, mais la Guerre m'auroit donné celui de me rendre plus digne de vous ; & pour la honte, s'il y en avoit à rester près de vous, la Paix ne m'en garantiroit pas, puis que je puis aler chercher à aquérir de la gloire ailleurs : j'en pourrois trouver les ocasions en *Hongrie* ; & si l'Amour me permettoit d'écouter mon devoir... Ah ! m'écriai-je, où en serons-nous si nous consultons le devoir ! Et là-dessus je lui chantai,

Quand il me laisse seule ici,

Le

Le Volage me fait entendre,
Que son devoir l'ordonne ainsi,
Ah ! quand il vint m'ofrir un cœur fidéle & tendre,
Aurois-je dû le recevoir
Si j'eusse écouté mon devoir.

Le Chevalier ne répondit rien; mais un moment aprés il chanta d'un air distrait,

Un trop fâcheux devoir veut que je me délivre
Des liens d'un Amour que je trouve si doux;
Devoir, Amour, hélas! acordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Il répéta trois où quatre fois ces deux derniers Vers.

Devoir, Amour, hélas ! acordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Aprés

Après quoi tirant sa montre, il me dît ; il faut que je vous quite ; car mon Ami m'a demandé la moitié de mon lit ; & comme il est indisposé, il a tout l'air de se retirer de bonne heure. Allez, dis-je, suivez votre devoir, je consentirai toûjours que vous me quitiez pour lui ; mais à condition que vous saurez premièrement en quoi il consiste. Je n'ai jusques ici connu, me dît-il, que celui que l'Amour m'impose, & si la gloire m'en montre un autre, & que je ne puisse pas les acorder, je n'ai plus qu'à cesser de vivre. Là-dessus il sortit & me laissa de quoi faire bien des réfléxîons. Quoi ! disois-je en moi-même, je pouvois bien me réjouïr du retour de cet Ami qui venoit pour traverser le repos de mes jours ! car je vois bien que c'est lui qui a changé l'esprit du *Chevalier*, en lui mettant dans la

tête les idées d'un devoir chimérique ! Que lui ai-je fait à ce malheureux ? Si nous étions dans un tems de guerre, & que le *Chevalier* négligeât ſon véritable devoir pour reſter auprès de moi, je lui pardonnerois : mais à quoi bon lui inſpirer de faire plus qu'il ne doit, & plus que ſon Père ne lui en demande ! Que craint-il ? Le *Chevalier* pouvoit-il tomber en meilleures mains ? Lui ai-je jamais cauſé quelqu'affaire ? Lui ai-je inſpiré de mauvais ſentimens ? Lui ai-je cauſé de la dépenſe ? Et enfin a-t-il perdu quelque choſe à mon commerce ? Non ſans doute : & ſi cet indigne Ami vouloit l'avouër, je ſuis ſûre que je trouve bien changé à ſon avantage. Je paſſai un partie de la nuit à peſter contre lui ; & le lendemain lors que le *Chevalier* entra, je lui demandai s'il ſe croioit aſſez fort pour continuër de me voir après les

beaux projets qu'on lui avoit fait faire? Quel projets, dit-il, croiez-vous que je faſſe ? Celui, dis-je, de me quiter, d'oublier tout ce que vous me devez, vos ſermens ; & cela pour ſuivre les ſentimens d'un homme qui par toutes ſortes de raiſons devroit ſe conformer aux vôtres ; & qui, quoi que votre inférieur à tous égards, veut aſpirer au droit de vous gouverner, & cela ſans doute dans des vûës baſſes & conformes à ſa naiſſance : éxaminez ces motifs, & vous conviendrez avec moi qu'il a ſon intérêt là dedans : il craint que je ne balance le pouvoir qu'il veut uſurper ſur votre eſprit ; d'ailleurs il s'imagine que ſi vous alliez chercher la Guerre en *Hongrie*, ou ailleurs, vous y auriez ſans doute de l'Emploi, & vous pourriéz lui en procurer ; & voilà le but & à quoi tendent toutes ces exhortations ! N'allez

pas me dire, continuai je, qu'il n'eſt pas vrai qu'il vous en ait fait : épargnez-vous la peine que la néceſſité de déguiſer la vérité fait à un honnête homme, puis que vous perdriez auſſi bien le fruit de ce déguiſement : je vous trouvai hier tout changé, & vous m'en dites aſſez pour m'en laiſſer deviner encore davantage. Hé bien ! Madame, me répondit-il, il eſt vrai, quand je ſerois capable de me déguiſer, ce ne ſeroit pas avec vous. Il eſt vrai, que mon Ami m'a dit des choſes capables d'ébranler une conſtance qui ne ſeroit pas à toute épreuve comme la mienne : il m'a fait voir les choſes d'un autre œil que je ne les avois enviſagées juſques ici ; car lors que profitant de la permiſſion que vous m'en aviez donnée, je lui fis confidence de mon bonheur, que je lui contai avec des tranſports de joie,

la bonté que vous avez d'accepter les hommages de mon cœur, & de me flater de la douce pensé d'avoir un peu de part au votre : Ah ! mon cher, me dit-il, de quoi vous réjouïssez-vous ? Si vous aviez autant d'expérience que j'en ai, & si vous connoissiez bien les femmes, vous regarderiez cet atachement dont vous vous glorifiez, comme le plus grand malheur qui pouvoit vous arriver ; & si vous ne m'en croiez pas, lisez les Histoires saintes & profanes, tous les Auteurs anciens & modernes, & vous verrez après cela, que depuis *Eve*, qui perdit le genre humain, sont toûjours été les Femmes qui ont causé la ruine des plus grands Hommes. Qui est-ce qui a renversé la fortune de *Marc Antoine*, si ce n'est *Clêopatre* ? Et là-dessus il en alloit nommer une infinité d'autres,

lors que je l'interrompis pour lui dire : je conviens avec vous qu'il y a eu des Femmes pernicieuſes ; mais vous devez convenir auſſi qu'il y en a eu de raiſonnables : plus elles ſont rares, & plus on doit s'eſtimer heureux lors qu'on les trouve ; & voilà le cas où je ſuis : j'aime une Femme d'eſprit connuë pour telle ; & quand vous pourriez en douter, le changement que je me flate que vous trouvez en moi, ſufiroit pour vous en convaincre. Car enfin, quoi que je n'aie pas profité autant que je l'aurois dû auprès d'elle, il eſt pourtant ſûr qu'on ne me reconnoît plus, & je ne me reconnois pas moi-même. Tant pis ! me repliqua-t-il bruſquement, une Femme d'eſprit eſt bien plus dangereuſe qu'une autre ; & je craindrois bien moins pour vous ſi *My Lady* avoit un plus petit génie. Après cela,

Ma-

Madame, il tira de sa poche un Livre qu'il avoit lû pendant son voiage, intitulé, *Mémoires de la Vie du Comte de Rediges*, par *St. Evremont*, il me pria de le lire : & je ne pûs le lui refuser. Ce Livre n'est autre chose qu'une Satire outrée contre les Femmes ; & s'il n'a pas été fait à plaisir, ce pauvre Comte a eu le malheur de tomber souvent en mauvaises mains : *Master Drunk* m'a retenu à *Paris* pour faire cette belle lecture, à laquelle il joignoit ces annotations : & enfin il conclut par me dire, qu'il aprouvoit fort les sentimens de reconnoissance que j'avois pour vous ; qu'il m'exhortoit même à les conserver & à chercher les ocasions de vous les faire connoitre ; mais qu'il m'exhortoit en même tems à rompre commerce avec vous. *My Lady*, me disoit-il, vous a poli l'esprit, j'en conviens : mais

malgré votre modeſtie, je vous dirai que vous avez aſſez profité auprès d'elle pour n'avoir plus beſoin de ſon ſecours : elle n'a plus de bien à vous faire, & elle peut vous faire beaucoup de mal : car enfin quand elle n'auroit aucun deſſein de le faire, comme celles dont il eſt parlé dans ce Livre, n'eſt-ce pas un aſſez grand malheur pour vous de borner votre fortune au bonheur de lui plaire, dans un âge où vous dévriez aler au bout du monde pour chercher à aquérir de la gloire. Après cela que ſavez-vous ce qui peut arriver? Plus vous êtes aimé, plus vous devez craindre : ſi un jour elle trouve du refroidiſſement en vous, elle vous ſacrifiera à ſa vangeance, ou à ſon changement : ſi le défaut vient de ſon côté, croiez-moi, le cœur des Femmes ne ſe découvre que dans les ocaſions. Ah, mon
Dieu!

Dieu ! lui dis-je, que vous connoiſſez mal celui de la perſonne dont vous parlez ! Toûjours deſintéreſſée, je l'ai vûë me donner des conſeils opoſez à ſa propre ſatisfaction : elle ne m'a jamais inſpiré que de bons ſentimens : elle m'a garanti de mille afaires que le ſang Anglois m'auroit ſans doute atirées, ſi ſa prudence n'avoit réprimé l'impétuoſité de mes mouvemens, & ſi mon aſſiduité auprès d'elle ne m'avoit éloigné des Académies de jeu où naiſſent ordinairement les ocaſions de querelles entre les jeunes gens deſœuvrez. Enfin vous convenez qu'elle m'a fait du bien ; & parce, dites-vous, qu'elle ne m'en ſauroit plus faire, je dois la laiſſer là : en bonne foi cela eſt-il généreux ? Et pouvez-vous me donner un pareil conſeil ? Oui, dit *Maſter Drunk*, je vous le donne ; mais je ne vous dis

pas de la quiter tout-à-fait, je voudrois ſeulement que vos viſites fuſſent moins fréquentes; qu'inſenſiblement vous travaillaſſiez à vous en détacher, & que pour en venir entiérement à bout, vous priſſiez le parti de voiager; car le repos eſt toûjours honteux aux perſonnes de votre âge; & comme on ne peut pas tout d'un coup changer ſon train de vie, il faut, pour vous deſacoûtumer de voir auſſi ſouvent *My Lady*, faire de tems en tems des parties avec vos Amis; cela vous ſervira même d'excuſe auprès d'elle: quand elle vous reprochera votre négligence ſur ſon chapitre, vous lui direz, que vos Amis vous ont retenu; qu'aujourd'hui l'un vous a donné à dîner; que demain vous devez donner à ſouper à un autre: & enfin vous lui ferez entendre la néceſſité où vous êtes de vous éloigner.

Si

Si elle eſt raiſonnable, elle y conſentira ; & ſi elle ne l'eſt pas, elle ne mérite pas que vous donniez vos plus beaux jours à ſon ſervice. Juſques là, Madame, dit *My-Lady* à la *Comteſſe*, j'avois écouté le *Chevalier* ſans l'interrompre ; mais alors je n'y pûs plus tenir : voila, lui dis-je, Monſieur, un fort beau diſcours ! Mais dites-moi de grace, que réſolvez-vous là-deſſus ? Ce que je réſous, Madame, me répondit-il, de vous aimer toute ma vie ; puis-je prendre un autre parti ? Vous promettez plus que vous ne pouvez tenir, repliquai-je : mais parlons raiſonnablement : j'ai toûjours ouï dire que dans toutes les afaires de la vie il faut diſtinguer les tems, les lieux & les perſonnes ; & ſi vous trouvez que *Maſter Drunk* ait ſuivi cette régle, je ſerai la premiére à vous conſeiller de ſuivre ſes avis : il s'agit donc d'é-

xam iner la chofe. Pour ce qui eft de l'éxamen de la perfonne, comme vous me connoiffez mieux que lui, c'eft à vous à juger fi je fuis capable de vous atirer du chagrin : enterrée toute vivante pour l'amour de vous, je ne faurois vous donner de rivaux, quand mon peu de mérite ne fufiroit pas pour vous garantir de ce malheur, qui eft ordinairement la fource de ceux qui arrivent aux perfonnes comme vous, & qui peuvent déranger leur fortune : je ne fuis pas femme non plus à faire trophée de votre conquête, j'ai trop d'intérêts à la cacher ; mon ambition, ni mon avarice ne vous feront jamais courir aucun rifque ; je borne l'une au plaifir de vous voir, & vous favez que je n'ai jamais connu l'autre : après cela je ne crois pas que vous puiffiez me confondre avec les *Cléopatres*, on les *Brunebo*, ni

ni que vous me deviez faire porter la peine de leurs fautes : pour les tems & les lieux, faites, s'il vous plaît réfléxion que vous êtes à *St. Germain*, dans un tems de Paix. Il semble à entendre parler votre Ami, que toute l'Europe soit en feu & qu'il ait été envoié pour vous arracher, comme autre fois *Renaud*, du Palais de quelqu'*Armide*. Dites-moi un peu ce que vous pouvez faire à présent, que ce que font une infinité de jeunes Anglois, qui est de faire votre Cour le matin au Roi & à la Reine, de suivre le Prince à la Chasse & à la promenade, avec cette diférence, qu'au lieu de vous aler souler, après cela de fréquenter les Brelands, & même quelque chose de pis, comme la plûpart de ces Messieurs, vous venez auprès d'une bonne Amie passer les après midi à lire de bons Livres, à

parler de mille choſes propres à amuſer & à inſtruire en même tems ; auprès d'une Femme à laquelle vous pouvez parler à cœur ouvert, à qui vos intérêts ſont mille fois plus chers que les ſiens propres ; & auprès d'une Femme enfin qui pour ſoûtenir le caractére de Femme raiſonnable, que vôtre Ami cherche à lui donner, conſentira toûjours que vous la quitiez lors que vous aurez quelque choſe de meilleur à faire, quand même votre éloignement dévroit lui coûter la vie. En vérité votre Ami ſent un peu ſon *Don Quichote*. A quoi bon exciter, comme il fait, votre humeur guerriére ? Veut-il vous faire combatre des moulins à vent, ou aller chercher la Guerre chez le grand *Archipanpan* ? Le Païs de votre naiſſance & celui où vous vivez, ſont préſentement en paix ; vous êtes au-

auprès de votre Roi, que veut-il que vous alliez faire en *Hongrie?* Et que pourroit vous valoir ce que vous feriez dans ce Païs-là? Vous devez votre ſang à votre Roi & à votre Patrie; mais non pas à des Peuples que vous ne connoiſſez pas. Quoi! la demangeaiſon de ſe batre eſt-elle ſi grande, que, s'il n'y avoit point de Guerre ailleurs que chez les *Topinanbours*, ou les *Antropofages*, vous dûſſiez y aller plûtôt que de vivre en repos? Eſt-ce pour fuir la perſonne du monde qui vous aime le plus, & peut-être une de celles que vous avez le plus de plaiſir à voir? Croiez-moi, la vertu a des loix bien auſtéres, mais non pas barbares; & je n'ai jamais ouï dire qu'on fût obligé de renoncer aux douceurs de la vie, pour le plaiſir ſeulement de ſe faire enrager. Encore un coup, votre Ami ſe re-

regarde ici comme un de ces *Chevaliers* qui alloit chercher *Renaud*, & il croit vous arracher aux enchantemens d'*Armide*; en quoi vous m'avoûrez qu'il n'a point obſervé les tems, les lieux, ni les perſonnes, ce qui ſufit pour renverſer ſon raiſonnement, quand je ne pourrois pas encore y opoſer une infinité d'autres raiſons. Celles que vous avez aléguées ſont plus que ſufiſantes, ma chére *Lady*, dît alors le *Chevalier*, & mon cœur m'en fournit encore de bien plus fortes : mon Ami eſt un viſionnaire, avec lequel je romprai dès aujourd'hui ſi vous me l'ordonnez ? Non, lui disje, je veux vous faire connoître combien mes ſentimens ſont diférens des ſiens : voyez-le, écoutez ce qu'il vous dira, & ſuivez après cela les mouvemens de votre cœur ; je vous promets même, pour pouſſer la gé-

généroſité plus loin, tous les ſervices qui dépendront de moi pour cet Ami : quoi que j'aie beaucoup négligé les miens, j'en pourrai trouver encore dans le beſoin, & je les emploierai avec plaiſir pour lui dans le tems qu'il travaille à troubler tout le repos de ma vie. De pareils ſentimens, ajoûtai-je, pourroient peut-être avoir leur prix auprès de quelqu'autre perſonne : mais enfin il me ſufit que vous les connoiſſiez. Le *Chevalier* m'en parut fort pénétré, & me quita dans le deſſein de combatre tout ce que *Maſter Drunk* lui avoit dit. Il le fit en éfet, & ſe ſervit d'une partie des raiſons que j'avois aléguées. Il entre du *My Lady* là dedans, lui dît d'abord ſon Ami, en l'interrompant, & je vois bien que vous avez conſultez votre Oracle ; je vois même que cette Dame a un grand pouvoir ſûr votre eſprit,
&

& c'eſt ce qu'un honnête Homme doit toûjours éviter. Car enfin, comment pourra-t-on compter ſur vous quand on ſçaura qu'un autre vous gouverne ? Après cela perſiſtant dans ſon deſſein, il l'engagea dans des parties de table, où il lui fit renouveller connoiſſance avec de jeunes Anglois qui ne reſpiroient que la joie, & pendant trois mois le *Chevalier* fut preſque toûjours en débauche. Il me voioit pourtant ; mais non pas avec la même aſſiduité : car ſes Amis ne le quitoient jamais. Quand il étoit auprès de moi il me demandoit mille pardons, maudiſſoit la diſſipation dans laquelle on le faiſoit donner, & m'ofroit toûjours de tout quitter pour moi. Non, lui diſois-je, il eſt bon de tâter de tout dans la vie ; & quand vous aurez éprouvé les plaiſirs de celle qu'on vous fait faire préſentement,

ment, vous pourrez du moins vous déterminer avec connoissance de cause, & savoir si vous la devez préférer à la douceur du repos; vous verrez aussi ce qui conviendra mieux à votre santé, & vous m'en direz des nouvelles. Le *Chevalier* avoit fait ce qu'il avoit pû pour obliger son Ami à venir chez moi; mais il n'y avoit pas eu moien; je craindrois, lui disoit *Master Drunk*, au lieu de vous guérir, que je pourrois bien gagner votre mal; & ce n'est que par la fuite que l'on peut parer contre les Femmes. Cependant je fus surprise un jour que j'avois fait dessein d'aller voir représenter *Berennice*, que le *Chevalier* me vint prier de permettre qu'il menât *Master Drunk* dans la Loge grillée. J'y consentis de tout mon cœur; je fus seule à la Comédie, & un moment après je vis entrer ces deux Messieurs.

J'eus

J'eus le chagrin de voir que *Maſter Drunk* avoit la phiſionomie fine & ſpirituelle, l'air fort aiſé & fort gracieux ; car je m'en étois forme une idée affreuſe, & la haine que j'avois pour lui faiſoit que je le croiois un pédant réverbératif. Il me parla fort pertinemment ſur la Tragédie ; & lors que je lui demandai comment il trouvoit *Berennice* ? Je trouve, Madame, me dit-il, qu'il y a trop à recoudre à cette Piéce-là, car il y a bien des déchirures. Je compris qu'il faiſoit alluſion à ce que *Titus* ſe plaint ſouvent qu'on le déchire ; & je trouvai cette maniére de critiquer aſſez plaiſante. Après la Piéce il me pria de permettre qu'il eût l'honneur de me ramener avec le *Chevalier* : il parut même ſort content de moi : & lors qu'ils m'eurent reconduite, il dit au *Chevalier* mille choſes avantageuſes ſur mon

mon chapitre ; mais cependant perſiſtant toujours à dire qu'il ne faloit point avoir d'attachement particulier ; qu'un galant Homme devoit avoir de l'honnêteté pour toutes les Femmes, & conſerver plus que toutes choſes au monde ſa liberté, puis qu'il n'y avoit rien de ſi honteux que d'être gouverné par une Femme, dût-elle être auſſi ſage & auſſi habile que *Minerve*. Le lendemain ils vinrent me voir enſemble : je les régalai de mon mieux en Liqueurs, & je tâchai, par toute ſorte d'honnêtetez, d'obliger ce malheureux à changer de ſentimens. Mais, Madame, cela ne m'a pas été poſſible : Je lui ai même rendu de bons ofices : il en a paru fort reconnoiſſant ; & lors qu'après avoir fait un peu plus de connoiſſance avec lui, je lui demandai ce qu'il croioit que le *Chevalier* pouvoit perdre chez

moi?

moi ? Il m'avoua naturellement qu'il avoit fait tous ſes éforts pour l'en retirer, & qu'il les feroit même encore s'il croioit pouvoir y réüſſir : que je ne devois pas lui en ſavoir mauvais gré : que c'étoit ſon ſentiment, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir le trahir. Le *Chevalier* lui reprocha, qu'en trois mois de tems qu'il avoit ſuivi ſes avis, il lui en avoit coûté plus que pendant trois ans qu'il n'avoit vû que moi ; & que ſa ſanté en étoit même fort altérée. Tout cela ne ſeroit rien, dit alors *Maſter Drunk*, & vous ne pourriez jamais avoir aſſez acheté votre liberté, ſi vous étiez aſſez heureux pour cela : je vous demande pardon, Madame, ajoûta-t-il en ſe tournant vers moi, vous me haïrez ; mais vous aurez tort : il n'y avoit autre fois que l'intérêt du *Chevalier* qui me fit agir ; mais depuis que j'ai

j'ai l'honneur de vous connoître, le votre s'y eſt joint, & j'ai à préſent un double motif à chercher à rompre un engagement qui ne peut que vous être nuiſible à tous les deux. Car enfin, Madame, je ſupoſe que Mr. le *Chevalier* ne puiſſe ni perdre, ni riſquer auprès de vous, il n'en eſt pas de même à votre égard, & ſon atachement ne peut que vous faire un fort grand tort : quelque choſe que vous faſſiez pour le cacher, vous ne le pourrez pas toûjours ; on ſe formaliſera enfin de votre retraite ; on voudra ſavoir ce que vous faites chez vous ; un Domeſtique mécontent pourra découvrir ce ſecret ; le Pére du *Chevalier*, s'il en eſt inſtruit, renouvellera ſes défenſes, & cette récidive ne vous fera pas honneur : d'ailleurs, croiez-vous que ſon Pére le laiſſe toûjours à *St. Germain* ? Si la Paix dure
il

il le rapellera ſans doute auprès de lui, & ſi, comme il y a grande aparence, la mort du Roi d'*Eſpagne* nous donne de l'éxercice, il ne faut pas douter que Mr. le *Chevalier* ne ſoit emploié, & je croi même que vous le ſouhaiteriez ainſi : puis qu'il eſt ſûr qu'il faudra vous ſéparer tôt ou tard, pourquoi ne pas y travailler d'avance ? C'eſt à dire, dis je alors, Monſieur, que parce qu'il eſt ſûr que nous devons mourir un jour, il faudroit, pour avoir plûtôt fait, nous tuër nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que je m'embarraſſe d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais ? Peut-être que je mourrai avant que la Guerre ſe rallume, ou que Mylord rapelle ſon Fils : en tout cas il ne m'en coûtera pas plus a me réſoudre à le perdre alors, qu'il m'en coûte à préſent, & vous pourriez, puis qu'il n'y a que

no-

notre intérêt qui vous faſſe agir, en vous épargnant le ſoin d'être ſi charitable, m'épargner auſſi celui d'être trop prévoiante. Madame, me dit-il, vous en ferez ce qu'il vous plaira, je vous parle en Ami; un atachement qui ne peut point avoir de but légitime, ne ſauroit àboutir à rien de bon, & l'on ne ſauroit trop tôt travailler a le rompre: vous verrez peut-être un jour, que j'ai raiſon dans ce que je vous dis aujourd'hui. Quelque tems après *Maſter Drunk* fut obligé de partir: le *Chevalier* l'acompagna juſques à la première couchée, & ce fut là qu'il eut un terrible choc à ſoûtenir. Cet Ami lui prouva par bons argumens qu'il devoit ſe détacher de moi, & pour le prendre par l'endroit ſenſible il lui dit, que s'il m'aimoit, ſur tout, il y feroit tous ſes éforts, puis que ſon commerce, dont

bien des gens commençoient à ſe douter, ne pouvoit que nuire à ma réputation. Enfin il lui dît tant de choſes, que le *Chevalier* écouta ſes conſeils: mais en même tems il avoua qu'il ne ſe ſentoit pas en état de les ſuivre. Ils ſe ſéparérent là deſſus. Le *Chevalier* me fit part à ſon retour de toute leur converſation; & depuis ce moment là je n'ai pas eu un ſeul jour de repos. Si je vous avois vû alors, j'aurois pû, peut-être avec votre ſecours, prendre quelque bonne réſolution: mais, Madame, à préſent je ne ſai ce que je veux, & je croi qu'il n'y à que la mort qui puiſſe terminer mes malheurs! Le *Chevalier* inquiet & irréſolu, me reproche les ſentimens que je lui ai inſpirez, quelque fois même il me fait un crime de ceux que j'ai pour lui, diſant que je ne devois jamais avoir répondu aux ſiens,

ſiens, puis que mon devoir s'y opoſoit, & que ſi je l'avois toûjours mal traité il ne ſe ſeroit pas ataché ſi fortement à moi ; que ma tendreſſe a été pour lui la plus cruelle choſe du monde. La première fois qu'il me parla ſur ce ton là, je ne ſavois ſi je rêvois, & je tombois des nuës: mais enfin quand je vis qu'il parloit tout de bon; ſont-ce là, Monſieur, les ſentimens de reconnoiſſance que vous deviez avoir toûjours pour moi ! Monſieur, lui dis-je, faut-il que ce ſoit vous qui condanniez les foibleſſes que vous cauſez ? Ou trouverai-je donc des gens qui les excuſent ? Quoi ! Vous me reprochez mes bontez ? Oh ! s'en eſt trop, il y a du reméde à tout, & je vous déclare que c'eſt ici la derniére fois que j'eſſuïerai de pareils reproches, & que dès aujourd'hui je veux me renfermer dans un Couvent. Je

 croi

croi bien, dit-il alors, que vous n'aurez pas de peine à me quiter ; vous ne m'aimez point ! Vous ne m'avez jamais aimé ! Et là dessus il pesta contre les Femmes, répéta tout ce qu'il avoit lû au desavantage du séxe, & dit cent autres extravagances. Mais enfin, lui disois-je, acordez-vous donc avec vous-même, & ne formez pas des plaintes contradictoires ! Vous vous plaigniez tout à l'heure de ma tendresse, à présent c'est de mon indiférence. Ah ! Madame, dit-il alors, je n'aurai pas de peine à concilier ces choses : je me plains de la tendresse que vous m'avez témoignée, il ne s'ensuit pas de là que vous en aïez eu, ni, quand vous en auriez eu, que vous en aïez encore : pourriez-vous me quiter si vous m'aimiez. Diférent de vous, je connois que l'atachement que j'ai pour vous va être l'écueil de ma

ma fortune, & cependant je vous aime trop pour pouvoir le rompre, & c'eſt ce qui me met au deſeſpoir : je ſerois bien moins chagrin ſi je pouvois, comme vous, y trouver d'abord un reméde. Il n'eſt point, repliquai-je, de plus grande diſpoſition à la guériſon, que la connoiſſance de ſon mal : vous connoiſſez le votre, vous voudriez guérir, vous en viendrez bien-tôt à bout, & je vais par ma retraite vous y aider. Le *Chevalier* voïant que je perſiſtois, fit le fou, jura qu'il iroit mettre le feu au Couvent, & il falut enfin lui promettre que je ne changerois pas de maniére avec lui. Après cela il ſe mit à mes genoux, me proteſta qu'il m'aimoit à la rage, en prit ſes fureurs à témoin, & voila la vie qu'il fait à préſent : dès qu'on parle des mouvemens que la mort du Roi d'*Eſpagne* que l'on

eroit prochaine cauſera, il forme là-deſſus des projets pour ſon avancement; mais dès qu'il penſe au chagrin qu'il auroit de me quiter, il enrage: il voudroit ne m'avoir jamais vûë, ou ne m'avoir vûë que cruelle; là-deſſus il revient encore à me dire des impertinences, & ſes bruſqueries reviennent ſi ſouvent qu'elles me mettent au deſeſpoir: dès que je parle de le quiter, il fait des folies; ſon repentir enſuite me deſarme. Voilà, Madame, l'état où je ſuis, & voiez ſi je ſuis à plaindre, & ſi je n'ai pas raiſon de me plaindre auſſi de *Maſter Drunk*, qui par des conſeils qu'on ne lui demandoit pas, eſt venu troubler la cervelle du *Chevalier*, & déranger notre tranquilité. Non, dit la *Comteſſe*, ce n'eſt pas de *Maſter Drunk* que vous devez vous plaindre, il vous a parlé raiſonnablement; & s'il s'eſt ingéré

de

de donner des conſeils ſans en être requis, il a crû, ſans doute, que les liaiſons d'amitié qu'il avoit avec le *Chevalier*, l'obligeoient à cela : mais, ma chere, c'eſt de vous, c'eſt de votre cœur dont vous devez vous plaindre ! Le *Chevalier* a tort dans les reproches qu'il vous fait : mais ſes reproches n'en ſont pas moins juſtes, puis qu'il eſt vrai que vos rigueurs auroient été fort à propos, & lui auroient été moins cruelles que cette fatale tendreſſe, qui, comme dit *Maſter Drunk*, n'aiant pas un but légitime, ne ſauroient aboutir à rien de bon : cependant c'eſt fort mal fait à lui de vous parler comme il vous parle ; je ne ſaurois que blâmer ſa biſarrerie, & que vous exhorter à ſortir d'un eſclavage qui pourroit vous être enfin funeſte. Croiez-moi, ajoûta-t-elle, venez vous-en avec nous en *An-*

gleterre, vous ne devez pas craindre que j'abuſe de la confiance que vous avez euë en moi, vous me connoiſſez, ainſi vous devez être ſûre que perſonne n'en ſaura rien : quitez donc des lieux qui contribuent à nourrir vos erreurs : croiez-moi, vous n'aurez pas ſi-tôt paſſé la mer, que ce ſera pour vous le Fleuve *Leté*. Ah ! ma chére *Comteſſe*, dît *My Lady*, que j'ai encore de chemin à faire avant d'en venir la ! J'aime le *Chevalier* tout biſarre & tout bruſque qu'il eſt. Jugez combien je l'aime lors que je le vois tendre & repentant : car enfin il a quelque fois ſes retours ; & ſi vous voiiez une Lettre qu'il m'écrivit il y a quelque tems de *Verſailles*, vous m'avouëriez que c'eſt l'homme du monde qui ſait le mieux aimer ! Il faut voir comme il paroît confus de ſes extravagances : il tremble en m'écrivant : il ne con-

connoît combien il m'aime que lors qu'il eſt éloigné de moi : il veut tout riſquer plûtôt que de paſſer encore un jour ſans me voir. Cela va le mieux du monde, interrompit la *Comteſſe* ; mais pourquoi donc vous plaignez-vous ? Pourquoi faites-vous l'Infante infortunée ? En éfet, vous aimez, l'on vous aime : il n'y a que plaiſir à tout cela : vous n'avez ni jaloux, ni rivale à craindre ; & de la maniére dont vous avez débuté, je m'attendois à quelque choſe de plus tragique. Voulez-vous que je vous montre une perſonne plus à plaindre que vous ? C'eſt moi qui tremblant pour la vie d'un Epoux que j'aime, ſuis tous les jours à la veille de le perdre : car malgré les ſoins des plus habiles Médecins, je ne ſaurois, ſans me flater beaucoup, eſpérer qu'il puiſſe revenir de la conſomption dans laquelle il eſt

tombé. Pour moi je porte dans mon ſein l'ennemi qui doit me ronger le cœur : car dès que le venin du cancer que je nourris depuis pluſieurs années, aura pénétré juſques là, ce ſera fait de moi, & j'ai de terribles maux à ſoufrir avant d'en venir là. Voiez dans quelle douce eſpérance je dois vivre ! Cependant je parle, je vais, je viens, & je ne me plains aujourd'hui à vous que pour vous faire convenir que mes maux ſont un peu plus réels que les votres, & qu'il n'eſt pas ſi aiſé d'y remédier. Ah ! ma chére *Comteſſe*, dit *My Lady*, vos maux ſont grands, j'y compâtis autant que je le dois ; mais vous avez la conſolation de ne vous les point atirer : vous ne vous reprochez rien, & ce ſont les reproches continuels que je me fais qui me deſeſpérent. J'aime & je ne le puis ſans crime, puis que je ne ſuis pas à moi.

Ce-

Celui qui devroit avoir le plus d'indulgence là-dessus est le premier à m'acuser de ce que j'ai manqué à mon devoir, quoi que ce soit en sa faveur. Que ne devroit point dire celui contre qui je péche? Et que ne me dois-je point dire à moi-même là-dessus? Eh bien dit la *Comtesse*, je vous dirai ce que vous disiez au *Chevalier*, qu'un mal connu est à moitié guéri. Vous sentez le tort que vous vous faites, prenez une bonne résolution, & revenez en *Angleterre*, c'est le moien de couper racine à ce mal. Ah! Madame, dit *My Lady*, il en est d'incurables aussi bien que votre cancer que vous connoissez, & auquel pourtant vous ne sauriez remédier: j'atens une même issuë aux miens, & je voudrois que la Religion me permît d'en prévenir la lenteur! Non, non, dit la *Comtesse*, ne recourons

jamais au desespoir. Là-dessus elles s'aperçûrent qu'il étoit déja tard, & la *Comtesse* proposa d'aller rejoindre le Carrosse. Comme elles avoient voulu s'entretenir en liberté, elles avoient fait éloigner leurs gens; ainsi n'aïant personne auprès d'elles, elles marchoient au petit pas, lors que tout d'un coup elles entendirent au travers d'une haïe deux hommes, dont l'un disoit à l'autre, oui, lâche, je t'aprendrai si c'est ainsi que tu dois parler de ton Roi. Ah! Madame, dit *My Lady* à la *Comtesse*, c'est-là la voix du Chevalier *Chelos*. Là-dessus elle courut au lieu d'où elle avoit entendu la voix, & elle arriva justement dans le tems que le *Chevalier* (car c'étoit éfectivement lui) étoit prêt à planter son épée dans le corps de son ennemi. La malheureuse *My Lady* se jetta entre deux avec tant d'im-

d'impétuoſité, que l'épée lui perça la cuiſſe gauche : elle tomba d'abord aux piez de cet Amant ; & la *Comteſſe* qui n'avoit pû courir auſſi vîte qu'elle la trouva dans ce triſte état en arrivant. Le *Chevalier* étoit ſi troublé qu'il ne ſe connoiſſoit pas, & il ſe ſeroit ſans doute porté à quelqu'extrémité contre lui-même, ſi un jeune Homme qui courut tout eſſouflé ſur le lieu où ſe paſſoit cette ſanglante ſcéne, ne ſe fût ſaiſi de lui, & ne l'eût dérobé à ſa propre fureur. Cependant l'*Anglois* qui devoit ſe batre avec le *Chevalier*, voiant bien que ce n'étoit pas le tems de finir leur querelle, remit la partie à une autre fois, & monta dans le Carroſſe d'un de ſes Amis, qui venoit avec celui du *Chevalier* pour les ſéparer. Pendant qu'il s'éloignoit, la pauvre *Comteſſe* étoit fort embarraſſée à donner du ſecours à ſon

ſon Amie. Comme on n'étoit pas loin du Faubourg *St. Antoine*, elle envoia promptement un valet pour chercher le Chirurgien des Mouſquetaires noirs, & cependant on mit la pauvre mourante dans le Carroſſe, & on la conduiſit avec beaucoup de peine juſqu'à *Picpuce* : elle ne donnoit aucun ſigne de vie. A peine l'avoit-on miſe dans un lit, que le Chirurgien arriva. Il viſita la plaïe & trouva que le grand vaiſſeau étoit attaqué, & par conſéquent que la bleſſure étoit mortelle. Cependant à force de remédes, on fit revenir *My Lady* de ſon évanouïſſement ; & il lui reſta aſſez de vie pour ſe diſpoſer à mourir. Elle ſe confeſſa & communia, & ſe détacha du monde ſans peine : elle demandoit pourtant à voir le *Chevalier* ; mais le Confeſſeur, ni le Chirurgien, ne le trouvérent pas à pſopos. Comme

me la *Comteſſe* craignoit d'être embarraſſée dans les ſuites de cette mort, elle envoia prier la Comteſſe *Daunoi* de venir à *Picpuce* ; & là après avoir conféré enſemble, elles réſolurent pour l'honneur de la mémoire de *My Lady*, & pour ne pas perdre le malheureux *Chevalier*, de dire que *My Lady* s'étoit bleſſée en verſant d'un Carroſſe, & que la pointe de ſes ciſeaux lui avoit percé la cuiſſe. Cela fut publié comme on l'avoit réſolu, & le Public le reçut de même : le Chirurgien s'engagea par ſerment à garder le ſecret : & comme les valets n'avoient pas été préſens au coup, ils crûrent aiſément ce qu'on leur en dit, ainſi la vérité n'a jamais été ſûë. *My Lady* expira entre les bras de ces deux Amies, auxquelles elle recommanda l'honneur de ſa mémoire. Cependant *Maſter Drunk*, car c'étoit lui qui étoit venu

venu au ſecours du *Chevalier*, avoit toutes les peines du monde à le retenir : j'ai tué, diſoit-il, ce que j'aimois le mieux, & j'aurois la lâcheté de vivre après cela ! Cruel Ami ! ajoûtoit-il, qui êtes cauſe de tous les chagrins que j'ai donnez à cette aimable Perſonne, me déroberez-vous encore la ſatisfaction de les aller expier en me perçant moi-même à ſes yeux ? Tout cela ſe paſſoit dans le même Cabaret où *My Lady* agoniſant témoignoit à ſes Amies la joie qu'elle avoit de mourir de la main du monde qui lui étoit la plus chére. Voici, diſoit-elle, le ſeul plaiſir que j'aie goûté depuis long tems ! Je quite une vie triſte & languiſſante ; je ſors de tous mes combats ; je lave dans mon ſang toutes les fautes qu'un égarement de cœur m'a fait commettre, pour vanger pleinement mon Epoux ;

je meurs de la main de ſon Rival, & j'ai la conſolation de voir terminer toutes mes peines par celui qui les cauſoit, ſans pourtant pouvoir l'acuſer de ma mort ! Oui, mon cher *Chevalier !* ajoûtoit-elle, voici ce que j'avois toûjours ſouhaité. Je meurs de ta main ſans que tu ſois coupable. Après cela elle inſiſtoit encore à le voir un moment pour lui demander pardon de la tendreſſe qu'elle lui avoit inſpirée, & pour le prier de ſe donner tout entier à ſon devoir, & de ne pas s'amuſer à regréter ſa perte. Le *Chevalier* étoit trop furieux, & *My Lady* trop foible pour qu'on conſentît à cette entrevûë : le Confeſſeur ſongea à mieux emploier ſes derniers momens. On eut auſſi la précaution de lui faire ſigner un eſpéce de Teſtament par lequel elle prioit la Reine de vouloir bien acorder ſa Protection

à

ſa petite fille, qui étoit depuis quelque tems dans un Couvent, & lui faire conſerver le peu de bien que ſa mauvaiſe fortune lui avoit laiſſé. *My Lady* fit tout ce qu'on éxigea d'elle, & mourut avec les ſentimens de pénitence & d'une vraie piété. La *Comteſſe* ne jugea pas à propos de reſter là après ſa mort, comme elle étoit de parti différent, cela auroit pû faire un mauvais éfet. *Maſter Drunk*, qui de ſon côté ne pouvoit plus être maître du *Chevalier*, craignant les ſuites funeſtes de ſon deſeſpoir, le tira de ce Cabaret qui ne lui préſentoit que des objets lugubres, & avec le ſecours des Moines de *Picpuce*, il trouva le ſecret de le faire entrer dans leur Couvent; & dès qu'il l'eut mis ſous la conduite de ces bons Pères, il vint ofrir ſes ſervices aux deux Dames afligées, & leur conta que le *Chevalier* l'étant

tant venu voir à *Paris*, il l'avoit engage à aller voir une de ses Parentes qui étoit Religieuse au Couvent de la ruë *Charenton*; qu'il s'étoit trouvé dans le même Parloir des *Anglois* du parti du Roi *Guillaume*; & qu'il y en avoit eu un qui avoit parlé d'une maniére un peu forte contre le Roi *Jaques*; que le *Chevalier* lui avoit répondu vivement, & qu'après cela ils étoient sortis sans que le reste de la Compagnie y eût pris garde; qu'un moment après s'étant aperçû que le *Chevalier* n'étoit pas là, il avoit craint quelque chose, & avoit couru pour le chercher; qu'un Ami de l'autre *Anglois* l'avoit suivi dans le même dessein, & qu'ils étoient arrivez presque en même tems, mais trop tard pour empêcher le malheur qui venoit d'arriver. Il convint avec ces Dames, de l'importance du secret. Et comme

me l'*Anglois Guillaumiſte* ne connoiſſoit pas *My Lady*, on ne craignoit rien de lui ; mais il étoit dangereux que le *Chevalier*, dans ſes tranſports, ne le découvrît lui-même : c'eſt pourquoi on jugea à propos de le laiſſer danr le Couvent juſques à ce que les Moines lui euſſent remis l'eſprit. La *Comteſſe* laiſſa à Madame *Daunoi* le ſoin des funérailles de *My Lady*, & s'en retourna fort triſte retrouver ſon Epoux, dont la mort qui arriva bien-tôt après, lui fournit un plus grand ſujet d'affliction, que des chagrins domeſtiques augmentérent encore lors qu'elle fut à Londres ; & tout cela aigrit ſi fort ſon mal, que le cancer qu'elle portoit depuis quelques années s'ouvrit & la ſufoqua de ſon venin. La nouvelle de la mort de *My Lady* fut bien-tôt ſûë à *St. Germain*. La Reine lui donna des larmes,

& tout le monde la regréta : ainſi finit la Femme du monde qui avoit le plus de mérite, & qui auroit été la plus digne d'eſtime, ſi la tendreſſe de ſon cœur n'avoit terni en quelque manière toutes ſes autres qualitez ; ce qui prouve, comme elle l'avouoit elle-même, que le Ciel en nous donnant un cœur ſenſible, nous fait un mauvais préſent, lors qu'il ne nous laiſſe pas aſſez de raiſon pour combatre un panchant qui nous précipite toûjours vers notre ruine. Cette Hiſtoire doit ſervir de leçon ; & c'eſt dans cette vûë qu'on l'écrit. Il ſeroit à ſouhaiter que celles qui la liront ſuſſent profiter d'un ſi triſte éxemple, & éviter un pareil ſort. Je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE XLIII.

DE LION.

VOilà, Madame, le Manuſcrit dont vous avez bien voulu me faire part; je vous le renvoie, je croi que c'eſt faire un larcin au Public que de ne pas le faire imprimer, & je vous condamne à cette reſtitution. Tous les Ouvrages de Madame *Daunoi* méritent de paroître au jour: & quoi qu'il n'y ait pas dans cette petite Hiſtoire, de ces grands événemens qui frapent, elle eſt pourtant fort touchante, & écrite d'une manière à intéreſſer les Lecteurs. Pour moi, je vous avouë, qu'après avoir blâmé les foibleſſes de *My Lady*, j'ai plaint ſes malheurs & déploré ſa triſte deſtinée; je ſuis même perſuadée qu'un pareil éxem-

éxemple pourroit faire, par oposition, un très bon éfet; & que comme les *Lacédémoniens* faisoient connoître la vice à leurs enfans, pour leur en donner de l'horreur, notre séxe pourroit trouver dans cette Avanture des leçons pour éviter les piéges de l'Amour & les écueils contre lesquels une fatale tendresse nous précipite presque toûjours. Vous voiez bien, Madame, que des réfléxions pareilles à celle-ci seroient fort propres à garantir nos cœurs de ces sortes de foiblesses; ainsi comme c'est *My Lady* qui me les fait faire, je conclus que la lecture de son Histoire ne peut qu'être utile au Public, & que par conséquent vous devez la lui donner. Voilà mon sentiment & tout ce que je puis vous dire sur ce sujet : je reviens à présent à *Cavalier*, dont vous me demandez l'Histoire. Je m'en vais vous la faire,

re, & vous pouvez compter qu'elle ſera auſſi juſte que le Portrait que je vous ai fait de ſa petite Perſonne.



HIS-

HISTOIRE DE JEAN CAVALIER,

Chef des Camiſards.

JEan Cavalier* nâquit à *Anduſe*, petite Ville du Bas-*Languedoc*, que l'on regarde auſſi comme des *Sévennes*, quoi qu'elle n'en ſoit proprement que frontiére : il fut batiſé à l'Egliſe des Huguenots, peu de tems avant qu'on leur ôtât leurs Priviléges. Je ne vous ferai pas ici ſa généalogie, puis que ſon origine eſt auſſi obſcure que la Source du Nil ; je vous dirai ſeulement que ſes Parens étoient honnête gens, & que ſa Mère, ſur tout, paſſoit pour avoir beaucoup de piété dans ſa Religion. Elle éleva ce fils qu'elle aimoit

beaucoup, dans les mêmes sentimes ; & c'est à cette éducation qu'il doit tout ce qu'il peut savoir sur ces sortes de matiéres; car il n'est pas homme d'une grande litérature. Son Pére que les uns disent avoir été Boulanger, les autres Muletier, & qui n'étoit tout au plus qu'un Païsan, quita le séjour d'*Anduse*, après la cassation de l'Edit de *Nantes*, & fut s'établir dans un Village appellé *Ribaute*, situé sur les bords de la Riviére du *Guerdon*. C'est dans ce lieu que *Jean Cavalier* a passé son enfance, & a été élevé suivant sa condition, c'est à dire alant ramasser des herbes dans les champs, mener des mules, & autres exercices de cette nature : il aloit aussi à l'école ehez des Prêtres préposez pour l'instruction des enfans des Protestans, & qui, en leur enseignant le Catéchisme de l'Eglise Romaine, étoient

aussi obligez de leur montrer à lire. *Jean Cavalier* ne faisoit pas de fort grands progrès auprès d'eux ; cependant il faloit songer à prendre un parti qui pût lui donner du pain, & il choisit celui d'en faire lui-même ; ainsi lors que son Père le pressa d'aprendre un métier, il se détermina pour celui de Boulanger, & on le mit en aprentissage à *Anduse*, Ville de sa naissance : de là il fut encore à *Montpellier* chez un Boulanger, & ensuite à *Nîmes*, ne pouvant pas rester long tems dans un même lieu, ni par conséquent devenir fort habile. Cette conduite n'acommodoit pas son bon homme de Père, qui n'étant pas en état de le nourrir, ni de lui donner du bien en mourant, souhaitoit du moins de lui laisser un métier pour tout héritage : ainsi voiant que son fils ne s'apliquoit point à son devoir,

& que tous ſes Maîtres l'acuſoient d'être un petit libertin, il le menaça de l'abandonner, & ſes menaces lui firent prendre la réſolution de ſortir du Roiaume. Sa Mère le fortifia dans ce deſſein, & lui donna du mieux qu'elle put, les moiens de paſſer à *Genéve*. Dès qu'il y fut arrivé, il ofrit ſon miniſtère à un homme de ſa profeſſion, & armé du fourgon & de la pêle, il s'apliqua tout de plus belle, à chaufer le four : mais il le chaufa un jour ſi fort, que le pain en fut brûlé, ce qui mit ſon Maître de ſi mauvaiſe humeur, qu'on prétend que la pêle fut emploiée à plus d'un uſage. Un Procès ſuivit cette Scéne. Le Maître vouloit être dédommagé de la perte de ſon pain, & le Garçon des coups qu'il avoit reçûs : il ſe fit la-deſſus une compenſation, & *Cavalier* fut chaſſé de chez ſon Maître, ce qui

qui l'obligea à prendre le parti de retourner dans ſon Païs. Des perſonnes auxquelles il communiqua ſon deſſein, priérent les Miniſtres de *Genéve* de l'en détourner : mais il leur répondit qu'il étoit néceſſaire qu'il alât en *France*, que Dieu l'apelloit au ſecours de ſa Patrie, & que dans peu de tems on entendroit parler de lui : ces diſcours firent croire qu'il étoit fou. On tâcha inutilement de la ramener ; & comme il n'y avoit pas moien de l'empêcher de partir, on ſe contenta de prier Dieu pour lui, & de l'abandonner à ſa Providence. Il ſe mit en chemin à pié, avec un de ſes Camarades, qui fut dans les ſuites pendu ; & il arriva enfin dans ſon Village, où ſes Parens furent fort fâchez de le voir, prévoiant bien que ſon retour leur atireroit des afaires. Il les raſſura du mieux qu'il put, & fut ſe joindre à

quelques perſonnes qui avoient commencé à prendre les armes & qui avoient déja fait une fameuſe expédition en aſſaſſinant un de leurs plus cruels perſécuteurs apellé l'Abbé du *Cheilla*. La Troupe de ces Mécontens encouragée par cet heureux ſuccès, commença à groſſir; un nommé *Roland* en fut le Chef, & *Cavalier* porta le mouſquet ſous lui pendant quelques mois. Ces gens faiſoient des courſes d'un côté & d'autre : *Cavalier* alloit de tems en tems en Parti : & comme il fut aſſez heureux, on lui fit commander un eſpéce de Détachement. Cependant la Troupe groſſiſſoit tous les jours par le nombre des Mécontens qui venoient s'y joindre : ſi bien qu'on fut obligé de ſe partager ; *Roland* ſe contenta de commander dans les Hautes-*Sévennes* ; & il fut queſtion de nommer un Chef dans le

le Plat-Païs : *Catinat* , *Ravanel* , & quelques autres fameux *Camiſards* , avoient droit de prétendre à cette Election ; & pour éviter la brigue & la jalouſie que la concurrence & la préférence auroient pû cauſer , on réſolut , pour conſerver l'union dans la Troupe , de la faire commander par le plus jeune & le moins propre à exciter l'envie , & l'on choiſit pour cela le petit *Cavalier* , comptant bien qu'il ne s'aviſeroit pas de vouloir faire le Maître , & qu'il ſe contenteroit d'en porter le nom. En éfet , il y avoit là-dedans des perſonnes qui avoient ſervi , & qui n'oſant ſe déclarer ouvertement comme *Camiſards* , donnoient pourtant , ſous le nom de *Cavalier* , tous les ordres néceſſaires ; & l'on prétend même , que lors que l'on crut que l'afaire pourroit devenir ſérieuſe , un Prince voiſin qui avoit

ſon intérêt là-dedans, fit inſtruire ces gens là dans l'Art militaire, & envoia même de ſes Oficiers pour leur donner des leçons. Cependant *Cavalier* ſe faiſoit honneur de tout, & quoi qu'il ne fût proprement qu'un zéro là-dedans, il uſurpa le nom de *Héros*, que les Proteſtans de ſon Païs lui donnérent ſans ſavoir pourquoi : & ce qui acheva de le rendre recommandable parmi ceux de ſon Parti, ce fut le don de Prophetie qu'il s'atribua, & qu'on lui atribua ſur ſa parole. Il parla alors d'un rêve qu'il avoit fait chez ſon Pére, dès l'âge de douze ans, dans lequel on lui prédiſoit, qu'il ſeroit le Libérateur de ſes Fréres ; qu'il rétabliroit la Religion, & feroit des choſes extraordinaires. Ce rêve, joint à ce qu'il avoit dit aux Miniſtres de *Genéve*, en partant de leur Ville, commença à en impoſer

&

& avança par là l'acompliſſement de la Prédiction. *Cavalier* fier d'un ſi heureux commencement, réſolut de n'en pas demeurer là; il ſe donna des airs de Général, & à l'exemple de ces anciens Capitaines comme *Caius Marius* & autres, qui menoient par tout une Magicienne avec eux, il s'aviſa d'avoir auſſi une Propheteſſe auprès de lui qui ne le quitoit ni nuit, ni jour. Il eut ſoin de la choiſir jeune & jolie; & cette petite Païſanne qu'on nommoit *Iſabeau*, marchoit toûjours à ſes côtez, & ſe rendoit par ſes entouſiaſmes très néceſſaire à la Troupe, qui n'oſant murmurer contre les ordres du Ciel, n'avoit garde de blâmer l'irrégularité de cette conduite. La Propheteſſe, après des agitations du corps & de la tête les plus violentes du monde, déclaroit de la part de Dieu, qu'il faloit obéïr au Chef, & le

le regarder comme un ſecond Moïſe. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela : elle ordonnoit après de marcher d'un certain côté ; promettoit la Victoire, & pour erres de cette promeſſe, elle aſſuroit que l'on rencontreroit en cehmin un perſécuteur, & que Dieu le livreroit le jour même en leurs mains. Les Fideles ſe croiant ſûrs de la Victoire, marchoient ſans rien craindre ; & cette aſſurance ſuffiſoit pour la leur faire remporter. Alors malheur au pauvre Voiageur qui ſe trouvoit ſur leur route ! Ce fut ainſi que périt une Perſonne de mérite apellée Madame *Mirmand*, qui bien loin d'être perſécutrice, faiſoit mille charitez à ceux qu'on perſécutoit : elle aloit chez elle dans ſon Carroſſe. On l'arrêta d'abord ſans autre forme de procès ; & apres l'avoir poignardée avec ſa Femme de chambre,

bre, on lui laissa le loisir d'expirer par terre, où on la jetta percée de coups. Elle passa la nuit sur le grand chemin, & le jour qui vint éclairer cet assassinat, la fit remarquer par des personnes de sa connoissance, qui reçurent ses derniers soûpirs, & firent porter son corps à son Epoux. De pareils *qui pro quo* ont coûté la vie à de fort honnêtes gens : mais le tout se faisoit à bonne intention. *Cavalier* joignit au don de Prophetie, celui de la Prédication. Sa Mére l'avoit mené dès son enfance aux Assemblées qu'un nommé Mr. *Brousson* faisoit dans les Bois. Il avoit retenu quelques fragmens de ces Sermons, qu'il debitoit avec hardiesse comme étant de sa composition : il avoit de la mémoire : les Peuples toûjours disposez à donner dans le merveilleux, étoient prévenus en sa faveur, & le trou-

voient le plus éloquent du monde. Ainsi afamez de ce qu'ils apelloient le Pain de la Parole, ils la recevoient de la bouche de nôtre *Mitron*, & l'écoutoient comme un Oracle ; tant il est vrai qu'au Païs des Aveugles les Borgnes y sont Rois ! Il ne s'en tint pas là, & poussant les choses plus loin, il voulut réünir en sa Personne les Charges d'*Aaron* & de *Moïse* : il se revêtit du Sacerdoce ; forma un Corps d'Eglise parmi ses *Sévennois* dont il s'établit le *Pape*, ou *Patriarche*, prétendant tenir sa Mission inmédiatement de Dieu, & être par conséquent indépendant de toute autre autorité. En cette qualité on lui a vû benir des Mariages, batiser des enfans & administrer le Sacrement de l'Eucharistie, qu'ils apellent parmi eux la Céne ; & voici comme il s'y prenoit. Après avoir exhorté ces crédules Auditeurs à la re-

repentance, il les avertiſſoit de ne point s'aprocher de la Table, s'ils n'avoient les diſpoſitions néceſſaires pour bien Communier, aſſurant que Dieu lui feroit connoître ceux qui devroient y être admis. Et éfectivement, on voioit pendant cette Cérémonie ſon bras de tems en tems ſe roidir, & refuſer le Pain à ceux qui ſe préſentoient pour le recevoir. On crioit alors miracle ! Ceux qui étoient ainſi exclus, ſe retiroient fort contriſtez, & . aloient prier juſques à nouvel ordre. Après quoi il les rapelloit, les croiant ſufiſamment pénitens. Jugez du relief que tout cela lui donnoit parmi les ſiens ! Il étoit ſi grand qu'il n'avoit qu'à dire qu'ou coupât la tête à cet homme, ou à cette femme, Dieu me l'a ainſi ordonné, cela étoit d'abord fait : & jamais *Néron*, ni les Empereur Ottomans

 n'ont

n'ont été ſi bien obéïs en pareil cas. Outre ſa Propheteſſe favorite, il s'en joignit encore d'autres de l'un & de l'autre ſéxe, reſtes de ces petits Prophetes qui avoient paru quelque tems auparavant dans le *Vivarets* & dans le *Dauphiné*, & que l'on avoit définis ſous le nom de *Fanatiques*. Ils prophetiſérent tous en conformité, diſant toûjours qu'il faloit obéïr au Chef. Cependant ceux qui l'avoient élû, parmi leſquels il y avoit de très braves gens, & qui avoient l'avantage des lieux, ſe batoient comme quatre, & ſavoient ſe retrancher à propos. Quelques Régimens y furent défaits, entr'autres celui de la Marine, dont il n'échapa preſque perſonne: & quoi que *Cavalier* fût la plûpart du tems ocupé ailleurs, on lui donnoit la gloire de tout, parce que comme je l'ai déja dit, ceux à qui elle étoit

étoit dûë avoient leurs raisons pour la lui céder ; & il s'en aplaudissoit à peu près comme l'Asne chargé de Reliques, qui s'imaginoit qu'on l'adoroit. On lui portoit la dépouille des vaincus ; & l'on prétend que celle du Régiment de la Marine lui a valu plus de quarante mille francs. Il disposoit de ces choses ainsi que Dieu le lui ordonnoit dans ses Révélations : & enfin son crédit devint si grand, que ceux qui le lui avoient donné commencérent à en murmurer. Mais il faloit murmurer bien bas ; car aiant l'autorité en main, & faisant parler le Ciel à son gré, la tête des plaignans ne tenoit à rien ; ils étoient regardez comme des traîtres qui conspiroient contre le Chef du Peuple de Dieu, & par conséquent dévouez à l'interdit. Il ne counoissoit plus ses anciens Camarades, ni ses Bienfaiteurs : il ne se

ſe connoiſſoit plus lui-même ; & ſe voiant érigé en *Héros*, il croioit l'être auſſi. Le Maréchal de *Villars*, qui vit que la tête lui avoit tourné, le prit par ſon foible ; & aiant trouvé les autres Chefs de ce Parti incorruptibles, il flata la vanité de celui-ci, & n'eut pas de peine à le gagner par là. Quoi que l'aquiſition ne fût pas grande par elle-même, elle pouvoit pourtant faire un bon éfet par raport à la mauvaiſe ſituation où les afaires étoient alors, & à la prévention des Peuples en faveur de *Cavalier*, qui a été aſſez heureux pour profiter de la conjoncture. Il eſt vrai qu'il a perdu par là la confiance des ſiens, quoi que pour garder ce qu'on apelle la chévre & le chou, il leur ait encore fait entendre, que Dieu lui ordonnoit de ſe rendre ; d'aller parler au Roi, & que par là il auroit le moien de

de delivrer ſon Peuple, par des voies inconnuës à la prudence humaine. Il tomba en extaſe devant ſes Amis avant d'aler trouver le Maréchal : le lit dans lequel il étoit couché trembla par la force de ſes agitations, & Dieu lui ordonna, par une voix qui ſortoit de ſa propre bouche, & à laquelle il diſoit ne faire que prêter ſes organes, il lui ordonna, dis-je, de faire ce que l'on ſouhaitoit de lui. Cette révélation en impoſa à quelques-uns, mais non pas aux plus éclairez. Je vous ai déja parlé de l'acueil que lui fit ſa Troupe lors qu'il voulut les engager à ſuivre ſon éxemple : vous ſavez ce qui ſe paſſa alors ſur ſon chapitre, les honnêtetez qu'on lui a faites à *Nîmes* & ici : vous l'avez vû à *Paris*, où je vous le livre : je vous ai fait ſon portrait & ſon Hiſtoire, concluez à préſent ce que

vous jugerez à propos ; pour moi, ſans m'ingérer de décider de lui, je le laiſſe tel qu'il eſt, ne croiant pas qu'il vaille la peine que je me donne de vous en entretenir plus long tems, ni celle que vous vous donnerez vous-même en liſant ce que je vous en dis. Les ſentimens ſont fort partagez à ſon égard : les anciens Catholiques n'en ont pas meilleure opinion qu'ils en avoient autrefois, & les nouveaux Convertis ne conviennent point entr'eux là-deſſus : car les uns le traitent d'impoſteur & de ſacrilége, comme aiant abuſé des choſes les plus ſaintes, & d'autres ne voulant pas ſe démentir après l'avoir crû Prophete, ſoûtiennent encore qu'il l'a été, mais qu'ayant abuſé de ces dons, Dieu les lui a ôtez, & qu'il l'a abandonné ; & ils le regardent à préſent comme *Balaam*, après l'avoir regardé comme *Moïſe*.

Bien des Proteſtans même aſſurent que tous les *Camiſars* en gros, n'étoient qu'un tas de vauriens, que la plûpart de leurs Propheteſſes étoient des coureuſes, dont quelques-unes avoient paſſé par les verges. Il y en a au contraire qui aſſurent que la Troupe étoit compoſée de bons & de mauvais, comme toutes les Sociétez du monde; qu'il y avoit de braves gens & de véritables Prophetes; qu'il s'y eſt fait des Miracles; qu'on a vû des gens parmi eux ſortir du milieu des flames ſans en être endommagez: mais qu'il y avoit auſſi bien des célérats & des imposteurs, qui ſous ombre de piété, ont commis les plus grands crimes: & tous conviennent enfin, que la mondanité de *Cavalier* l'a perdu, & lui a fait perdre ſes Frères. Voilà ſur quoi ceux qui ont été autrefois ſes Partiſans, & ceux qui ne l'étoient

toient point, ſont à préſent d'accord : pour moi qui ne ſuis ni prévenuë, ni entêtée, je vous ai parlé autrefois de lui comme d'un *Ulyſſe*, & d'un *Achille* : je vous en parle à préſent ſur un autre ton, parce que le Public, dont je ne ſuis que l'Eco, a eu le tems de ſe détromper, & de le mieux connoître & que, comme dit *Cornellie*, le tems de chaque choſe ordonne & fait ſon prix. Mais encore un coup, il me ſemble que c'eſt aſſez parlé de lui, je le laiſſe donc pour ce qu'il vaut, & je laiſſe à Dieu le ſoin de le juger. Je ſuis votre très humble.

LETTRE XLIV.

DE PARIS.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez bien voulu prendre de me faire l'Hiſtoire de *Cavalier*, & du détail dans lequel il vous a falu décendre pour me faire connoître la baſſeſſe de ſon extraction. Je vous avouë que cet Homme me paroît un prodige en ſon eſpéce, un compoſé de bien & de mal; en un mot, un Animal amphibie, que je ne ſaurois définir; & je ne comprens pas comment, ſans naiſſance, ſans génie, ſans éducation, il a pû faire dans ſi peu de tems autant parler de lui; & comment il peut encore nous ocuper vous & moi! Vous vous renfermez ſi fort dans les bornes

nes de l'Hiſtoire qu'on ne peut jamais ſavoir quel eſt votre avis ſur les choſes que vous narrez; & il n'y a pas moien de vous faire décider ſur rien. Il ſembloit d'abord que vous aliez regarder *Cavalier* comme un fourbe ; cependant vous parlez enſuite de ſes révélation comme d'une choſe problématique ! Permettez-moi de vous dire , que vous reſſemblez un peu en cela à *Sancho Panſa*, qui, aprés avoit prouvé la folie de ſon Maître ; avoit encore celle d'en revenir à lui demander le Gouvernement de l'Iſle. La comparaiſon eſt un peu odieuſe , je l'avouë , mais vous ſavez bien qu'il n'en fut jamais de juſte. Convenez cependant que vous avez tort de ne pas parler définitivement des choſes, & de ne pas apeller , à l'exemple de *Boileau*, un *Chat un Chat*, & ainſi du reſte : je ne comprens pas com-

comment les Huguenots du Bas-*Languedoc* ont pû en être la dupe ! Il eſt vrai que dans les maux extrêmes on à recours à toute ſorte de remédes, & qu'un homme qui ſe noie s'acroche à tout ce qu'il peut : les ſimples ont donné de bonne foi dans tous ces Miracles, & les habiles gens les ont laiſſez dans cette erreur, ſachant combien les Peuples aiment le merveilleux, & le courage que cela lui donne. Ce fut ainſi que *Charles VII.* triompha des *Anglois* ; & ce ſont-là ce qu'on apelle fraudes pieuſes. L'entrepriſe en gros ne l'étoit point, ſi l'on en croit la Cour & la Ville ; & je dois même, comme bonne Françoiſe, dire qu'il n'eſt pas permis à des Sujets de ſe révolter contre leur Souverain : cependant à parler naturellement, la maniére dont on a perſécuté ceux-ci les excuſe un peu, & le deſeſpoir fait pren-

prendre des résolutions violentes : on en trouve l'éxemple dans les *Macabées* ; mais cela étoit conduit d'une autre maniére. Enfin les voilà à présent détrompez ! Voilà cette Epée de *Gedeon*, sur laquelle ils s'étoient apuiez ! La voilà tournée contr'eux-mêmes, puis que la désertion de ce Chef a mis le desordre dans son Parti, & en a causé la ruine. Les buchers & le rouës ont été le partage de la plûpart de ses Camarades ; les autres vont finir leur malheureuse destinée sur les Galéres. *Cavalier* seul plus prudent auroit pû joüir en repos des bontez du Roi : on l'avoit honoré d'un brevet de Lieutenant-Colonel : tant il est vrai que le gibet n'est jamais que pour les plus malheureux ! On l'envoioit aux vieux *Brissac*, & pour le mettre à couvert des insultes du Peuple, il étoit escorté par la Maréchaussée. Il pa-

parut le plus content du monde; promit de verſer juſques à la derniére goute de ſong ſang pour la ſervice de Sa Majeſté : mais comme c'eſt ſon ſort de n'être fidèle à perſonne, il a jugé a propos, quand il a été en *Bourgogne*, de faîre boire ſes Gardes, & de s'échaper en *Suiſſe*, avec ceux des ſiens qui l'avoient ſuivi. Cette action ne lui fait pas honneur ici : il étoit déja brouillé avec les Proteſtans; ainſi à moins qu'il ne trouve le ſecret de s'y racrocher, le voilà ce qu'on apelle, entre deux ſelles le cul à terre. Il ne manquera pas de dire qu'il a eu encore quelque Revélation là-deſſus, & que le Ciel lui a ordonné d'en uſer ainſi : il prétendra même qu'il lui a aidé à tromper la vigilance de ſes Gardes, ce qu'il n'auroit pû faire ſans un ſecours ſurnaturel; mais ſe trouvera-t-il encore des gens

assez sots pour donner dans ces paneaux là ? Si cela est, il va bien rire de la simplicité de ces dûpes : mais rira bien qui rira le dernier. Il faut pourtant qu'il ait un espéce de savoir faire, & un génie tout particulier pour tromper. Malheur à qui s'y fiera à l'avenir ! La Fortune, par un de ses caprices, l'a tiré de la gueule du four, par un autre elle pourra l'y remettre ; ainsi laissons-le au soin de cette bisarre Deesse, elle nous en rendra bon compte. Je vous dirai seulement, a propos des Miracles qu'on prétend qu'il a faits, que le hasard se mêle souvent de pareilles choses. Il me souvient d'une Avanture qui arriva à feu Madame *Durasford*, lors qu'elle étoit à *Besançon*, chez Mr. le Maréchal son Frère : on trouva dans ce Païs-là un Buste de *Jupiter* en marbre, & d'une beauté extraordinaire ;
on

on prétend même qu'il étoit de *Jupiter Olimpien*, & que depuis plusieurs Siecles il avoit été dans la terre : ce fut en creusant qu'on le découvrit ; & dès qu'on l'eut déterré, on le porta au Gouverneur de la Province. Mr. de *Duras* le fit poser sur une table, & écrivit en Cour pour savoir ce que le Roi vouloit que l'on en fit ? Il fut destiné au Parc de *Versailles*, où, par parenthése, il est actuellement. Mais pour revenir à mon sujet, je vous dirai qu'un jour que Mademoiselle *Duras* étoit aparemment desœuvrée, après avoir regardé quelque tems le Buste en question, elle se mit à l'apostropher : pauvre *Jupiter* ! lui dit-elle, ce peut-il que tu aies autre fois amusé tant de gens ? Exigé leur encens & leur adoration ? Qu'on ait élevé des Autels & des Temples en ton honneur, & que ton Nom ait fait

trembler toute la terre ? Te voila présentement rentré dans ton néant ! Ton régne est passé ! Tu vas servir de borne & d'ornement aux Jardins d'un grand Roi ! Trop heureux encore qu'il te fasse l'honneur de t'y placer ! Qu'est donc devenu ton Pouvoir ? Où sont à présent tes Foudres ? A peine Mademoiselle de *Duras*, car on l'apelloit ainsi dans ce tems-là, à peine, dis-je, eut-elle achevé la parole, que le tems qui étoit pour lors le plus beau du monde, s'obscurcit : les éclairs brillérent de tous côtez : le tonnerre gronda d'une maniére terrible, & tomba même en plusieurs endroit : Mademoiselle de *Duras* elle-même en trembla ; mais elle avoit l'esprit trop fort pour croire que *Jupiter* fît tout ce fracas. Cependant, dites-moi, s'il y avoit eu là quelque Païen n'auroit-il pas crié miracle ? Et n'auroit-il

pas trouvé des gens aſſez fous pour s'y laiſſer perſuader ? Croiez-moi, ma chére Madame, les Miracles ſont rares, & je crois, entre nous, que la plupart de ceux que nôtre Sainte Mère Egliſe nous oblige de croire, ſont un peu ſujets à caution. Nos Pères étoient de bonnes gens auxquels on en donnoit à garder, & les petits ont toûjours été la dupe des grands, qui ſe ſont ſervis de la Religion comme d'un maſque, pour cacher leurs deſſeins ambitieux ; & ç'a toûjours été ſous l'aparence de piété, que l'on a vû commettre les plus grands Crimes. *Homere* fait cette remarque au ſujet d'*Agamemnon* & de ſa fille *Iphigenie*. *Mahomet* en a impoſé par là, & en impoſe encore à une partie de l'Orient. C'eſt ſous ce prétexte que ſont arrivées tant de révolutions dans les Siécles paſſez & de nos jours ; & que des

Sujets ont fait paſſer leurs Rois du Trône à l'échafaut ! Enfin, on peut dire que l'Hipocriſie & l'Athéïſme ſont préſentement montez à leur comble ! On n'a jamais moins crû, & on n'a jamais fait ſemblant de tant croire! Je parle toûjours de ceux qu'on apelle habiles gens : car le commun Peuple a été de tout tems ignorant, & a tout l'air de périr avec ſon ignorance. Mais il me ſemble que je deviens bien moraliſte ! Je ne ſaurois me réſoudre à finir ma Lettre ſur ce ton-là ; & il faut, pour égaïer un peu mon ſtile, que je vous faſſe part d'une Avanture qui eſt arrivée depuis peu. Uune Demoiſelle *Normande* que les malheurs du tems avoient réduite à la fâcheuſe néceſſité de ſe mettre en condition, fut placée chez un grand Seigneur qui lui confia le ſoin de deux Filles qu'il avoit, dont l'une étoit âgée

âgée d'environ quinze ans, & l'autre de treize. On les tenoit dans une Maison de Campagne, où elle vivoient dans une fort grande retraite, ne voiant que les Personnes que Mr. leur Pére y envoioit, & qui étoient nécessaires à leur éducation. La Demoiselle *Normande* eut ordre de ne les quiter ni nuit, ni jour. On lui dressa un lit dans la même chambre; & ainsi témoin de toutes leurs actions, elle étoit obligée d'en rendre compte au Marquis. A cette contrainte près, la condition étoit très bonne : les apointemens étoient forts : bonne chére & grand feu: tous les Domestiques du Château avoient ordre d'obéïr à cette Demoiselle : elle étoit logée & meublée magnifiquement, & jamais *Psiché* ne fut plus agréablement dans son Château de *Feries*. Il y avoit à celui-ci des Jardins enchantez ;

un Parc où l'on pouvoit aler promener en Carrosse, aux conditions d'y aler toûjours à trois : car comme je l'ai déja dit, le triolet ne devoit jamais se séparer, pour quelque raison que ce pût être. Le Marquis venoit très souvent dans cette charmante Retraite, se délasser des fatigues de la Cour, & des soins que le rang qu'il y tenoit l'obligeoient de prendre ; il entretenoit alors mes Demoiselles ses Filles en particulier, & c'étoit le seul tems que la Gouvernante avoit à elle. Le Marquis étoit très content de son éxactitude ; & une année s'étoit déja écoulée de cette maniére, lors qu'un matin, l'aînée de ces Demoiselles dit en s'éveillant, qu'elle avoit envie d'aller promener en Carrosse. La Gouvernante ordonna qu'on atelât les chevaux, & se disposa, suivant la coûtume, à être en tiers de cette

cette Partie. Mais la Demoiſelle qui la regardoit dans ce moment-là comme un tiers très incommode, commença à ſe rebeller & lui dit, qu'elle étoit laſſe de ſe voir ainſi gardée à vûë: qu'elle vouloit aler rêver en liberté dans le Parc. La Gouvernante objectoit l'ordre qu'elle avoit du Marquis, & paroiſſoit réſoluë à l'obſerver. Vous outrez les choſes, diſoit la Demoiſelle, je ſoufre ſans murmurer que vous ſoïez préſente lors que nos Maîtres à danſer, à chanter, & à deſſiner nous donnent leçon; mais vous pouſſez la tirannie trop loin, & pour vous rendre recommandable, vous nous ſuivez juſques dans les lieux où l'on a le moins beſoin de témoins, & vous êtes enfin devenuë notre fantôme! La Gouvernante toûjours ferme lui répondit, que Mr. le Marquis décideroit là-deſſus, & que

jusqu'à-ce qu'il se fût expliqué autrement, elle feroit comme elle avoit acoûtumé de faire ; ainsi, ajoûta-t-elle, Mademoiselle, vous avez beau faire, criez, dites-moi des injures, il n'en sera ni plus, ni moins, & vous pouvez choisir, ou de ne point aler promener, ou d'y aller à trois. La dispute s'échauffa là-dessus : la Demoiselle s'emporta : le Château retentit de ses cris : on lui vit faire des contorsions éfroiables ! La Gauvernante en fut alarmée ; mais sa crainte & son étonnement augmentérent bien d'une autre maniére, lors qu'au milieu de ces convulsions, la Demoiselle prit la peine de mettre un enfant au monde. Ce fut alors que nôtre pauvre *Normande* se mit à s'arracher les cheveux. Je suis perduë ! s'écrioit elle, que dirai-je au Marquis ? N'aura-t-il pas raison de croire que je n'ai pas toû-

jours

jours éclairé les actions de ses Filles, ou que j'ai été capable de soufrir qu'elles en aient fait de criminelles? Pendant qu'elle se désoloit ainsi, la plus jeune des deux Sœurs lui dit: hé! là, là, Mademoiselle, ne vous desespérez point tant, le Marquis ne sera pas si fâché que vous croiriez bien, & ce n'est pas la premiére fois que pareille chose soit arrivée: Il faut seulement ne pas tant faire de bruit. La Gouvernante ne comprenoit rien à ce discours, qui commença pourtant à la rassurer un peu: elle donna tous les soins qu'elle put à l'Acouchée; & pendant qu'elle étoitdans cet embarras, on entendit dans la cour le carrosse du Marquis qui arriva fort à propos pour remédier à tout ce desordre. Bien loin de quereller la Gouvernante, il lui fit mille amitiez: loua sa vigilance, & lui demanda seulement le se-

 cret.

cret. Il lui fit un présent pour la mieux engager à cela, & la pria de rester toûjours auprès de ses Filles. Mais cette Demoiselle qui prévoioit bien qu'elle ne pourroit pas se faire honneur de leur éducation, demanda son congé, & se retira au plus vîte. Elle promit cependant le secret : & quoi qu'elle l'ait assez bien gardé, elle n'a pas pû éviter que par de certaines raisons je n'en aie été instruite, & je ne crois pas commettre une infidélité à son égard en vous faisant part de cette Histoire. Je ne nomme point les masques, & ainsi il seroit mal aisé de découvrir où la scéne s'est passée, ni ceux qui en ont été les Acteurs. Avec cette précaution, je sauve l'honneur du prochain, & je trouve le secret de vous divertir. Mais comme vous pourriez m'acuser de pratiquer ce que je condamne en vous, & de vous con-

conter ſeulement les choſes ſans vous dire ce que j'en penſe, pour prévenir les queſtions que vous pourriez me faire au ſujet de cette Avanture, je vous dirai que je crois que le Pére de la Demoiſelle, l'étoit auſſi de ſon enfant, puis qu'il n'y avoit que lui qui depuis un au lui eût jamais parlé en particulier; & cela paroît auſſi par la maniére dont il prit la choſe: car où eſt le Pére qui eut marqué tant d'indulgence en pareil cas, s'il n'avoit pas eu ſes raiſons pour cela? Les précautions qu'il prenoit pour élever ſes Filles dans la retenuë, partoient moins d'un Pére ſévére, que d'un Amant jaloux. J'avouë qu'on ne peut ſans frémir imaginer de pareilles horreurs! mais on ne peut pourtant ici s'imaginer autre choſe; & ce Marquis étoit, ſans doute, du goût de ce fameux Poëte de nos jours, que l'on acuſoit d'a-

 voir

voir épousé sa Fille, & qui avoit acoûtumé de répondre à ses Amis, lors qu'ils lui disoient qu'il avoit une belle Femme, *l'ho fatta per me stesso.* Il y a aparence que cette nouvelle *Mirha* n'avoit pas compté juste, & que ce méconte aiant rompu les mesures que son Pére avoit sans doute prises pour son acouchement, & se sentant pressée par ses douleurs, elle avoit voulu aler se débarasser de son paquet dans le Parc, & entasser, peut-être, Crime sur Crime. Voilà tout ce que je puis penser là-dessus, & ce que la Demoiselle *Normande* en a pensé elle-même. La Guerre n'empêche pas qu'on ne se divertisse toûjours bien, l'argent a beau être rare, on trouve pourtant le secret d'en dépenser beaucoup ici: on y est misérable à ce qu'on dit; cependant tout le monde est magnifique, & l'on n'a jamais vû tant

tant de pauvres orgueilleux. Mandez-moi un peu comment vous passez votre tems à *Lion*; ce qu'il y a de rare; & sur tout aprenez-moi comment je suis dans votre cœur. Au reste j'ai rendu *My Lady* de .... à la personne qui m'en avoit confié le Manuscrit. Je lui ai fait voir ce que vous me marquez là-dessus; & l'on vous laisse la liberté de disposer de son sort: il y auroit pourtant quelques précautions à prendre avant que de l'abandonner au grand jour. La Morale de la Comtesse, en matiére de Religion, paroîtra peut être trop relâchée: on croira aussi qu'elle autorise l'indiférence de Religions, & qu'elle prétend qu'on peut se sauver dans toutes celles qui sont Chrétiennes. Crime que nôtre Ste Mére l'Eglise Romaine condamne au feu: car elle prétend être en droit de faire entrer, le Fouet à la

main, toute ſorte de perſonnes dans ſon Giron, hors lequel il n'y a, dit-elle, point de ſalut. Ainſi ſur ce pié-là, les ſentimens de la *Comteſſe* pourroient bien ne pas paroître les plus orthodoxes du monde. Mais j'eſpére que les Perſonnes éclairées ſe ſouviendront de cette maxime tant aprouvée, qu'il faut diſtinguer les tems, les lieux & les perſonnes, & verront qu'il s'agit d'une femme que la *Comteſſe* veut ramener dans ſon Païs & dans ſon devoir; qu'elle ne ſauroit y parvenir en lui rompant tout d'un coup en viſiére; & que la voiant trop bonne Catholique, pour pouvoir lui perſuader qu'elle ſera dannée en ſuivant cette Religion, elle prend le parti de lui faire comprendre qu'elle pourra tout de même ſe ſauver dans une autre, & qu'elle ſe ſauvera plus agréablement. Après tout, ſi on

avoit

avoit composé cette Histoire à plaisir, on seroit responsable des sentimens qu'on auroit donnez à ces Dames: mais comme ce n'est ici qu'une narration très fidele, on ne peut ni y ajoûter, ni y diminuer à moins de changer la Vérité en Roman. On donne les choses comme elles se sont passées: permis au Lecteur de condamner ce qu'il trouvera condamnable. Je suis, Madame, votre, &c.

LETTRE XLV.

DE LION.

QUelque dessein que j'eusse de ne plus vous parler de *Chevalier*, il faut pourtant, Madame, que je le fasse encore revenir sur la scéne, & que je vous aprenne ce qu'on nous a dit ici de lui après s'être échapé

pé par finesse de ses Gardes. Il est passé, comme vous me l'avez marqué, en *Suisse*, acompagné d'un certain nombre de Gredins qui l'avoient suivi. Messieurs les *Suisses* ne vouloient pas d'abord le laisser entrer dans leurs Villes, de peur de se faire des afaires avec la *France*; mais il trouva cependant le secret d'aler à *Lausane* joindre le Marquis de *Guiscard*, que j'ai connu autre fois à *Toulouse*, sous le nom de l'Abbé de la *Bourlie*, & qui a fait, dit-on, ou du moins voulu faire, des soûlévemens dans ce Païs-là. Ce Marquis lui a mis en tête d'aler trouver le Duc de *Savoye*: il l'a présenté; ce Prince lui a donné permission de faire un Régiment, & d'y mettre ses Camisards. *Cavalier* a fait un Jardinier de *Nîmes*, nommé *Billard*, son Lieutenant-Colonel. Le premier Capitaine est un Gar-

çon

çon Tailleur ſon Couſin-germain qu'on apelle *Cavalier*, comme lui; & les autres Oficiers ſont à proportion. C'eſt quelque eho-ſe de plaiſant que de voir ces *Oſtrogots* traveſtis en Oficiers! ils ont auſſi bon air à cela qu'à ramer des choux; & je crois qu'on en doit bien rire à *Turin*. Tout le monde étoit curieux de voir ce *Cavalier* dont on avoit tant ouï parler; & lors qu'il paſſa en *Suiſſe*, les Réfugiez qui ſont dans ce Païs-là, n'étoient pas fort diſpoſez à lui faire acueil, le regardant comme un homme qui avoit ſacrifié les ſiens, & qui n'avoit ſongé qu'à ſe tirer lui-même d'intrigue. Le Miniſtres en parloient ſur ce pie-là; & l'on dît même, qu'un nommé Mr. *Merlac*, s'en expliqua clairement dans ſes Sermons. Quoi qu'il en ſoit, *Cavalier* à trouvé des prétextes, bons ou mauvais, pour plâtrer ſa condui-te.

te. Il avoit, disoit-il, son but dans tout ce qu'il avoit fait, & prétendoit le prouver par sa sortie du Roiaume. On lui répondoit qu'il ne devoit pas avoir cherché son repos particulier aux dépens de celui du Général; & on lui reprochoit le sang des siens qui avoient été les victimes de ses desseins. Dès qu'il n'avoit plus de bonnes raisons à donner, il avoit recours à ses Propheties, & disoit avoir obéï en tout aux ordres de l'Esprit, Les uns l'en croioient, & les autres savoient à quoi s'en tenir; mais en général tout le monde avoit envie de le voir; & soit qu'on le regardât de bon ou de mauvais œil, il excitoit autant de curiosité qu'un animal venu de l'*Amêrique*. On éprouve en le voiant la vérité de ce que dit *St. Paul*, que la présence est contemptible: car sa petite taille, & sa mine basse & enfanti-

ne, ne promettent rien moins que tout ce qu'on a dit autrefois de lui. Le voilà pourtant par un bonheur qui doit avoir passé ses espérances, revêtu de la Dignité de Colonel ! Et le Duc de *Savoie* qui vient de l'en honorer, a mis par-là un voile sur toutes les démarches scabreuses que ce petit Garçon a faites jusques ici. Ceux de ces Prophetes qui le suivoient autre fois, & qui sont échapez aux bourreaux auxquels l'Intendant de *Baville* les avoit tous dévouez, prédisent à l'heure qu'il est mille malheurs à ce Chef, & assurent que Dieu l'a livré à présent à lui-même & à son ambition; qu'il n'a permis qu'il se fut élevé que pour rendre la chute plus terrible; qu'il l'anéantira & le fera rentrer dans un état plus bas encore que celui dont il l'avoit tiré: & cela, disent-ils, parce qu'il l'a méconnu,

connu, & qu'il s'eſt méconnu lui-même. L'événement nous fera voir la vérité de ſes Prophéties. Cependant Mr. de *Chamillart* a écrit un Lettre à *Cavalier*, que l'on a envoiée ici, & que vous avez ſans doute vûë à *Paris*, puis que c'eſt de-là qu'elle vient ; c'eſt pourquoi je ne vous en dis pas la teneur. *Cavalier* y eſt traité indignement : & comme on prétend qu'il le mérite, nous verrons par la maniére dont il ſe ménagera dans les ſuites, s'il eſt capable lui-même de quelque conduite ? J'en doute. Mais ce ſont ſes afaires, & la choſe du monde à laquelle je m'intéreſſe le moins. Puis que vous voulez ſavoir celles dont je m'ocupe ici, je vous dirai qu'on y ſpaſſe le tems fort agréablement. Je vais promener en Carroſſe dans une très belle place qu'on apelle *Bellecourt*, où il y a de très belles mai-

maiſons : c'eſt dans cet endroit que loge le Prince d'*Harcourt*, des tillauts y forment la plus belle Alée du monde, & le *Rhône* coule tout auprès : on le paſſe ſur un grand Pont de bois, où il y a des bancs des deux côtez, ſur leſquels on va le ſoir reſpirer au frais, & où la vûë a de quoi s'arrêter agréablement ; car on découvre de-là les deux côtez de la Ville, & les Montagnes qu'elle renferme, & l'on voit paſſer une infinité de petits bateaux qu'on apelle ici des Berges, que des femmes habiles en l'Art de ramer, conduiſent de la maniére du monde la plus plaiſante. Les mouvemens qu'elles ſe donnent en ramant, ont quelque choſe de ſi riſible, que bien des gens, pour ce ſeul plaiſir, s'en font un véritable de paſſer & de repaſſer de l'autre côté de l'eau. Dès qu'on apelle une de ces Bateliéres, il

s'en

s'en présente plus de vingt, & souvent même elle viennent offrir leur ministére aux Passans, & leur disent, pour se faire accepter, tantôt des douceurs, & tantôt des injures, ce qui fait toûjours également rire. Il se forme ordinairement un combat sur la préférence ; après quoi la Victorieuse s'éloigne du bord à force de rames avec sa proie, & l'on en est quite pour essuier quelques huées de celles qui la voient éloigner avec des yeux d'envie : tant il est vrai que l'envie se fourre par tout, jusques dans les Professions les plus basses. Outre les promenades de *Bellecourt*, & du *Pont du Rhône*, il y a celle de la *Place des Terteaux*. La Maison de Ville y est bâtie, & en fait un des plus beaux ornemens. Le Couvent des Dames de St. Pierre, celui des Carmes, & d'autres belles Maisons, forment le reste du

Car-

Quarré, où le beau monde de ce quartier-là se proméne ordinairement les soirs, & l'on y trouve de quoi se rafraîchir dans une infinité de petites boutiques trés propres & très bien éclairées, où l'on vend des Liqueurs & des eaux glacées de toutes les sortes: toutes les Personnes de l'un & de l'autre séxe y entrent sans façon, & les Messieurs y peuvent même régaler les Dames, sans que cela tire à conséquence; & les plus rigides n'en font pas de scrupule. On ne sait ici ce que c'est que Gens de qualité, & excepté chez les Comtes de *St. Jean*, & dans quelques Abbaïes Roiales où la Naissance est nécessaire, on n'en fait presque par tout ailleurs aucun cas; & ce sont les Banquiers qui brillent ici: ils possédent les premières Charges; leurs Femmes sont sans dispute Madame, & dispu-

teroient, en cas de beſoin, le haut du pavé aux Ducheſſes: elles ont de beaux & bons Carroſſes: elles ſont magnifiques dans leurs habits, dans leurs meubles; & dans le nombre de leurs domeſtiques; & elles ont dans la Banque de leurs Maris de quoi entretenir toutes ces magnificences: elles jouent gros jeu, & font belle dépenſe. Je fus l'autre jour chez un Tréſoriére de *France* apellée Madame *Philibert*, chez qui il y a ordinairement Aſſemblée: j'y trouvai très bonne Compagnie. Cette Dame eſt vive; & ſi ſes jambes pouvoient ſervir ſa tête, je croi qu'elle feroit bien du chemin: mais elle eſt obligée de marcher avec des potences; & ainſi acrochée par les pieds, elle eſt ſédentaire par force. On jouë chez elle, & l'argent y roule tout comme chez nos Femmes de Maltotiers à *Paris*. Le Duc

de

de *Vantadour* y vint, & je ne pûs m'empêcher de rire : en le voiant je me ſouvins de cette Chanſon : *Joſeph le regardant, crut qu'il portoit la hotte.* Je trouvai l'invention ſi plaiſante, & le Portrait ſi juſte, que je ne ſavois comment faire pour prendre mon ſérieux. Après tout, quand le Duc auroit connu mon embaras, cela ne m'en auroit point fait. Il eſt bon Prince, & entend aſſez bien raillerie. J'apris de lui qu'on ne voit plus le Cabinet de Mr. de *Serriéres*, dont il nous conta mille particularitez : il nous dît, entr'autre choſes, que le Roi avoit été le voir en paſſant par *Lion* ; & qu'après qu'on lui en eut fait admirer toutes les raretez, Mr. de *Serriéres* avoit tiré un rideau, & dit à Sa Majeſté, en lui montrant de très beaux petits enfans qu'il avoit fait cacher derriére ; il eſt juſte, Sire, puis que vous

avez vû mes ouvrages du jour, que votre Majesté voie aussi ceux de la nuit. Le Roi fronça les sourcils, trouvant quelque chose d'un peu trop libre làdedans, & ne fit point de présent à ces petites Personnes; ainsi Mr. de *Serrieres* se frustra du succès de son imaginative. Après que le Duc de *Vantadour* eut fini son Conte, & quelques autres à peu près semblables; qu'on eut raisonné sur la modestie du Roi, & fait quelques annotations à propos du sujet, on parla d'aler à l'Opéra. Nous y fûmes toute une bande, & nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en païer les fraix : car la foule n'y est pas ordinairement fort grande. Mais aussi, qu'est-ce que c'est que cet Opéra? On jouoit *Bellerophon* & *Baccus*, & ces Dieux parurent sur la Scéne tenant chacun un manche à balai

balai à la main. Les machines montroient la corde : les habits des Acteurs étoient des plus crasseux, & l'Orchestre répondoit parfaitement bien à la magnificence du Théatre. La petite *Fanchon Journel* en faisoit tout l'ornement : je l'avois vûë quelque années auparavant à *Avignon*, & je la trouvai toûjours tout aussi aimable : elle joua le Role d'*Esthenobée* & s'en aquita à merveilles. Le Prince *Darcourt* a été dans ses chaînes & *tant d'autres là, tant d'autres ici :* car il n'y a proprement qu'elle qui brille. C'est présentement le Marquis *Darbon* qui en prend soin. On me le montra ; & je ne fus jamais si surprise que lors qu'on me dît que c'étoit le Mari de la Reine d'*Yffetot*. Une Reine, Femme d'un Marquis de Province ! Cela me paroissoit un peu contradictoire : mais j'apris ensuite

que cette Roiauté n'eſt pas grand choſe, & que le Roiaume d'*Yſſetot* eſt un Roiaume en mignature. On m'en conta l'Hiſtoire, que vous ſavez ſans doute, & dont je n'avois jamais ouï parler. On me dît que le Roi … étant mécontent du Seigneur d'*Yſſetot*, Gentil-Homme de *Normandie*, & n'aiant pû être maître de ſon emportement, l'avoit tué au pié de l'Hôtel: qu'étant enſuite revenu à lui-même, il avoit condamné ſon action, & que pour la réparer en quelque manière, & ſatisfaire aux Manes du défunt, il avoit voulu honnorer ſa mémoire en érigeant ſa petite Terre en Roiauté: il lui donna tous les atributs néceſſaires pour cela, & voulut que ſa poſtérité jouït paiſiblement de ces beaux Priviléges. Elle en jouït encore en éfet; & comme ce Roiaume n'eſt pas ſujet à la Loi Sa-

lique,

lique, celle qui en eſt Héritiére la porte en dot à ſon Epoux. On dit qu'il y a une Tour au milieu de ce petit Etat, d'où on en découvre non ſeulement toute l'étenduë; mais du haut de laquelle le Roi peut, s'il veut, cracher ſur tout le Païs de ſon obéïſſance. Peut-être y a-t-il un peu d'éxagération là dedans: mais à coup ſûr ce Roiaume eſt un Roiaume proprement pour rire, & où la charge de Contrôleur des Finances n'eſt pas, je croi, fort conſidérable. On avoit dit autre fois, par maniére de plaiſanterie, que le Roi *Jaques* feroit là ſa retraite afin de conſerver la Souveraineté; mais le tout ne ſe diſoit que pour briller. Au reſte on brille ici à fort bon marché: les étoffes y ſont à juſte prix, & l'on peut les avoir de la premiére main: les vivres y ſont à donner; c'eſt un Païs de bonne chère;

re ; la Patiſſerie eſt meilleure ici que dans tous les Païs du monde : on y eſt à portée des Vins de *Condrieu*, & de l'*Hermitage*, & on y mange de certains petits Fromages à la crême qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Lors qu'on fait ici quelques feux de joie, c'eſt toûjours ſur un Pont de pierres qui traverſe la *Saone* ; & les fuſées qui après avoir perſé juſques aux nuës, viennent ſe perdre dans les eaux, font un éfet le plus charmant du monde. Mr. le Maréchal de *Villeroi* a ici une grande & belle Maiſon, qu'on apelle le Gouvernement : le Palais Archiépiſcopal a été auſſi pendant long tems dans cette Famille, c'eſt-à-dire, tant que le défunt Archevêque a vêcu : il en avoit fait bâtir une à la Campagne à laquelle il avoit donné ſon nom de *Neuville*, & qui eſt quelque choſe de très beau : el-

le n'eſt pas loin de la Souveraineté de *Dombes*, où Mr. le Duc du *Maine*, qui eſt Héritier des Droits de feu Mademoiſelle de *Montpenſier*, a celui de faire battre Monnoie. Il y a dans cette Ville-ci bien des Maiſons fondées pour le ſoulagement des Pauvres. On m'a fait voir, comme une choſe très curieuſe, celle qu'on apelle la Charité, & j'ai été très édifiée de la manière dont on y éléve les Orphelins & les Enfans trouvez, & de la régle qui s'y obſerve. Cette Ville eſt ſi voiſine du *Dauphiné*, que le Fauxbourg qu'on apelle de *Léguillotiére* eſt dans cette Province. Vous voiez, Madame, que je vous faits des Rélations bien éxactes, puis que je vous donne des nouvelles de la Ville des Fauxbourgs. *Vienne* n'eſt qu'à trois lieuës d'ici. C'eſt le Païs de cette belle *Coulon* dont vous

m'avez tant vanté les apas, & dont Madame *Daunoi* parle encore dans sa *My Lady* de ..., j'y vis en passant quantité de belles Personnes; & je crois que le climat influë un peu là dedans. *Vienne* est la première Ville du *Dauphiné*: c'étoit autre fois le séjour des Souverains de ce Païs-là, & ce fut dans cette Ville, qu'*Imbert Dauphin* jouant avec un petit enfant qui étoit son unique espérance, eut le malheur de le laisser tomber d'un Balcon de son Palais dans le *Rhône*: c'est à cet accident que la *France* doit le *Dauphiné*, que ce Père desolé donna au Roi *Philippe de Vallois* l'an 1346, à condition que l'Héritier présomptif de la Couronne porteroit le nom de *Dauphin*: condition, qui, comme vous voiez, a été toûjours religieusement observée. *Vienne* a beaucoup perdu en perdant son Prince

ce & le séjour de sa Cour ; & il y a aparence que cette Ville est bien diminuée, puis qu'une Piramide fort ancienne qu'on rencontre un quart-d'heure avant d'y arriver, en marquoit autre fois le milieu. *Grenoble* est à présent la plus considérable du Païs : l'Evêque y habite, & le Parlement y Siége. On dit ici des merveilles de ce Prélat, qui, sous la Pourpre dont Rome l'a revêtu, conserve une humilité tout à fait Apostolique : c'est là ce qu'on peut apeller une véritable Conversion ! Et ceux qui l'ont connu lors qu'il étoit l'*Abbé le Camus*, admirent en lui les éfets de la Grace. Elle a produit, dit-on, un pareil changement dans l'Abbé de *la Trape*, Auteur de cette austére Réforme dont je ne pourrai jamais vous parler que par tradition, puis que quand mon ambulante destinée me conduiroit

roit jusques aux portes de cette triste demeure, l'entrée m'en seroit interdite comme à toutes les autres Personnes de mon séxe. Mais il me semble que je m'égare un peu de ma route; ainsi de peur de battre encore la campagne, je m'en vai battre en retraite & me mettre dans mon lit. Adieu donc, Madame, je vous souhaite le bon soir, & suis comme toûjours, c'est-à-dire, jusques au dédit, votre très humble.

LETTRE XLVI.

DE PARIS.

JE conviens, Madame, de votre éxactitude lors qu'il s'agit de me faire la description de *Lion*. Vous vous en àquitez à merveilles: vous me parlez de la Ville & des Faux-bourgs,

bourgs, & même vous me menez promener bien loin chez les Voisins; & quand je vous demande comment je suis dans votre cœur ? Vous répondez à cette question, dans laquelle le mien s'intéresse si fort, de la maniére du monde la plus succincte, & vous vous contentez de me dire à la fin de votre Lettre, que vous êtes toûjours jusques au dédit. Franchement je pourrois vous faire ici le même reproche que le grand *Perrin Dandin* fait dans les Plaideurs, à Maître l'*Intime*, & vous dire, que comme lui vous courez le galop sur les choses qui méritent le plus d'attention. Mais à la bonne heure, je veux bien vous entendre à demi mot, & vous en croire sur la moindre parole. Au reste je ne sai si vous avez l'Art d'embellir les lieux par où vous passez; mais je suis charmée des Rélations

que vous m'en faites ! *Lion* me paroît un séjour enchanté ; & l'on voit bien que cette Ville n'eſt pas loin des Rives du *Lignon*. Quelqu'envie que j'aie de vous revoir, je ne puis ſavoir mauvais gré à vos Voiages, ils me rendront habile femme, & il me ſemble que je ſuis même déja aſſez bonne Géographe ! Qu'en dites-vous ? Mais je vois bien que vous atendez de moi quelque choſe à votre tour, & que croiant que *Paris* doit toûjours fournir quelque nouvelle Avanture, vous prétendez que je dois vous en conter ; mais c'eſt ce qui vous trompe. La ſaiſon eſt des plus ſtériles : nos petits Maîtres ſont ſur les frontières : les Abbez ont leurs raiſons pour éviter l'éclat dans leurs intrigues ; & le Public n'a pas toûjours le bonheur de s'en rejouïr : ainſi à moins que quelque Plaideuſe ne vienne du fond

de sa Province nous donner ici la Comédie, comme la Comtesse de *Pimbeche*, on ne peut guère à présent se divertir aux dépens du prochain : le cas arrive quelque fois, & il est arrivé depuis peu ici une Dame *Champenoise*, dont l'Avanture auroit fourni matière à de bons Contes, si on n'avoit eu soin de la cacher autant qu'il a été possible. Comme elle s'est passée dans mon Voisinage, je n'ai eu garde de l'ignorer, & vous ne l'ignorerez pas non plus. Nôtre Dame *Champenoise* vint ici solliciter un Procès, dont son Epoux lui avoit confié le soin, & dans lequel il s'agissoit de cent mille francs : somme très considérable par toute la terre, & sur tout chez un Gentil-Homme campagnard ! Celui-ci sachant qu'une jolie Femme est d'un grand secours pour le gain d'un Procès, & comptant sur la ver-

tu de la ſienne, réſolut de l'amener ici ; & ſes afaires ne lui permettant pas d'y faire un long ſéjour, après avoir mis l'afaire en train, & ſa Femme entre les mains d'un bon Avocat & d'un Procureur, & lui avoir bien fait comprendre que de la déciſion de ce Procès dépendoit leur bonne ou leur mauvaiſe fortune, il la chargea de le pourſuivre, & de le pouſuivre vivement ; & ſe repoſant ſur ſon habileté, d'un ſoin auſſi important, il retourna dans ſes Terres. La Dame reſta à l'Hôtel de .... où ils avoient pris un Apartement, & où Mr. de ... étoit auſſi logé. Ce riche Financier ſachant qu'il avoit une jeune & aimable Voiſine, & perſuadé que rien ne pouvoit échaper au brillant de ſon or, jetta d'abord ſes plombs de ce côté là, & crut la Conquête fort aiſée : il y trouva pourtant plus de

de dificulté qu'il ne se l'étoit imaginé. La belle Plaideuse toute ocupée de Requêtes, ne faisoit nulle atention à celles que le Maltotier lui présentoit tous les jours : elle donnoit la matinée à ses Juges ; & à peine pouvoit il trouver le moien de l'engager l'après-midi à faire une partie d'Ombre : il lui proposoit toutes celles qu'il croioit propres à lui procurer du plaisir. L'Opéra, la Comédie, Promenades à la Ville & à la Campagne, tout cela étoit ofert & refusé, & la Dame n'acceptoit de lui que son Carrosse ; secours très utile quant on a des Juges à soliciter, & des Avocats à instruire. Mr. de ... l'acompagnoit chez les Conseillers qui étoient de sa connoissance ; il les prioit de lui rendre bonne & briéve Justice, & faisoit prier les autres par de très puissans Amis qu'il a ici. Tous ces bons ofices

ces engageoient la Dame à avoir de la reconnoiſſance, & des ménagemens pour lui ; mais cela ne paſſoit point les bornes du plus auſtére devoir. La Provinciale n'avoit point encore pris les manières dégourdies de nos habiles Pariſiennes ; tout lui paroiſſoit crime, & l'abſence de ſon Epoux la rendoit ſi timide, & ſi réſervée, que le Financier ne pouvoit pas trouver le moien de lui parler en particulier, & ne ſe voioit pas plus avancé après ſix mois de ſervices, qu'il l'avoit été le premier jour. Cette réſiſtance le piquoit ſi fort, que ſi la Dame avoit eu l'ame intéreſſée, il lui auroit été aiſé de le depouiller, ſans qu'elle y eût rien mis du ſien : mais elle étoit de bonne foi, & n'en ſavoit pas encore aſſez long pour cela. Une Femme de chambre & un petit Laquais compoſoient tout ſon train : cela s'entrenoit

à

à peu de fraix, & le nom de Marquiſe qui entroit dans ſes tîtres, & qu'on lui donnoit, ne l'engageoit pas a de grandes dépenſes. On atendoit le gain du Procès pour faire un fracas convenable, & pour s'en retourner en Carroſſe à ſix chevaux. Mais comme les événemens ſont incertains, la Marquiſe vit un beau matin ſes eſpérances renverſées par la perte de ce Procès. Jamais il n'y eut de déſolation pareille a la ſienne ! Elle étoit ruinée ! Sa Famille à l'Hôpital ! Sa Partie devoit pour les cent mille francs en queſtion, prendre toutes les Terres du Marquis, & le mettre à la porte. Il n'y avoit point de grace à atendre là-deſſus, car les eſprits étoient extrémement aigris : c'étoit une afaire de Famille, & chacun ſait que le haine eſt toûjours plus forte entre les proches ; ainſi la pauvre Dame

étoit dans le plus trifte état du monde : ce qui augmentoit encore fa douleur, étoit la crainte que fon Mari ne lui imputât la perte de ce fatal Procès, & ne l'acufât d'avoir négligé le foin de le folliciter. L'acufation n'auroit pas été jufte. Cependant la défolée Marquife craignoit tout, & ne favoit de quel côté fe tourner, elle n'ofoit écrire à fon Mari, ni lui annoncer une fi fatale nouvelle. Cinq ou fix paires de Moines de diférens Ordres, travaillérent en vain à la confoler : ils avoient beau l'exhorter à fe foûmettre aux volontez du Ciel, leurs exhortations ne pûrent jamais calmer fon defefpoir ; & il l'auroit fans doute portée aux derniéres extrémitez, fi Mr. de . . ., plus heureux que tous ces Prêtres, n'eût trouvé le fecret de le faire ceffer. Madame, lui dit-il, j'ai toûjours ouï dire, que dans

dans les maux extrêmes, il faut ſe ſervir de remédes violens : depuis ſix mois qu'il y a que je vous aime, mes ſoins, ni mes reſpects n'ont rien pû gagner ſur votre eſprit ; je n'ai reçû de vous que des civilitez que je dois bien plus à votre politeſſe qu'à votre cœur ; ainſi ſans que je puiſſe raiſonnablement me plaindre de votre procédé, & malgré toutes vos manières honnêtes, vous me rendez l'homme du monde le plus malheureux ! Mais, Madame, ces malheurs que vous me cauſez ne m'empêchent pas de ſentir les votres ; je vous aime trop pour ne pas les partager, & l'amour vient de m'inſpirer le moien de les terminer. Mais, Madame, il faut auſſi finir les miens, & que nous ſoïens heureux en même tems : cela dépend de vous ; faites mon bonheur, & je ferai le votre ; & voici comment.

J'irai

J'irai trouver votre Partie. Je lui conterai les cent mille francs qu'elle demande, & nous ferons, d'intelligence, donner un Arrêt qu'on apelle d'Expédient, par lequel il paroîtra que vous gagnez votre Procès avec dépens : je paierai tous les fraix de Justice, & munie de cet Arrêt, vous pourrez retourner triomphante auprès de votre Epoux, & vous recevrez de lui des éloges & des remercîmens, au lieu des reproches que vous craignez. Voilà, Madame, ce que je vous ofre : je ne vous explique point ce que je souhaite de vous, vous avez de l'esprit, & j'espére qu'un service de cette importance me tiendra lieu de mérite auprès de vous, & que votre fortune, le repos de vos jours & le plaisir de vous voir aplaudie dans votre Province vous engageront à m'acorder par raison ce que vous n'a-

n'avez jamais voulu ſacrifier à l'amour. Penſez-y, Madame, la choſe mérite refléxion; je vous donne vingt-quatre heures pour cela: mais ſongez que votre Arrêt n'eſt point levé, & que ſi vous atendez qu'on en ſache la teneur, il n'y aura plus rien à faire: ſongez-y, il n'y a pas de tems à perdre: je ne vous ſolicite point, votre intérêt vous doit aſſez ſoliciter. Monſieur, dît la Marquiſe en l'interrompant, vous me faites ſentir tout le poids de ma manvaiſe fortune! Si j'étois moins malheureuſe, vous ne vous haſarderiez pas à me faire une propoſition de cette nature, & vous craindriez ſans doute une réponſe convenable là-deſſus. Mais que pouvez-vous craindre de moi, dans le triſte état où je ſuis? Quelques emportemens? Une colére impuiſſante: Cela ne ſauroit vous intimider, & vous
croiez

croiez pouvoir m'insulter. A coup sûr, ce procédé n'est pourtant pas fort généreux. Quoi! Madame, s'écria le Financier ce n'est pas être généreux que de vous ofrir cent mille francs? S'il m'étoit permis de plaisanter, je pourrois vous dire ici ce que dit *Harlequin* à *Lucresse*; que c'est acheter bien cher des faveurs qu'on peut avoir ailleurs pour quinze francs. Croiez-moi, Madame, c'est être bien persuadé de ce que vous valez, que de mettre vos bontez à un si haut prix; & croire que votre vertu ne puisse pas être ébranlée à moins: il èn est peu, pour ne point dire presque point, qui résistassent à des ofres de cette nature: & bien loin de vous en ofenser, il me semble que vous me dévriez tout au moins des remercîmens. Mais il faut laisser calmer ce premier mouvement de colére: la situation de

vos

vos afaires vous feront faire des réfléxions plus férieufes là-deffus, & je vais vous en laiffer le loifir. Il fe rétira là-deffus, fans attendre de réplique, & la pauvre Marquife refta dans le plus grand acablement du monde. Elle fe mit au lit fans fouper, & paffa toute la nuit à pleurer fes malheurs, que la propofition du Financier agravoit. Quoi ! difoit-elle à fa Femme de chambre, eft-il poffible qu'on aît ofé me tenir un pareil difcours, & que je fois hors d'état d'en tirer raifon ? Mais, ajoûtoit-elle, que puis-je faire ? Je ne fai comment me tirer moi-même d'ici ; & il faudra, peut-être, que j'y fois acrochée pour les fraix de ce maudit Procès : & quand je pourrois en fortir, où fera mon afile? Je trouverai mon Epoux dépoffédé, & peut-être irrité contre moi. Que deviendrai-je, grands Dieux ! Là-deffus les lar-

mes & les ſanglots redoubloient. La Femme de chambre qui étoit peut-être gagnée, ou qui du moins avoit des ſentimens conformes à la baſſeſſe de ſa naiſſance, lui dît, qu'elle avoit tort d'avoir rebuté le Financier : que ce qu'il lui propoſoit n'étoit pas ſi injurieux. Qu'après tout il faloit qu'il l'aimât bien, pour lui ofrir une ſi groſſe ſomme : qu'il la préféroit ſans doute à des Princeſſes, puis que ſi on en croioit *Buſſi*, il y en avoit qui s'étoient renduës à moins : que l'intention faiſoit le crime, & qu'elle nè croioit pas qu'il y en eût dans une ocaſions comme celle-là, où ſon inclination n'agiroit point, & où elle ſe ſacrifieroit elle-même au bien de ſa Famille. Un diſcours ſi patétique ne perſuadoit pas la Marquiſe. Elle aimoit mieux, diſoit-elle, ſuporter tous ſes malheurs, que de ſe réſoudre à les mé-

mériter par une démarche aussi scabreuse. Et je crois que sa vertu auroit triomphé, si une Lettre qu'elle reçut le lendemain matin de son Epoux, ne l'eût entiérement ébranlée. Il lui récommandoit son Procès : il lui éxagéroit la justice de sa Cause, & lui faisoit entendre que si elle y avoit donné tous ses soins, la chose auroit déja été finie, & que si elle tournoit mal, comme ce seroit à coup sûr par sa faute, ce seroit aussi contr'elle qu'il tourneroit tout son ressentiment. La pauvre Marquise trembla en lisant cette Lettre ; & la visite de son Procureur qui lui portoit la liste des Dépens, acheva de l'acabler. Elle étoit dans cet état lors que le Financier entra dans sa chambre, pour lui demander le résultat de ses réfléxions. Il ne pouvoit pas mieux prendre son tems. La Femme de chambre lui aida à

en profiter ; & la Marquîse se livra à lui par desespoir, & avec des sentimens d'horreur, qui faisoient bien voir que le crime ne lui étoit pas familier. Le Financier tint éxactement ce qu'il avoit promis, & en moins de vingt-quatre heures, on publia que la Marquise de ... avoit gagné son Procès avec Dépens. On lui donna un Arrêt autentique là-dessus, qu'elle envoia d'avance à son Epoux. Tous les Dépens furent paiez. Elle reçut les félicitations des Personnes de sa connoissance, & régla toutes choses pour son Départ. Mais lors qu'après avoir ainsi tout paié, nôtre Financier voulut la revoir sur le même pié, elle lui dît qu'il n'y avoit rien à faire; qu'il lui avoit donné cent mille francs pour un rendez-vous, & qu'elle n'étoit pas d'humeur à lui en acorder davantage. Il eut beau parler

& pleurer, ofrir de l'argent, il n'en fut pas plus avancé. La Marquiſe partit : ſon Mari la reçut en triomphe ; mais ſes remords l'empêchoient de ſentir la joie qu'elle auroit euë ſi elle l'avoit achetée moins cher ; & elle tomba dans une mélancolie qui l'auroit conduite au Tombeau, ſi ſon Epoux qui l'aimoit tendrement, & qui avoit encore redoublé ſes tendreſſes depuis le gain du Procès, n'avoit mis tout en uſage pour l'en tirer. Mais il n'y auroit jamais réüſſi s'il n'avoit été à la cauſe : ainſi voiant que toute la Médecine & la Pharmacie y avoient travaillé en vain, il crut que le mal étoit au cœur, & que ſa Femme avoit quelqu'inclination à *Paris*. Il lui parla là-deſſus en Ami plûtôt qu'en Mari ; & la Dame preſſée par le reproche de ſa Conſcience, & ſe croiant mourante, lui fit, avec larmes, le

hontenx aveu de ce qui s'étoit passé. Mais quelle fut sa surprise, lors qu'au lieu des reproches auxquels elle s'atendoit, elle vit cet Epoux l'embrasser tendrement ! La remercier même de ce qu'elle s'étoit sacrifiée pour lui ! Il lui dît qu'il connoissoit sa vertu ; que son repentir & l'éfet qu'il avoit fait sur sa santé, en étoit des preuves assez convaincantes ; qu'il ne faloit plus parler de cela, qu'il ne lui en feroit de sa vie aucun reproche : & qu'après tout cette Avanture lui faisoit moins de peine que si elle avoit eu quelqu'atachement de cœur. La Dame charmée des bontez de son Mari, se jetta à ses piez, & lui jura une fidélité inviolable. Il ne fut plus question que de recouvrer sa santé. Le repos de sa Conscience qu'une pareille confession avoit entiérement soulagée, y contribua beaucoup : & elle

elle est présentement tout à fait rétablie. Son Mari l'adore, & c'est le meilleur ménage du monde. Vous me demanderez, sans doute, comment j'ai pû savoir tout le détail de cette Avanture : mais c'est ce que je ne vous dirai point. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est très véritable, & que je suis, à vôtre imitation, jusques au dédit, votre très-humble servante.

LETTRE XLVII.

DE LION.

SAvez-vous bien, Madame, que j'ai quasi envie de me sacher ? Quoi ! vous me comparez tantôt à *Sancho Pansa*, tantôt à maître l'*Intime* : point de ces comparaisons odieuses, s'il vous plaît ! Vous avez bien

fait de chercher à m'apaiſer par l'Hiſtoire de votre Marquiſe : je ne ſai que vous en dire ; tout cela ne fait pas d'honneur à nôtre ſéxe ; & il ſemble que, comme on l'a déja dit, il n'y ait qu'à trouver de l'argent, & que la choſe ne difére que du plus au moins. Je trouve le Mari fort pacifique, & le Maltotier bien fou de donner une ſi groſſe ſomme ! Il eſt vrai que l'argent ne coûte guére à ces Meſſieurs-là, & que la Veuve & l'Orphelin font ordinairement les fraix de leurs débauches : mais ce n'eſt point à moi à redreſſer les Tors, & à m'ériger en *Donquichotte*, il ſufit que vous m'aïez comparée à ſon Ecuier : je m'en tiens là, je vous dirai ſeulement, que ſi votre Financier avoit eu de la délicateſſe, il auroit fait plaiſir à la Dame, ſans conditions, & auroit laiſſé agir ſa reconnoiſſance. Le Marquis de

Gan-

Ganges, dont je vous ai parlé autre fois, fut bien plus généreux que cela. Il étoit amoureux à *Mets* de la Femme d'un Orfévre : il avoit mis tout en œuvre pour la gagner, & lui avoit fait ofrir une somme considérable par son Maréchal des logis, qui n'avoit pas été mieux reçû que l'Ambassadeur d'*Harlequin Tarquin* l'est de *Lucrece*; & le pauvre Marquis avoit perdu toute espérance, lors que le Régiment dans lequel il étoit alors Capitaine, reçut ordre de Dragonner les Huguenots de *Mets*. On mit Garnison chez l'Orfévre : la petite Femme se vit exposée à toute la fureur de ces Missionnaires bottez, qui, à force de persécution, vouloient l'obliger à aler à la Messe. Elle soûtint ce choc pendant quelques jours; & enfin n'en pouvant plus, & pourtant résoluë à ne point changer de

Religion, elle imagina un moien assez particulier pour se tirer d'afaire. Elle croioit se damner en se faisant Catholique; & damner pour donner, elle voulut du moins choisir la maniére; ainsi elle demanda à parler au Marquis de *Gauges*. Les Dragons n'osérent refuser de l'aler chercher: il vint; & dès que l'Orfévresse le vit entrer: Marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez! Si cela est, tirez-moi d'ici: donnez-moi les moiens de sortir du Roiaume, & atendez, pour prix d'un si bon ofice, tout ce que je vous ai refusé jusques-ici, & que je ne vous aurois jamais acordé, si la cruelle situation où vous me voiez ne m'y contraignoit. Je sai que je fais un péché; mais à tout péché miséricorde! Je me tire par là de ce Païs-ci, où il faudroit que je fusse hipocrite, ou idolâtre. Pardonnez-moi, dît-elle,

elle, l'expreſſion, & ſongez ſeulement à vous prévaloir de la conjoncture. Non, Mademoiſelle, dît le Marquis, je ne m'en prévaudrai point : vous me rendriez le plus heureux des hommes ſi vous acordiez à ma tendreſſe ce que je pourrois obtenir aujourd'hui de votre trouble : je voudrois devoir tout à votre cœur, & il y auroit de la lâcheté à abuſer l'état où vous êtes : je vais vous en tirer, & je ne vous demande pour toute récompenſe, que la grace de penſer quelque fois à moi. Après cela il trouva des expédiens pour la faire ſortir de nuit de ſa maiſon & de la Ville, & il le fit conduire en ſûreté ſur les Frontiéres, malgré le riſque qu'il couroit lui-même en lui rendant un ſervice de cette nature. Voilà ce qu'on apelle être généreux ! C'eſt le Marquis lui-même qui m'a conté la choſe ; & nous ri-

mes bien enſemble du ſcrupule de la Demoiſelle. Peut-être croioit-elle un péché moindre que l'autre, ou, peut-être, avoit elle moins de répugnance pour celui-là. J'en fis mon compliment au Marquis, après avoir loué ſa générofité; & nous convinmes, que puis que *Seneque* avoit pû choiſir le genre de mort qu'il avoit voulu, il devoit être permis auſſi aux gens de ſe damner à leur mode, & d'entrer dans l'Enfer par la porte qui leur faiſoit le plus de plaiſir. Je croi vous avoir déja dit, que ce Marquis eſt fils de la belle Madame de *Ganges*, qui mourut par les mains de deux Beaufréres barbares, dont l'un étoit le *Chevalier*, & l'autre l'Abbé de *Ganges*. On n'avoit jamais ſû ce que ces deux cruels Aſſaſſins étoient devenus : ils s'étoient dérobez dans la ſuite à la Juſtice humaine, & l'on ne doutoit

point

point que la Divine ne les eût pourſuivis, & qu'ils n'euſſent péri malheureuſement quelque part : on avoit crû d'abord que le *Chevalier* avoit été tué au Siége de *Candie*; mais comme on trouvoit cette fin trop douce pour lui, le bruit ceſſa bien-tôt: pour l'Abbé on n'en a jamais ouï aucunes nouvelles; & je viens de faire une découverte là-deſſus, dont vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous faſſe part. Un Souverain des plus illuſtres d'*Allemagne*, avoit donné un Gouverneur au Comte de ... ſon Fils aîné, & ce Gouverneur, aidé par l'heureux naturel de ſon Eléve, en avoit fait un Prince acompli. Une auſſi belle éducation lui avoit gagné le cœur du Père & de la Mère, & lui avoit donné un grand relief dans cette Cour : on admiroit ſon eſprit & ſon érudition; & ſon crédit devint enfin ſi grand, qu'il

osa lever les yeux jusques à une Demoiselle qui étoit aliée à la Maison, & qui, charmée de son mérite, se résolut a l'épouser. La Comtesse aimoit le Gouverneur & lui faisoit du bien: mais elle ne le croioit pas d'un rang à devoir entrer dans son Aliance; ainsi elle parla là-dessus à la Demoiselle; elle lui fit comprendre qu'elle s'oublioit, & qu'on ne soufriroit pas qu'elle fît un Mariage aussi mal assorti. Mr. P ... est honnête homme, disoit la Comtesse, nous sommes très contens de lui; mais il n'est recommandable que par son mérite; & outre qu'il est *François*, il est aussi un espéce de *Melchisedech*: car depuis qu'il est dans nôtre Cour, nous n'avons jamais pû découvrir qui il est: ce qui fait bien voir qu'il n'est pas grand chose: car il y auroit long tems qu'il nous auroit donné sa Généalogie,

néalogie, pour peu qu'il eût crû pouvoir s'en faire honneur, puis qu'il est d'unè Nation où les Hiperboles ne coûtent guére. Je conviens que ses maniéres sont nobles & ses sentimens très beaux : mais tout cela ne doit pas vous engager à vous mesalier; & quand il voudra se retirer de la Cour, on saura lui donner une récompense proportionnée à ses services, sans intéresser la gloire de la Maison. La Demoiselle n'osa rien repliquer : mais comme elle avoit déja pris son parti, elle rendit compte de cette conversation à Mr. P... & lui dît, de tâcher, par son bon esprit, à gagner celui de la Comtesse : & aprés y avoit bien rêvé, il fut résolu, que puis qu'il n'y avoit que l'incertitude de la Naissance qui causât l'éloignement de la Comtesse, Mr. P... se feroit connoître à elle pour lever cet obstacle,

ſtacle, perſuade que l'eſtime que l'on avoit pour lui feroit ſurmonter tous les autres. Sur cette confiance il demande Audience à la Comteſſe ; & dès qu'il fut ſeul dans ſon Cabinet avec elle, il ſe jetta à ſes piez : Madame, lui dît-il, je m'étoit flaté juſques ici que votre Alteſſe m'honoroit de ſa bienveillance, & cependant c'eſt elle qui s'opoſe aujourd'hui à mon bonheur! La Frele de ... me fait l'honneur de me vouloir du bien : le Comte votre Fils autoriſe ma recherche : que vous ai-je fait, Madame, & que peut-on me reprocher depuis tant d'années que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice ? Je ne vous reproche rien, dît la Comteſſe ; mais je ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher d'avoir ſoufert un pareil Mariage. Rendez-vous juſtice : bornez-vous à des choſes qui vous conviennent, & vous au-

aurez lieu de vous louër de ma reconnoiſſance : demandez des Emplois, on vous en donnera : mais ne vous oubliez pas juſques à prétendre à une Aliance dans laquelle vous ne devez pas vous flater de pouvoir entrer. Car enfin, Monſieur, ajoûta-t-elle, vous nous avez dit que vous étiez Gentilhomme, & nous avons bien voulu vous en croire ſur votre parole, parce que vous en aviez les maniéres & les ſentimens : mais il y a aparence que ſi vous étiez quelque choſe de plus, vous nous l'auriez dit auſſi : car vous êtes d'un Païs où l'on n'oublie pas ces ſortes de choſes. Madame dît alors Mr. P..., ſi je pouvois me faire connoître à vôtte Alteſſe ſans encourir ſon indignation, elle verroit bien que ce n'eſt pas par ma Naiſſance que je ſuis indigne de l'honneur où j'aſpire. Oui, Madame, continua-t-il, vous au-

en ſerez convaincuë quand vous ſaurez que je ſuis ce malheureux Abbé de *Ganges*, dont le crime à été trop connu pour que ſon nom ne le ſoit pas ! Ce fut moi qui préſentai le piſtolet & le poiſon à mon infortunée Belle-ſœur, & qui lui propoſai cette cruelle alternative ! Vous ſavez le reſte, Madame, épargnez-moi cet afreux recit. Je croiois alors avoir des raiſons pour commettre une action auſſi barbare: j'en ai fait une cruelle pénitence; & je crois que depuis que j'ai l'honneur d'être dans votre Cour, j'ai marqué par tout ma conduite des ſentimens bien opoſez à cela. Quoi! s'écria la Comteſſe, vous êtes cet abominable Abbé de *Ganges* pour lequel j'ai toûjours eu tant d'horreur ! Ciel! Quel monſtre ai-je eu chez moi, & à qui avons-nous confié l'éducation du Comte! Je frémis quand je penſe qu'il a été dans
des

des mains aussi barbares ! Le Comte qui étoit aux écoutes pour voir quel succès auroit la conversation de son Gouverneur, entra voiant bien qu'elle tournoit mal ; & tout ce qu'il put obtenir de Madame, fut qu'on n'arrêtât pas le malheureux. Il eut ordre de décamper au plus vîte, & il est à présent Maître de Langues dans une Ville de *Hollande* que je ne vous nommerai point, & il a même trouvé le secret d'atirer la Demoiselle auprès de lui, & de l'engager à l'épouser. Il fait profession de la Religion Protestante, & vit à ce qu'on dit moralement bien. La Comtesse trembloit quand elle pensoit au risque que son Fils avoit couru : car on l'avoit laissé voiager sous la conduite de cet illustre Gourverneur, dont on avoit la plus haute opinion du monde, & qui auroit pû cependant lui inspirer des senti-
mens

mens pernicieux. La chose n'est pourtant pas arrivée, & ce jeune Comte est à présent un modele de perfection. Mais ceux qui ont succé le lait des bêtes les plus féroces, n'en ont pas pour cela contracté les inclinations. Il me souvient d'avoir vû autre fois ce même Abbé de *Ganges*, sous le nom de Mr. P... lors qu'il voiageoit avec le Comte : je causai même avec lui, & je lui trouvai beaucoup d'esprit : car il est vrai qu'il en a infiniment. Mais à propos d'esprit, il est arrivé ici une assez plaisante chose ! Deux Savans étoient à dîner dans une des meilleures Auberges de cette Ville : ils s'entretinrent pendant le repas de choses qui leur convenoient, & parlérent de belles Lettres tout leur sou; les Auteurs anciens & modernes furent tour a tour soûmis à leur critique; & enfin l'un des deux décida en faveur de

Voi-

Voiture. Il faut convenir, dit-il à ſon Compagnon, que les Lettres de *Voiture* ſont les plus jolies du monde! Le ſtile en eſt aiſé & coulant, & je ne ſaurois aſſez les admirer! Le Compagnon d'eſprit en demeura d'accord, au grand étonnement d'un Marchand qui étoit à table avec eux, & qui avoit écouté leur converſation, tout comme s'il y avoit compris quelque choſe. Je vous ai déja dit que Mrs. les Marchands priment ici, ainſi vous ne devez pas être ſurpriſe que celui-là fut faufilé avec nos beaux Eſprits. Après les avoir écoutez aſſez long tems en ſilence, il prit enfin la parole, & les regardant en pitié: Meſſieurs, leur dît-il, vous voulez bien que je vous diſe, que j'avois eu juſques ici une meilleure idée de votre dicernement: il y a une heure que je vous entens faire l'éloge des Lettres de *Voiture*;

que

que Diable y trouvez-vous donc de ſi beau ? J'avouë que le ſtile en eſt aſſez naturel : mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes, & je vous en ferai, ſi vous voulez, plus de cent dans un jour. Vous, Monſieur, dirent alors nos Savans, vous nous ferez cent Lettres, dites-vous, pareilles à celles de *Voiture!* Et comment vous y prendriez-vous ? Comment je m'y prendrois ! repliqua-t-il avec un rire moqueur, c'eſt mon premier métier ; & avec tout votre verbiage, & tout votre Latin, vous ne ſauriez me donner des leçons là-deſſus. Preuve de cela, c'eſt qu'en voici la teneur & la forme.

LETTRE DE VOITURE.

A la garde de Dieu, & ſous la conduite d'un tel Voiturier, je vous envoie un Ballot péſant tant, &c.

Voila,

Voila, dît-il, ce que c'est que les Lettres de Voiture ! voiez s'il y a de quoi se tant recrier? Vous avez raison, Monsieur, dirent alors les autres, il ne faut pas un grand éfort d'imagination pour ces sortes de Lettres de Voiture : mais nous en connoissons d'autres, que vous ne connoissez peut-être pas. Le Marchand voulut encore répliquer, que quand il s'agiroit d'un million de marchandises, la Lettre de Voiture n'en seroit ni plus belle, ni plus laide, & qu'on n'y chercheroit pas plus de façon. Le Coq-à-l'âne auroit duré plus long tems, si les beaux Esprits avoient pû tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire. Le Marchand rit aussi, & sortit persuadé que les Rieurs étoient de son côté, & que ces Messieurs ne savoient ce qu'ils disoient. Au reste, on m'a parlé d'une chose qui me paroît

assez

aſſez extraordinaire, & que l'on m'a promis de me faire voir : c'eſt un homme qui n'a point d'ombre; il a beau ſe préſenter devant un Miroir, il ne ſauroit y voir ſa figure, non plus que dans les Fontaines, ni par la réverbération du Soleil ; & cela parce qu'étant un jour en débauche avec de ſes Amis, ils convinrent que le Diable pourroit emporter le dernier qui ſortoit de la chambre. Le ſort tomba ſur celui-ci : & lors que le Diable, qui avoit ſans doute entendu qu'on lui avoit fait ce préſent, voulut s'en ſaiſir, nôtre homme lui dit, halte-là, Monſieur Satan, c'eſt mon Ombre! Ce n'eſt pas moi qui ſuis le dernier. *Satan* n'eut pas le petit mot à répliquer ; ainſi, à l'éxemple du Chien de la Fable, il prit l'Ombre pour le Corps. Cela me paroît un peu fabuleux, & je ne vous en parlerai afirmati-

mativement que quand j'en aurai été convaincuë par mes yeux; on doit me le faire voir; il se mettra devant un miroir, je le tournerai de tous les côtez, & je ne trouverai son image nulle part! mais encore un coup, c'est ce que je ne croirai que quand je l'aurai vû: car je ne croi pas le Diable assez honnête homme pour se païer de raison, sur tout la raison du plus fort étant toûjours la meilleure. Mais ce qu'il y a de très sûr, & sur quoi vous devez compter, c'est que j'ai toûjours pour vous une véritable tendresse: vous n'en sauriez douter sans me faire injure. Soïez-en donc, s'il vous plaît, bien persuadée, Madame, & que je suis votre très-humble servante.

LETTRE XLVIII.

DE PARIS.

VOtre Lettre m'a fait tout le plaisir du monde, Madame, & j'ai bien ri de celles de *Voiture*. C'est un plaisant *Qui pro quo!* Ce qui fait bien voir que Messieurs les Marchands sont plus habiles au Numéro, & connoissent mieux les régles de l'Arithmétique, que celles de l'Eloquence : ils ont beau se donner des air, leur éducation est diférente de celle des gens d'une autre volée ; & le Caque, comme l'on dit, sent toûjours le Harang : ce n'est pas que toutes les Personnes de Condition aient la sience infuse, il s'en trouve qui sont très ignorans ; & un fort joli Cavalier me voulut prouver un jour, que

que *Seneque* étoit contemporain de *Henri IV.*, & pour me convaincre de cette vérité, il alla chercher les Oeuvres de *Seneque* dédiées à ce Prince, & me montrant l'Etiquette, lisez, dit-il, n'est-ce pas là *Seneque?* Lisez en suite, au Roi *Henri IV.* Que repliquez-vous à cela? J'eus beau lui dire que c'étoit une Traduction de cet Auteur que l'on avoit faite plusieurs Siécles après sa mort, il n'en voulut rien entendre; & croiant son Argument sans replique, il me rît au nez: tout ce que vous dites là sont paroles, ajoûta-t-il; je vous ai fait voir la preuve par écrit, & vous devez en être convaincuë. Il y auroit eu de la folie à moi d'insister, ainsi je le laisse s'aplaudir de ma prétenduë défaite. Au reste le Marquis de *Beon*, qui m'étoit venu voir de votre part, vint l'autre jour prendre congé de

moi, & me demander si je voulois envoier quelque chose à *Toulouse* : il me dît qu'il partoit par les Litiéres de *Blavet*, & qu'il en avoit erré la moitié d'une. Ces sortes de Voitures sont commodes, on y est nourri comme dans la diligence de *Lion*, & après avoir paié certaine somme une fois pour tout, on est éxempt de ce desagréable quart-d'heure de *Rabelais*, & on a le plaisir de sortir du Cabaret sans compter avec l'Hôte. Comme le *Marquis* étoit seul, il s'étoit contenté de louër sa place, sans s'en enquérir pour la conscience, croiant bien qu'on ne lui donneroit pas un Antropofage pour Camarade. Mais quand il falut partir, il trouva quelque chose qui ne valoit guére mieux : car en aprochant de sa Litiére, il la trouva entourée d'Archers qui caracoloient aux portiéres, & il

vit dedans un homme chargé de fers. Qu'eſt-ce que ceci ſignifie ? Dit alors le *Marquis* à *Blavet*, & quel eſt le Compagnon de voiage que vous me donnez-là ? Monſieur, répondit *Blavet*, c'eſt un honnête homme de *Gaſcogne* qui avoit apellé ici d'une Sentence de mort qu'il a eu le malheur de voir confirmer, & que l'on conduit dans ſon Païs pour y être roué. Quoi ! s'écria le *Marquis*, vous prétendez que je faſſe le voiage avec ce futur roué, & c'eſt là l'agréable compagnie que vous me deſtinez ? *Blavet* voulut repliquer, que cela ne ſe prenoit pas au bord de la robe, & quelques autres mauvaiſes raiſons; mais le *Marquis* avoit tant d'horreur d'une pareille ſociété, que, quoi qu'il eût été en droit d'éxiger qu'on lui eût donné une autre Litiére, il ne voulut pas ſeulement le demander, & il

il s'enfuit au plus vîte sans se faire rendre son argent. Comme je le croiois parti, j'ai été surprise de le voir entrer tantôt chez moi, & plus surprise encore quant il m'a conté son Avanture : il a tant de peur de voiager en mauvaise compagnie, qu'il est résolu, pour s'en garantir, de partir en poste, & je trouve qu'il a raison. Il a patu depuis peu ici un Seigneur à grand Equipage, qui se disoit Comte de la ... : vous savez sans doute que la Maison de la ... est Souveraine en *Allemagne*, & des plus illustres de ce Païs-là; ainsi une personne qui porte ce nom, ne peut qu'être bien reçûë ; aussi ce prétendu Comte l'a-t-il été très bien ici : on lui à fait mille honnêtetez à la Cour. Mais Madame qui est parente au vrai Comte de la ..., & qui a sû que celui-ci étoit un imposteur, a voulu le faire châtier.

L'a-

L'afaire a fait du bruit; & cependant elle vient d'être assoupie; il faut que la Cour ait ces raisons pour le traiter avec tant d'indulgence. Ceux qui se mêlent de pénétrer ce mystére, disent que ce prétendu Cumte en a révélé ici quelques-uns dont on a sû profiter, & que c'est là la cause des ménagemens qu'on a pour lui. Quoi qu'il en soit, bien loin de le punir comme on l'avoit crû, & comme il le méritoit s'il est vrai qu'il soit imposteur, on lui a donné un Brevet de Colonel & une bonne Pension. Ce sont là des secrets impénétrables pour moi, & que la Cour n'est pas même bien aise qu'on aprofondisse! L'opinion la plus générale & la plus vrai-semblable est, que c'est un Avanturier qui a servi dans la Maison de la ..., & qui par conséquent la connoît à fonds, & peut en parler savamment;

qu'ainſi le Comte *Simon-Charles* aïant été tué en *Flandres* à l'Action d'*Ekeren*, il a crû qu'il pourroit ſe ſubſtituër en ſa place, & ſous ſon nom en impoſer ici; & que pour y être mieux reçû, il étoit venu y révéler des ſecrets qu'on lui avoit confiez en *Allemagne*. Il a mis de ce complot uue femme de *Bruxelles*, qui a fait pour cela des voiages à *Vienne* & ailleurs, & qui a ſû, par ſes intrigues, ſe procurer ici une Penſion. Les un diſent que ce Comte, ſoi diſant de la ..., eſt *Allemand*, & même Homme de Condition: d'autres prétendent qu'il eſt *Italien*; & ceux qui croient le ſavoir mieux, aſſurent qu'il eſt de *Bruxelles*, & nomment même la Paroiſſe où il a été batiſé. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il parle toute ſorte de Langues, & que c'eſt un Compére qui, quoi que jeune, en ſait long.

Il a été amoureux à *Bruxelles* d'une Bourgeoiſe qui avoit uſurpé le nom de Belle, & qu'on apelloit la belle *Tabatiére*, parce qu'elle étoit fille d'un Marchand de Tabac ; & l'on m'a conté une circonſtance de leur amours qui marque, que la Demoiſelle avoit un mauvais cœur, & le Cavalier bien des mauvaiſes afaires ſur le corps. Mr. le Comte avoit parmi tous les Domeſtiques qui compoſoient ſon train de *Jean de Paris*, un nommé *Pélerin*, qui faiſoit la fonction de Valet de chambre, & qui étoit ce qu'on apelle un Valet-Maître. Ce *Pélerin* étoit fort contraire à la belle *Tabatiere*, qui de ſon côté le haïſſoit mortellement, & perſécutoit le Maitre pour l'obliger â ſe défaire de cet incommode Valet. Mais un jour qu'elle le preſſoit fort là-deſſus, ma chére *Mariane*, lui dît il, il y a long tems que je vous aurois donné la ſatis-

tisfaction que vous me demandez, si des raisons très fortes ne m'en avoient empêché : je voi avec chagrin les brutalitez que vous êtes obligée d'essuïer de ce maraut ! J'en soufre moi-même : il me parle le plus insolemment du monde ; mais ma chére, il sait tout mes secrets, & peut me perdre s'il les révéle ; il a même des papiers que j'ai eu l'imprudence de lui confier, & que je ne puis plus retirer de ses mains : il les garde pour m'obliger par là à garder des ménagemens avec lui, & vous voiez bien que je le dois, puis qu'il y va assurément de ma vie. Vous voila bien embarrassé ! dit la belle *Tabatiére*, vous n'avez qu'à vous aller promener tantôt hors de la Ville avec mon frére, & dire à ce valet de vous suivre avec un fusil ; & quand vous le tiendrez à l'écart, vous prendrez le fusil, & sous prétexte

de

de tirer quelque liévre, vous lui casserez la cervelle, & vous vous délivrerez par là de cette tirannie : vous prendrez vos papiers dans son cofre, & vous serés en repos une fois pour tout. Le Comte trouva l'expédient fort bon : il logeoit en chambre garnie chez sa Belle qui auroit d'abord mis la main sur le bagage du valet de chambre : toutes ces mésures étoient les plus justes du monde ; mais le frére de la *Tabatiére* les dérangea : c'étoit, dit-on, un petit Egrefin qui ne vivoit que d'intrigue, & qui favorisoit sur tout celles de sa sœur : cependant, quoi qu'il ne valût pas mieux qu'elle, soit qu'il craignit le ressentiment du valet, au cas que le Maître eût manqué son coup, ou par je ne sai quelle autre raison, il avertit *Pélerin* de ne point sortir ce jour-là, & de se défier à l'avenir de tout le monde : de

ſorte qu'il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes dans les ſuites, qu'il ne fut plus poſſible de ſonger à l'éxécution d'un ſi barbare projet. Il faut que ce prétendu *Comte* ſe croie ici plus ſûr qu'à *Bruxelles*, car il n'a plus eu les mêmes égards pour ſon valet, & il l'a congédié ſans craindre les éfets de ſon reſſentiment. C'eſt d'une perſonne qui vient de *Bruxelles* que j'ai ſû tout ce détail. Comme l'arivée de ce *Comte* a fait ici grand bruit, que tantôt on le regarde comme un Souverain, tantôt comme un Impoſteur, chacun a été curieux de découvrir ce que c'étoit. J'en ai été curieuſe comme les autres; & voila tout ce que j'en ai pû ſavoir juſques ici : il eſt en grande liaiſon avec cette femme qui a été de moitié de la trahiſon qu'on dit qu'il a faite en *Allemagne*; & on m'a aſſuré aujourd'hui que cette Femme,

me, qui, comme je vous l'ai déja dit, eſt de *Bruxelles*, eſt auſſi Sœur de la belle *Tabatiére* en queſtion. Voila des nouvelles auxquelles vous ne prendrez peut-être pas beaucoup d'intérêt! Mais ce ſont celles qui ont à préſent le plus de cours. Mr. B...de *Montpellier* a été auſſi encore ſur la Scéne; il a épouſé cette Madame de *Montpouillan* qu'il avoit amenée de la *Haye*, & qui avoit quité ſon Epoux pour le ſuivre: il l'a enſuite fait enfermer dans des lieux qui ne ſont rien moins que pour des Veſtales, & après un éclat de cette nature il l'a repriſe & il eſt avec elle comme ſi de rien n'étoit. On dit que le ſujet pour lequel il la fit mettre en pénitence, eſt le plus plaiſant du monde, & qu'elle lui avoit joué un tour qui paſſe de beaucoup tous ceux de la Femme à *George Dandin*. Je m'en ferai con-

ter l'Hiſtoire, & je vous en ſe-rai part une autre fois. On m'en a apris encore une, à propos des gens qui ſe font paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. On dit que Mr. le Prince de *Conti*, paſſant, dans ſon Voiage de *Pologne*, par une Ville d'*Allemagne* dont je ne ſai pas bien le nom, s'y trouva fort incommodé : & ſur ce qu'on lui vanta la ſcience d'un Medecin qui paſſoit dans ce Païs-là pour un ſecond *Eſculape*, & qui guériſſoit, à ce qu'on diſoit, de toute ſorte de maux & autres, il voulut bien le faire apeller Le mal n'étoit pas dangereux, il étoit cauſé par la fatigue du voiage ; & comme il pouvoit l'acrocher au milieu de ſa courſe, le Prince étoit bien aiſe d'y remédier promptement. Le Médecin *Allemand* y travailla avec le même ſuccès qu'il avoit dans toutes ſes Cures, & mit bien-tôt ſon Al-teſſe

tesse en état de continuër son voiage. Le Prince en fut très content; & un jour qu'il regardoit atentivement nôtre Medecin : sortez, dit-il, à toutes les personnes qui étoient dans sa chambre : après quoi se tournant vers lui : mon Ami, continua-t-il, il me semble que je vous ai vû quelque part. N'avez-vous pas été autre fois à moi ? Oui, mon Prince, dît alors le pauvre Médecin, je suplie votre Altesse de ne pas me perdre ! On a ici de la confiance en moi ; j'y ai fait une espéce de fortune, & tout cela seroit renversé, si on savoit que c'est dans vos Ecuries que j'ai étudié en Médecine. Car, Monseigneur, puis que votre Altesse m'a fait l'honneur de se rapeller mon idée, elle se souvient sans doute aussi que j'ai été un de ses Palfreniers. Je voiois là comment on traitoit les maladies des che-

chevaux, & quels étoient les remédes qui opéroient le mieux ſur eux; & m'imaginant qu'ils pourroient faire le même éfet ſur les Humains, je me réſolus de m'ériger en Médecin, & je m'en donnai moi-même la Licence; & comme il faloit, pour éxercer une profeſſion auſſi diférente de la premiére, ſe dérober à ceux qui m'avoient vû l'étrille à la main, je crûs que je devois me dépaïſer, & je vins m'établir ici, où j'eus le bonheur de réüſſir & de me mettre bien-tôt en réputation. Ce ſuccès m'a fait faire un mariage avantageux; & je n'ai à deſirer préſentement que la continuation de ma bonne fortune: ainſi, Monſeigneur, comme dans la profeſſion que j'ai embraſſée, tout roule ſur la prévention, & qu'on pourroit en prendre à mon deſavantage ſi l'on ſavoit l'origine de ma ſience; je ſuplie très hum-

humblement votre Alteſſe de vouloir bien me garder le ſecret là-deſſus. Je vous le promets, dît alors le Prince : je louë votre ambition, & je ſuis fort aiſe qu'elle ait bien réüſſi: vous avez fort bien fait, voulant vous élever au deſſus de votre premiére condition, & prendre un métier honorable, de vous déterminer pour celui où la ſience eſt le moins néceſſaire, & où l'on peut être ignorant impunément : ſongez ſeulement à ne pas traiter toûjours les hommes en chevaux, & à ne pas riſquer des remédes trop violens : je ſuis très content de ceux que vous m'avez donnez. Après cela, il le récompenſa à ſa maniére, c'eſt-à-dire, en Prince très généreux ; & il n'a parlé de cette Avanture que long tems après qu'elle eſt arrivée : & pour mieux dépaïſer les gens, il n'a pas même voulu dire le nom
de

de la Ville où la chose s'est passée ; ce qui fait bien voir le bon cœur de ce Prince & sa discrétion ; Ce n'est pas toûjours la vertu des Grands, & le Comte de D... vient de donner un éxemple bien oposé sur un sujet beaucoup plus délicat, & qui devoit lui paroître d'une plus grande conséquence. Ce Seigneur étoit amoureux de Madame *H*... jeune & belle ; & après bien des soins & des assurances de tendresse, il avoit été assez heureux pour qu'elle lui donnât son Portrait. Faveur dont il paroissoit charmé, & qu'il devoit conserver jusques au tombeau, & même l'y faire décendre avec lui ! Tous ces Rivaux étoient au desespoir de l'avantage qu'il remportoit sur eux : mais voici comme il en a profité. Il eut envie, la Campagne derniére, d'un cheval qui étoit à un Oficier, Amant, de Mad. *H*... ; mais

Amant malheureux. Le Comte fit tout ce qu'il put pour engager cet Oficier à le lui vendre, mais il n'y eut pas moins: il eut beau lui en ofrir beaucoup plus qu'il ne valoit, tout cela ne ſervit de rien. Vous n'aurez point mon cheval, dît l'Amoureux Oficier, au Comte, à moins que vous ne vouliez le troquer contre le Portrait que vous avez de Madame *H*... vous m'avez ôté ſon cœur, & je veux me prévaloir de l'envie que je vois que vous avez de ce cheval. Voïez ſi cet échange vous duit? Sinon, point de marché: & après tout, que perdez-vous à celui-là? Si vous aimez toûjours Mad. *H*..: il vous ſera aiſé de lui perſuader que ſon Portrait vous a été pris par les Ennemis dans quelque détachement; & avec ce beau prétexte, vous n'aurez pas de peine à vous en faire donner un autre: & ſi vous ne

ne l'aimez plus, qu'avez-vous à faire de cette Peinture ? Vous avez ma foi raison, dît le Comte, je pourrai toûjours avoir un autre Portrait de cette Dame: je suis assez bien avec elle pour qu'elle ne me le refuse pas : le voila, ajouta-t-il, faites mener votre cheval à mon quartier. Ce qui fut dit, fut fait, & les deux Messieurs se séparérent fort contens de leur échange. Vous comprenez bien sans doute le profit que l'Oficier tira du sien; il en fit sa Cour à la Dame, & tâcha de s'établir dans son esprit aux dépens du Comte, qui de son côté ne s'est pas fort prévalu de l'échange. Le cheval fut tué peu de jours après, & l'Avanture fut sûë dans toute l'Armée. Le Comte a essuié les railleries de tous ses Amis là-dessus ; & pour comble de disgraces, quand à son retour il a voulu revoir Mad. *H*...& chercher des pré-

textes

textes pour s'excuſer auprès d'elle, il a été reçû comme vous pouvez vous l'imaginer, & comme en pareil cas vous recévriez un Amant qui en feroit ſi peu de vos faveurs. Ne croiez pourtant pas qu'il ſe ſoit alé pendre de deſeſpoir. Point du tout, il cherche à faire quelque nouvelle Conquête pour ſe dédommager de cette perte. Les Amans de ce tems-ci ne ſavent ce que c'eſt que d'aimer : la conſtance ne paſſe plus pour vertu chez eux, & ils diſent comme l'Opéra,

Plus de fois on eſt infidèle, & plus
on goûte de plaiſirs, &c.

Et l'on pourroit bien s'écrier là-deſſus. O tems ! O mœurs! Et a l'éxemple de Madame *Deſhouliéres*, regretter les *Bellegardes* & les *Buſſys*. On ſuit préſentement de tout autres maximes;

mes ; & celles de Mr. *Pavillon* qui autoriſent l'inconſtance, ſont tout à fait du goût d'apréſent. Je ne ſai ſi l'on n'a point imprimé ces Vers, ils ſont très jolis, & je vous les envoie à tout haſard : il ne m'en coûtera que la peine de les écrire. Vous pourrez, ſi vous les ſavez déja, vous épargner celle de les lire.

La conſtance & la foi ne ſont que des vains Noms
Dont les Laides & les Barbons,
Tâchent d'embaraſſer la Jeuneſſe crédule,
Pour retenir toûjours dans leurs liens afreux,
Par le charme d'un faux ſcrupule,
Ceux qu'un juſte dépit a chaſſez de chez eux.

Cupidon ſous les Loix de la ſimple Nature,
Régit tout ce qu'il fait ſoûpirer ici-bas:

Il

Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'eſt un Empire qui ne dure
Qu'autant que les Sujets y trou-
vent des Apas.

Dès qu'un objet ceſſe de plaire,
Le Commerce amoureux auſſi-tôt
doit finir :
Le reſpect des ſermens n'eſt plus
qu'une chimére ;
La perte du plaiſir qui nous les a
fait faire,
Nous diſpenſe de les tenir.

L'amour de ſon deſtin eſt toûjours
le ſeul maître ;
Et ſans que nous ſachions, ni pour-
quoi, ni comment,
Comme dans nôtre cœur à toute heu-
re il peut naître,
Il en peut malgré nous ſortir à tout
moment.

Ulyſſe qui pour ſa ſageſſe,
Fut ſi célébre dans la Gréce,
Quoi qu'amoureux & bien traité,
Re-

Refusa, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toûjours une Déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une folle constance,
Et n'atendez pas que l'absence,
Ou le dégoût, ou le mépris,
Vous fassent faire penitence,
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quant on sent mourir sa tendresse,
Qu'on baille auprès d'une Maîtresse,
Et que le Cœur n'est plus content,
Que servent les éforts qu'il fait pour le paroître?
L'honneur de passer pour constant,
Ne vaut pas la peine de l'être.

Voilà qui est très joliment dit, & très éxactement pratiqué à la Cour & à la Ville. Les Bourgeois

geois ſe donnent même des airs de petits Maîtres là-deſſus ; & les Dames ne pourroient corriger ces abus qu'en devenant un peu plus fiéres ; & ce que je ne croi pas qu'elles faſſent. On eſt fort content ici, malgré les Batailles perduës : nous voions des Héritiers en *France*, & en *Eſpagne*, qui aſſurent la poſſeſſion de ces Roiaumes aux Enfans de Louïs ; & c'eſt à préſent qu'il voit éterniſer ſon illuſtre Sang, comme on le lui a chanté autre fois. Jamais Roi n'a été plus heureux dans ſa Famille, & n'a eu le plaiſir de voir ſi avant dans ſa Poſtérité ! Mais il faudroit, pour nous rendre heureux à nôtre tour, qu'une bonne Paix ramenât ici l'abondance, & y rétablît le Commerce. Le Roi, quoi que Biſaïeul, ſe porte à merveilles : ſes ataques de goute ne ſont plus ſi fréquentes qu'elles l'étoient autre fois ; &
 l'on

l'on prétend que l'uſage de la ſauge dont il prend tous les matins quelques taſſes, lui fait un bien merveilleux. Mrs. les Médecins n'ont pas la même opinion du Caffé : ils tâchent de le décrier ſans pouvoir en venir à bout. On a eu des nouvelles de ce Roi de *Chiny*, dont je vous ai parlé autre fois, auquel le Roi avoit tant fait d'honnêteté. Ce malheureux qui étoit parti dans le deſſein à ce qu'il diſoit, d'établir le Chriſtianiſme dans ſon Roiaume, l'a abjuré en arrivant chez lui, & c'eſt replongé dans les ſoles erreurs où il étoit né. On vient d'ôter le grand Tableau qu'on avoit arboré en ſon honneur dans l'Egliſe de Nôtre-Dame. Je plains fort les perſonnes qui l'ont ſuivi dans ſon Païs, & qu'il a ſans doute ſacrifiées à la fureur de ſes Sujets ſauvages. On dit que la premiére choſe qu'il a faite en

débarquant, a été de jetter ſes habits dans la mer, afin ne paroîtte d'une maniére décente aux yeux de ſa Cour, c'eſt à dire, tout nud; ainſi les Tailleurs qu'il avoit amenez avec lui, étoient des meubles fort inutiles. Je ſuis, Madame, votre.

LETTRE XLIX.

DE LION.

VOus avez raiſon, Madame, le Siécle eſt extrémement perverti; & c'eſt avec juſtice que vous vous récriezlà-deſſus. Vous le faites de la meilleure grace du monde, & j'aime ce noble couroux. Troquer le Portrait d'une Maîtreſſe contre un cheval, comme votre Comte de D... a fait, ou l'attacher derriére une Chaiſe de Poſte, comme fit le Chevalier de B..., tout

cela sont des choses sur lesquelles on peut justement dire : *O tems ! O mœurs* ! Les faux airs que Messieurs les Amans se donnent sur le chapitre des Femmes, est aussi quelque chose de bien impertinent : & je dirai, comme le *Cocu imaginaire* ; les Gens de Police dévroient bien donner des Réglemens là-dessus. Je ne doute point que Mr. *Dargençon* ne songeât à réformer ces abus, s'il étoit moins ocupé du soin des Lanternes, & de celui d'empêcher qu'on ne jouë au Pharaon. Il me souvient d'une Avanture que le Comte de *Suse* me conta lors que j'étois à *Avignon* : il me dît que dans un des Voïages qu'il a fait autre fois à *Paris*, il avoit rencontré peu de jours après y être arrivé, un Gentil-Homme *Provençal*, apellé le Marquis de *Maliane* ; & qu'étant allez promener ensemble aux *Thuilleries*, &

cau-

causant de choses & d'autres, il lui avoit demandé comment il se divertissoit dans ce Païs où il étoit déja depuis quelques mois. Comment je me divertis? Le mieux du monde, répondit le *Marquis*. Je suis en intrigue avec une des plus jolies Femmes de *Paris*. Tu est de mes Amis, *Comte*, ajoûta-t-il en lui frapant sur l'épaule, & je vais te dire son nom, afin que tu juge si je suis de bon goût. C'est, continua-t-il, la Comtesse de *N*... La Comtesse de *N*...! répondit la Comte de *Suse*, vraiment si cela est, tu est l'homme du monde le plus heureux! Si cela est! dit nôtre *Provençal*, cela est si bien que j'ai une clef de son Apartement, où j'entre tous les soirs par un escalier dérobé. Juge par là des termes où nous en sommes! Il aloit conter encore d'autres circonstances, lors qu'une Dame belle & magnifi-
 que,

que, ſuivie de quelques autres, traverſa l'alée où ces deux Meſſieurs s'entretenoient, & interrompit leur converſation. Le *Marquis* s'étoit reculé pour la laiſſer paſſer, & le *Comte* qui la connoiſſoit s'étoit avancé pour la faluër. Elle lui dît mille honnêtetez, & continua enſuite ſa promenade : le *Marquis* qui s'étoit retiré par civilité, rejoignit le *Comte*. Dès qu'il le vit ſeul, il lui demanda avec le plus grand empreſſement du monde, qui étoit la Dame avec qui il venoit de cauſer ? Qui elle eſt, répondit le *Comte* ? Te moques-tu de moi ? *Marquis*, c'eſt ta bonne fortune ; c'eſt la Comteſſe de *N*... avec laquelle tu eſt de ſi bonne intelligence : c'eſt donc ainſi que tu la connois ! Je voi bien, ajoûta-t-il, que le Ciel a permis qu'elle ait paſſé par ici afin de te confondre. Il lui dît encore mille autres choſes là-

deſſus

dessus qui devoient le faire mourir de confusion ; & pour le mieux confondre il conta l'Avanture par tout. Le Baron de *C*... me disoit l'autre jour, à propos de ces hommes soi disans à bonne fortune, que le Comte de *D*... lui avoit fait une confidence à peu près de même nature que celle dont je viens de parler, & que pour mieux apuier son dire, il avoit tiré une Lettre de sa poche, & lui avoit demandé s'il connoissoit cette écriture. Oui, dît le Baron de *C*..., elle est de la Dame dont vous venez de me parler ; mais je ne saurois croire qu'elle s'adresse à vous ! Voiez, dit le Comte, en montrant le dessus où il y avoit, à Monsieur le Comte de *D*.... Le Baron de *C*... que toutes ces preuves ne persuadoient pas, demanda à voir sur quel ton la Dame écrivoit. Le *Comte* s'y

 oposa,

opoſa, contrefaiſant le diſcret. Mais le *Baron* qui comprenoit qu'il y avoit quelque choſe là deſſous, arracha la Lettre, moitié plaiſanterie, moitié férieux, malgré les éforts du *Comte*, qui faillit à mourir de chagrin, lors que le Baron de *C*... lût tout haut.

Jé ne ſai, Monſieur, *à propos de que vous vous donnez des airs de parler de moi ! Je vous ai défendu ma maiſon, & je vous avertis encore, que ſi vous étes aſſez hardi pour y venir, je vous ferai donner des coups de bâton par mes gens.*

Peſte, dit alors le *Baron*, au Comte *D*..., ce ſont donc là vos bonnes fortunes ! Ho ! gardez-les pour vous ; je n'ai nulle envie de les partager. Il plaiſanta encore quelque tems là-deſſus, ſans que le *Comte* oſât s'en

s'en fâcher ; car il voioit bien qu'il s'étoit atiré cette plaisanterie par sa faute. Il l'essuia du mieux qu'il pût, & ne s'est pourtant pas corrigé. Mais s'il est des Amans indiscrets, il en est aussi quelque fois de tendres & de fideles ; & j'ai connu à *Thoulouse* un Conseiller de ce Parlement là, qui après avoir été amoureux pendant longues années de la Veuve d'un Médecin, qui n'avoit ni biens, ni naissance, l'avoit épousée, & pour mieux remplir son ambition, avoit acheté la Charge de Président, uniquement pour donner ce haut rang à sa Belle. C'est quelque chose d'assez plaisant que la maniére dont on m'a conté que cette Dame s'y prit pour venir à ses fins ! Premiérement elle sût profiter du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son Amant qui étoit Homme de Condition & riche : & quoi qu'el-

le n'eût d'autre mérite que celui d'avoir sû lui plaire, elle sût si bien se ménager cet avantage, qu'après avoir filé le parfait amour pendant quelques années, & avoir dammé le pion aux Celadons & aux Amadis, elle l'engagea à finir le Roman de même. C'étoit beaucoup ! mais ce n'étoit pas encore assez, elle vouloit être Présidente & tenir le premier rang dans *Thoulouse*. Mais le moien d'y parvenir, & de demander pareille chose à un Mari à qui on doit tout, il n'y avoit pas d'aparence à cela ! Cependant elle en vint à bout, & voici comment. A peine les nôces furent-elles faites, & les tems destinez à recevoir & rendre les visites, écoulez, que la Dame tomba dans une mélancolie épouvantable : elle ne pouvoit plus ni manger, ni boire : le sommeil étoit éloigné de ses yeux, & les larmes & les soûpirs

étoient

étoient ſon continuel éxercice. Le Mari toûjours Amant, ne ſavoit comment expliquer cette triſteſſe ſi fort à contte-tems : il en demandoit la cauſe à ſa Femme, qui s'obſtinoit à la lui cacher, & qui en l'acablant de tendreſſe, pleuroit toûjours de plus belle. Ce manége dura près d'un mois. Mais enfin le Mari ne pouvant plus y tenir, lui dit; Madame, il faut aſſurément que vous ſoïïez mécontente de votre ſort ! Si cela eſt, je ſuis l'homme du monde le plus malheureux ! Je vous aime ! Mais ſi c'eſt mon amour qui vous rend triſte, je ſuis prêt à m'éloigner de vous ; je n'ai que ce moien pour vous cacher ma tendreſſe, & quelque cruel qu'il ſoit pour moi, je veux bien y avoïr recours. Ah ! mon Cher, répondit la Dame, que vous raiſonnez à gauche ſur le ſujet de ma mélancolie ! Il eſt vrai que c'eſt

votre tendresse qui l'a causée; mais ce n'est pas de la maniére dont vous l'entendez; & c'est la seule crainte de vous perdre qui m'empêche de jouïr de toute la felicité que je trouve à vous posséder; & je n'aurois jamais consenti à l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'épouser, si j'avois crû de vous aimer avec autant d'ardeur que je vous aime. Car enfin, puis que vous voulez savoir le sujet de ma juste douleur, c'est, continua-t-elle, en versant un torrent de larmes, c'est que je dois vous perdre, & que ma malheureuse destinée veut que j'aie encore un autre Mari! Et comment le pouvez-vous savoir, dit celui-ci? C'est, répondit-elle, que mon horoscope me promet que je serai Présidente: ainsi ne l'étant pas par vous, il faut nécessairement que ce soit par un autre. A ce mot d'un au-

autre, les ſanglots lui coupérent la parole, & l'interrompirent au milieu de ſa période ! Elle tomba évanouïe entre les bras de ſon Epoux. On avoit beau lui dire qu'il ne faloit pas ajoûter foi à toutes ces Prédictions, tout cela ne la perſuadoit point; & rien ne put la rapeller à la vie, que l'aſſurance que cet Epoux complaiſant lui donna de ſe faire Préſident. Comme elle ne demandoit que cela, elle fut d'abord contente; & l'aquiſition de la Charge qui ſuivit de près la promeſſe qu'on lui en fit, mit le comble à ſa ſatisfaction. Voilà comme une Femme adroite trouve le ſecret de contenter ſes paſſions, & de s'en faire encore un mérite auprès de ſon Epoux ! Et voila comment un Epoux prévenu, donne aiſément dans le panneau ! Mais à propos de ces tendres Amans dont on prétend qu'il

 n'en

n'en eſt que dans les Romans, ou dans les nids de Tourterelles ; je vous dirai que j'en ai vû deux en *Languedoc* qui feroient paroli & maſſe à tous ces Amoureu tranſis de l'antiquité : c'eſt le Marquis de *Belliſle* neveu de Mr. *Fouquet*, & Mademoiſelle *D*... qu'il a enfin épouſée, malgré tous les obſtacles & toutes les opoſitions qui étoient de part & d'autre. Ces jeunes gens après s'être aimez pendant quelques années, à la maniére de *Pyrame* & de *Tysbée*, réſolurent auſſi de même que ceux-là, de ſe voir enfin de plus près ; & ſans ſe donner de rendez-vous qui pût cauſer quelque funeſte *qui pro quo*, ils prirent le parti de ſe dérober à la vigilance de leurs Parens, & d'aler, ſous la conduite de l'Amour, chercher un aſile quelque part : ils errerent long tems ſans en pouvoir trouver d'aſſuré. Des Amis du Mar-

Marquis de *Bellisle* les reçûrent tour à tour chez eux ; mais la crainte d'être découverts, & de subir les rigueurs des Loix & celles de leurs Parens, les obligeoit à changer souvent de gîte. Un an s'étoit passé de cette maniére, & leurs finances étoient toutes épuisées : car ils n'avoient pas beaucoup songé à faire *un fonds pour l'Aloiau* : ils avoient aporté en ménage bien plus d'amour que d'argent ; & ce qui étoit encore bien pire, ce Mariage dont la bonne foi des Parties étoit le seul garant, avoit eu, quoi que clandestin, des suites qui devoient le rendre bien-tôt autentique. Dans ce triste état, après avoir couru toute la *France*, & ne sachant que devenier, leur unique ressource fut d'aler se jetter aux piez de l'Evêque *Dagde*, frére de feu Mr. *Fouquet*, & par conséquent Oncle du Marquis de

Bellisle. Ce Prélat touché de leurs malheurs & de leur constance, les reçut en pitié; & après leur avoir pardonné les égaremens, où l'amour les avoit plongez, il ajoûta les Cérémonies nécessaires à leur Mariage, & joignit à sa bénédiction le soin de leur subsistance: il leur donna un Apartement dans son Palais Episcopal, des domestiques, & tout ce qui est nécessaire à une Famille naissante. Je les ai vûs dans ce Païs-là: ils y passoient des jours tranquilles, faisant eux-mêmes tout leurs plaisirs, & atendant dans cette douce solitude, de pouvoir calmer la colére de leurs autres parens. Voila ce qui s'apelle aimer! Mais il n'est pourtant pas nécessaire que l'amour produise de pareils éfets; & il est bon de consulter un peu la raison avant que de s'abandonner ainsi à son panchant. Mais j'ai

tort de faire ces réfléxions : vous les feriez bien ſans moi, & vous ſavez mieux que perſonne que ce n'eſt pas l'amour qui nous perd, mais la maniére de le faire. J'ai connu une très jolie Femme à *Thoulouſe*, qu'on apelle la Préſidente *Drouillet*, qui avoit les plus plaiſantes maximes du monde là-deſſus. Elle ſe vantoit un jour d'avoir un reméde aſſuré contre toute ſorte de Tentations. Tout le monde avoit de l'empreſſement pour ſavoir ce reméde ſi néceſſaire à tant de gens. On faiſoit des Paris ſur l'infaillibilité du reméde ; & après bien des raiſonnemens pour & contre, & être fait long tems prier, Madame *Drouillet* prononça de cette maniére.

Le reméde le plus ſûr pour faire ceſſer la Tentation, c'eſt d'y ſucomber.

Je

Je vous avouë que je ne l'atendois pas là ! Tout le monde fut ſurpris de cette déciſion : mais on fut en même tems obligé de convenir qu'elle étoit très juſte. Madame *Drouillet* gagna le Pari. Le reméde fut déclaré infaillible. Mais quelque ſûr qu'il puiſſe être, c'eſt ce me ſemble le cas de dire là-deſſus que le reméde eſt pire que le mal. Voila, je gage, une choſe que vous ne ſaviez pas, que ce reméde de Madame *Drouillet* ! Voiez comme on aprend tous les jours quelque choſe ! J'ai apris depuis peu une maniére de faire un Potage, dont je ne me ſerois jamais aviſée, & qu'un de vos Amis m'a dit ſavoir par expérience : c'eſt Mr. de *Verſoris* qui loge dans la ruë *Baubourg*, & qui a paſſé par ici il y a quelques jours. Nous parlâmes beaucoup de vous d'abord, après cela de nouvelles,

&

& enſuite de choſes & autres : je le priai à dîner ; j'avois une très bonne ſoupe, il en convint : mais il me dît en même tems qu'il en avoit mangé autre-fois une qui lui avoit paru meilleure. Cela me ſcandaliſa. Je voulus ſavoir ce que c'étoit que cette ſoupe ; & je priai Mr. de *Verſoris* de vouloir bien donner des leçons là-deſſus à mon Cuiſinier. Volontiers, me dit-il, faites-le monter, & je lui enſeignerai la maniére dont cette ſoupe étoit faite. Il n'y faut pas beaucoup de façons, & vous en ſerez quite pour un lapin & deux livres de chandelles. Il faut mettre avec cela des choux & du ſel dans la marmite : la remplir d'eau, & dreſſer la ſoupe quand cela eſt cuit. Fi, dis-je alors à Mr. de *Verſoris*, quelle abominable ſoupe ! Je vois bien, ajoûtai je, que vous n'avez pas envie que je mange la mienne. En

éfet,

éfet, cet idée de chandelle me faiſoit ſoûlever le cœur. Mais Mr. de *Verſoris* me dît, en mangeant toûjours, que j'étois bien délicate : qu'il faloit en avoir goûté avant de s'en dégouter; & que l'on ne devoit jamais condamner les choſes ſans les connoître. Il me conta enſuite comment il avoit tâté de ce beau regal ; & il me dît qu'aïant été dans une Iſle avec quelques-uns de ces Amis pour chaſſer aux lapins, & les eaux étant débordées, il leur fut impoſſible de repaſſer de l'autre côté, & il falut reſter dans l'Iſle juſques à ce qu'elles fuſſent écoulées. Comme ils n'avoient pas prévû ce débordement, ils ne s'étoient pas fort précautionnez contre la faim à laquelle ils ſe virent bientôt expoſez ; car leurs petites proviſions manquérent dès les premiers jours : il ne leur reſtoit plus que du pain, qui eſt or-

ordinairement ce dont on ſe nantit le plus : & je ne ſai par quelle Avanture ils s'étoient auſſi munis de quantité de chandelles. Peut-être croioient-ils qu'il en faloit en plein midi dans cette Iſle, & qu'elle étoit dans un climat pareil à celui de *Norwege* : ou peut-être auſſi avoit-on pris ces chandelles croiant que ce fût autre choſe. Enfin, que ce fut par deſſein, ou par *qui pro quo*, ils en avoient toûjours bonne proviſion, c'eſt ce qu'il y a de ſûr : mais ils ne croioient pas d'abord que cette proviſion leur fût auſſi utile ; & la néceſſité qu'on dit être mére des inventions, les en fit aviſer. Un jour que Mr. de *Verſoris* étoit allé chercher des lapins dans un des bouts de cette Iſle, & qu'après s'être long tems fatigué, il vint joindre ſa Compagnie, il trouva ſes Amis autour d'un plat de ſoupe, & les abor-

aborda avec l'apétit d'un Chasseur, & d'un Chasseur qui depuis quelques jours faisoit très mauvaise chére ; il débuta par manger comme quatre. Si on lui avoit demandé des nouvelles de ses parens dans ce moment là, il auroit sans doute répondu qu'il étoient tous morts de mort subite, afin d'abreger la conversation. Mais quand sa grosse faim fut un peu apaisée, il se récria sur la bonté de la soupe, & demanda à celui de ses Camarades qui l'avoit fait la cuisine ce jour-là, comment il avoit pû faire pour les régaler si bien. Qu'as-tu donc mis dans cette soupe ? lui dit-il. Tien, répondit l'autre, en lui montrant quelque chose de long au bout d'une fourchette, voila les méches ! Il y en avoit éfectivement six, c'est à dire, pour deux livres. Mr. de *Versoris* m'assura qu'il n'avoit de sa vie

man-

mangé une meilleure ſoupe que celle-là : & ſi je l'en avois crû, j'aurois ordonné à mon Cuiſinier de nous en faire une pareille dès le lendemain pour eſſaier comment cela feroit. Mais je ne fus pas tout à fait de cet avis je dis à Mr. de *Verſoris*, qu'une pareille ſoupe n'étoit bonne que lors qu'elle étoit aſſaiſonnée par la faim ; & qu'il faloit atendre que nous fuſſions en tems de famine pour en faire l'épreuve. Peut-être, dis-je, que du train dont les choſes vont nous n'aurons pas long tems à atendre. Comme nous tombions ſur des réfléxions qui n'étoient pas les plus réjouïſſantes du monde, nous jugeames à propos de changer la converſation. Je croi cependant, Madame, que vous êtes de même ſentiment que moi, & que tant que vous pourrez mettre un chapon dans votre pot, vous ne vous aviſerez pas d'y

d'y mettre des chandelles. Mr. de *Verſoris* me fit encore cent contes pendant le dîner : il m'en rapella quelques-uns dont j'avois déja ouï parler, & un entr'autres qne je ſavois de *Nîmes*, & que vous ne ſerez peutêtre pas fâchée de ſavoir auſſi. Il y avoit dans cette Ville-là deux fameux débauchez, dont l'un s'apelloit *Lengarent*, & l'autre *Cottin*, Ces deux Meſſieurs étant un ſoir dans un Cabaret, après avoir bû un peu plus que de raiſon, s'aviſérent de ſe faire un défi aſſez plaiſant. Je parie, dit l'un à ſon Camarade, que tu n'oſerois aler après minuit donner de la bouillie à un pendu qu'on a porté tantôt ſur le grand chemin ! Je parie que ſi, répondit l'autre. On convint d'une ſomme qui fut miſe ſur jeu, & dépoſée en mains tierces ; & pour éviter toute ſupercherie, il fut dit, que celui qui

qui devoit aler porter la boulie, laisseroit le poëlon & la cuilier au gibet, pour preuve incontestable qu'il y auroit été. Il y avoit une grosse demi-lieuë de la Ville : la nuit étoit fort obscure ; tout cela ne rebuta point l'intrépide Parieur : il se mit seul en chemin, suivant les conventions, à l'heure marquée. Etant arrivé sur le lieu, il ne manqua pas d'éxécuter ce qu'on lui avoit prescrit. Mais à peine avoit-il présenté la cuilier au pendu, qu'il entendit une voix enrouée qui s'écria : elle est trop chaude ! Un autre seroit mort de peur ; mais celui-ci au contraire répondit sans s'émouvoir : tu n'as qu'à soufler. Vous croiez bien sans doute que ce n'étoit pas le pendu qui parloit, cela s'en va sans dire. Mais croiriez-vous bien que c'étoit celui qui avoit défié son Compagnon, qui, pour lui faire peur, l'avoit devancé,

& pendant qu'il étoit ocupé à faire la boulie, s'étoit alé mettre à la place du pendu. Tout le monde fut ſurpris du courage de ces deux hommes. On n'a point pû decider encore quel étoit celui qui en avoit le plus. Je vous en fais juge; & je les trouve tous deux bien intrépides. Car enfin, celui qui devançoit ſon Compagnon n'étoit pas ſûr qu'il vint le relever de ſentinelle; & l'autre ne pouvoit pas prévoir que ſon Ami ſe fût mis à la place du pendu, ni croire qu'il eût parlé ſur ce ton-là. Le petit Cordelier de *Thoulouſe* n'eut pas tant de hardieſſe; ce pauvre Moine aiant fait l'agréable dans un jour de Fête de leur Ordre, s'aviſa de boire, après pluſieurs ſantez, celle de la belle *Paule*, qui, comme je vous l'ai déja dit, eſt depuis des Siécles dans les Charniers de

de cette Egliſe, & y conſerve encore des marques de beauté. Comme tous les Moines étoient pour lors en bon train, ils dirent à ce pauvre Frére, que puis qu'il bûvoit la ſanté de la belle *Paule*, il faloit qu'il alât la ſaluër le verre à la main dans le Tombeau. Il tôpa d'abord. On l'en défia. Il faloit y aler ſeul : & pour qu'on fût ſûr qu'il y auroit été, il fut dit qu'il planteroit un clou dans cet endroit-là. On lui donna un marteau pour cela, & on lui ſouhaita un bon voiage. Je ne ſai s'il a été heureux ; mais il a toûjours été des plus longs, car il n'en eſt jamais revenu. Il avoit parfaitement bien rempli ſa commiſſion : il avoit vuidé ſon verre, & planté le clou, & il s'en retournoit triomphant, lors qu'il ſe ſentit arrêter par la robe, ſur laquelle, ſans y penſer, il avoit ataché ce clou fatal. Il n'eut

garde de ſonger à cela, il crut bien plûtôt que la belle *Paule* vouloit le retenir pour le punir de ſa témérité; & la peur s'empara ſi fort de ſon eſprit, qu'il en mourut ſur la place. Ses Confréres ne le voiant point revenir coururent à ſon ſecours; mais il n'étoit plus tems, & ils le trouvérent dans l'état que je viens de dire. Cependant, ne trouverez-vous pas, Madame, que nous tombions, Mr. de *Verſoris* & moi, comme on dit, de *Caribe* en *Scilla*, & qu'après avoir changé la converſation, parce que nous ne la trouvions pas aſſez réjouïſſante, nous en avions entamé une qui ne pouvoit donner que des idées lugubres? Mais point du tout, s'il vous plaît, nous parlions des maux d'autrui, & des maux paſſez depuis long tems, un lieu que l'idée de ceux qu'on craint, & qu'on croit voir aprocher à grands

grands pas, fait des impressions bien diférentes, & n'a garde de fournir le mot pour rire: & de peur de retomber dans ces tristes pensées, je m'en vais, puis qu'il m'en souvient, vous conter encore une Avanture arrivée dans la célébre Ville de *Nîmes*, & que j'avois oublié de mettre dans les Lettres que je vous écrivois autre fois de ce Païs-là. Celle-ci sera une rapsodie : mais à la bonne heure, pourvû qu'elle vous réjouïsse c'est assez, & il n'importe à quel prix. Il y avoit donc dans *Nîmes* un Gentilhomme apellé Mr. de la *Cassagne*, homme de la meilleure humeur du monde, & qui, quand il manquoit de plaisirs, trouvoit le secret de s'en faire de tout, & de se réjouïr à peu de fraix. Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ses Voisins, qui m'a paru assez plaisante. Ce Voisin étoit un bon Gen-

Gentilhomme qui vivoit bourgeoiſement, & même très chichement. Un Cuiſinier auroit eu beaucoup de loiſir chez lui, & il n'auroit pas ſeulement pû y faire une ſoupe aux chandelles : car elles n'étoient point d'uſage dans cette maiſon-là, & la ſombre lueur d'une lampe en faiſoit le ſoir toute l'illumination : encore étoit-on bien aiſe de pouvoir la ménager ; & dans cette vûë, Mr. & Madame de *Recolin* l'éteignoient dès qu'ils avoient fini un très léger ſouver ; & après avoir fermé leur porte, & couvert du feu pour la pouvoir ralumer au retour, ils aloient paſſer la ſoirée tout auprès de chez eux. Mr. de la *Caſſagne*, qui, comme Voiſin, avoit pû remarquer leur marche, ſe réſolut de troubler un ſoir cette vie ſi unie, & de leur cauſer un peu d'inquiétude. Il fit prix pour cela avec des Ma-

çons qu'il posta avec tout ce qui leur étoit nécessaire dans un coin : & après que Mr. *Recolin* & sa Femme furent sortis de chez eux, il fit murer la porte de leur maison, & se plaça avec quelques-uns de ces Amis dans uu endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens diroient, & à voir le dénoûment de la piéce. Ils ne firent pas long tems le pié de gruë : car dès dix heures sonnantes, Mr. *Recolin* & sa Femme, gens très réglez, prirent congé de ceux chez qui ils avoient passé la soirée. On les éclaira jusques à la porte de la maison où ils étoient, suivant la louable coûtume de tous les soirs : on entendit même un dialogue assez plaisant entre ces bonnes gens. C'est assez, disoient les uns, nous voions assez clair, n'avancez pas davantage. Prenez garde, répondoit-on, êtes-vous dehors, ne tombez point.

point. Après tous ces complimens & plusieurs autres, on referma la porte du logis d'où l'on sortoit, & Mr. *Recolin* chercha la sienne à tâtons. Il savoit cela par cœur; ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais quelle fut sa surprise, lors qu'en croiant ouvrir sa porte il ne trouva qu'un mur! Je me suis bien mépris, dit-il, à sa Femme! Je croiois aler droit chez moi, & j'ai donné contre la muraille! Voions, c'est plus bas. Il marcha & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Il revint sur ses pas sans en être plus avancé. Quoi! s'écria-t-il, d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendoient; m'auroit-on volé ma maison! Auroit-elle changé de place! Il y a ici quelque chose de surnaturel, & il faut que je m'en éclaircisse. Alons, continua-t-il, prenons la ruë par un bout, & comptons toutes les

mai-

maîſons. Voici, commença-t-il, celle d'un tel, une telle boutique, le Savetier du coin, & la Ravaudeuſe. Tout cela fut nommé par nom & ſurnom. Cette longue & ennuieuſe énumération le conduiſit à l'autre bout de la ruë, & il eut le chagrin d'y arriver ſans que ſa chére maiſon ſe fût rencontrée ſur ſon chemin. Elle eſt perduë, s'en eſt fait! Diſoit-il d'un ton lamentable, elle étoit placée entre un Chirurgien & un Charcutier. Je trouve bien ces deux boutiques; mais il n'y a plus de maiſon qui les ſépare. Ah! ma chére Femme, que deviendrons-nous? Nous voici à la ruë dans une heure un peu induë! Où irons-nous chercher gîte? Et que dira-t-on quand on ſaura le malheur qui nous vient d'arriver? Mais eſt-ce enchantement, eſt-ce miracle? Et pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici

 ce

ce qui arriva autre fois aux Habitans de *Sodome* ? Pendant tous ces discours, auxquels la Femme ne répondoit que par des pleurs, il cherchoit toûjours cette porte, & toûjours inutilement. La bonne Dame étoit d'avis de crier au voleur. Elle faisoit fort tristement l'inventaire de son petit meuble, & il n'y avoit pas une seule piéce de son ménage, jusques à la Poële & au gril, qui ne lui coûtât de nouveaux soûpirs. Et je croi que la nuit se seroit passée dans cette inutile recherche, & dans ces vains regrets, si Mr. de la *Cassagne* & ses Amis n'eussent découvert le mistére à force de rire. Ils firent aporter des flambeaux, & démolir la muraille postiche ; & Mr. *Recolin* fut si aise de retrouver sa porte derriére, & si pressé de rentrer chez lui, qu'il ne s'amusa pas à se plaindre du tour qu'on lui avoit

joué. Tout le monde en rit le lendemain. J'en ai ri quand on me l'a conté; & je ne doute point que vous n'en rïiez aussi. Du moins est-il bien sûr que je ne vous l'écris que pour vous faire rire. On parle dans ce Païs-là des bons mots de ce Mr. de la *Cassagne*, comme à *Paris* de ceux de Mrs. de *Gramond* & de *Roquelaure*. Mais à propos de ce dernier, Mr. de *Vantadour* nous conta derniérement quelque chose d'assez hardi qu'il avoit dit à Monseigneur. Il étoit un matin au lever de ce Prince, qui, soit prévention, ou réalité, se plaignit que l'odorat soufroit quelque chose auprès de ce Duc, & lui dit naturellement : éloignez vous un peu *Roquelaure*, car vous sentez bien mauvais ! L'autre, sans se déconcerter, lui répondit froidement : je vous demande pardon, Monseigneur, c'est vous qui

 sen-

ſentez, & non pas moi ! Monſeigneur ne ſavoit ſur quel ton prendre cette réponſe, lors que *Roquelaure* la lui expliqua en lui faiſant comprendre qu'éfectivement ce n'eſt point celui d'où vient la mauvaiſe odeur qui en eſt incommodé, & que ce ſont ſeulement ceux qui ſont auprès qui peuvent la ſentir. L'argument étoit ſans replique; de même que celui de Madame *Drouliet* ſur les tentations, & le tout ne ſe dit que pour briller, & je ne le répéte que pour vous réjouïr. Adieu, je vous parlerai une autre fois des beautez de *Lion* que je n'ai pas encore eu le tems de bien voir. Je n'en ai à préſent que pour vous aſſurer que je ſuis, Madame, votre, &c.

LETTRE L.

DE PARIS.

VOtre Lettre, où rapſodie, comme il vous plaira l'apeller, m'a parfaitement bien réjouïe; & votre intention a été remplie là-deſſus, on ne peut pas mieux: j'ai ri des Gaſconnades de votre Marquis Provençal, & de celles du Comte menacé de coups de bâton: il faudroit quelques Avantures comme celles-là pour rabatre un peu le caquet de nos gens à bonne fortune! Mr. *Dargençon* eſt, comme vous dites, trop ocupé pour pouvoir remédier à ces abus; & le *Pharaon* ſeul lui donne terriblement de l'éxercice! On lui fit l'autre jour une petite malice aſſez plaiſante. Il aloit dans les maiſons où il croioit

qu'on donnoit à jouër, & y aloit en tapinois, pour ſurprendre les Joueurs, en flagrand delit. Il fut chez Madame de ... qui, comme vous ſavez, étoit fort ſoupçonnée de ne pas obſerver rigidement les Ordonnances. Cette Femme avertie de ſa marche, poſta un valet ſur la porte après lui avoir donné ſa leçon; & ce valet après avoir regardé à droite & à gauche, & fait quelques autres grimaces, avertit Mr. *Dargençon* que Madame de... étoit en haut, quoi qu'elle eût ordonné qu'on dit qu'elle étoit ſortie. Et que fait-elle là-haut, mon Ami, dit Mr. *Dargençon*? Monſieur, répondit l'autre, elle jouë; ſi vous voulez monter vous la trouverez; mais il y a un peu haut, car c'eſt au cinquiéme étage. N'importe, répondit Mr. *Dargençon*, qui mouroit d'envie de trouver quelqu'un en faute. Il

ſe

ſe mit en même tems à enfiler la montée, & arriva tout éſoufflé auprès des goutiéres, où il trouva éfectivement Madame de ... jouant de la Baſſe de Viole. Vous jugez bien qu'elle le berna comme il faut ! Il voulut s'en prendre au valet ; mais on lui fit comprendre qu'il avoit parlé juſte, ainſi il prit le parti de plaiſanter & de rire le premier de l'Avanture. Je vous aſſure qu'il n'en a pas ri le dernier, & qu'on s'eſt bien diverti de ſa crédulité & de la facilité avec laquelle il avoit donné dans le paneau. La Dame de *Toulouſe*, qui fût ſe faire préſidente par ſon adreſſe, en ſavoit je croi plus que Mr. *Dargençon* ; & cet Epoux ſi complaiſant pourroit aller du pair avec Mr. & Madame de *Belliſle*, & prouver comme eux, qu'il eſt encore des cœurs tendres & fideles. Il en eſt, il eſt vrai ;
mais

mais il en eſt peu ! Cependant Mr. le Duc de *Baviére* rencontra un de ces Miracles d'Amour dans une Ville qu'il prit d'aſſaut ſur le Turc. La Garniſon devoit être taillée en piéces. Tout étoit rempli d'horreur & d'éfroi dans ce deſordre ; & au milieu de ce trouble on vit ſortir au travers des morts & des mourans une jeune & belle Perſonne, qui, ſans paroître éfraiée, vint ſe jetter aux piez de ce Prince Victorieux. Seigneur, lui dit-elle, je viens te demander la vie de mon Amant, ou te prier de me faire mourir avec lui : acordé moi celle de ces deux graces qu'il te plaira, & je t'en aurai une égale obligation. Le Duc ſurpris de la demande de cette Dame, & de la maniére ferme dont elle la faiſoit, la pria de lui dire qui elle étoit, & qui étoit ſon Amant. Il eſt, répondit-elle,

Lieu-

Lieutenant dans les Janiſſaires, & je ſuis fille du Bacha de la Ville. Nous nous aimons depuis long tems; & ſi tu veux protéger nos Amours, nous te ſuivrons où tu voudras, & embraſſerons le Chriſtianiſme. Le Duc de *Baviére* eſt trop bon Catholique pour négliger le ſoin de faire des Proſélites, & trop tendre lui-même, & trop généreux pour ne pas couronner de ſi beaux ſentimens : Il rendit l'Amant à ſa tendre Maîtreſſe, briſa leurs chaînes pour faire place à celle de l'himen, fit batiſer ces Amans, & voulut même être leur Parrain. L'Amant fut nommé Joſeph, & la Maîtreſſe, Marie. Ils ſe meriérent auſſi-tôt après, & ils tiennent préſentement Caffé à *Liége*. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe que le Duc de *Baviére* ne leur ait pas procuré une meilleure fortune! J'en ſuis ſurpriſe auſ-

ſi;

ſi ; mais je ne ſaurois vous donner de raiſon là-deſſus : tout ce que je ſai, c'eſt qu'ils ſont très bons Chrétiens : ils ſe ſont donnez pour nom de famille, celui *Dallemand* : ſi bien que ſi vous alez jamais à *Liége*, vous n'aurez qu'à demander le Caffé de Mr. *Dallemand*. Je croi qu'il doit être bien bon chez eux ; car c'eſt des *Turcs* que nous en tenons l'uſage. Des Perſonnes qui viennent de ce Païs-là m'ont dit, que Mr. & Madame *Dallemands* s'aiment encore tout comme le premier jour ; qu'ils ſont les plus contens du monde, malgré le médiocre état de leur condition, & que jamais il n'y eut une plus belle union. Voilà qui peut faire paroli à Mr. & Madame de *Belliſle* ! Vôtre remède contre les tentations me paroît un peu cavalier ; & comme vous dites fort bien, il eſt de ceux qu'on peut apeller pi-

res

res que le mal. Je n'ai pas non plus grande envie de la Soupe aux chandelles de Mr. de *Verſoris*; & je ſouhaite que nous ne ſoïions point réduits à la cruelle néceſſité d'en goûter ! J'aimerois encore mieux celle que les bons Pères Jéſuites ont trouvé le ſecret de faire avec un caillou. On me contoit l'autre jour que deux de ces Révérens, paſſant dans un Village de *Normandie*; entrérent à l'heure de dîner dans la maiſon d'un Païſan. Ils n'y trouvérent point de cuiſine; le Père & la Mère étoient aux champs, & les Enfans qui étoient de garde au logis, ne pouvoient pas être d'un grand ſecours à nos Religieux. Ils leur allumérent pourtant un bon feu, leurs préſentérent du cidre, & puis c'étoit tout. Cela ne ſufiſoit pas, les Enfans d'Ignace avoient envie de dîner : mais de peur d'éfraier ceux du

Païـ

Païſan, ils n'oſérent pas demander tout d'un coup ce dont ils auroient eu beſoin ; & pour commencer par un bout, ils propoſérent d'abord une Soupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. Quoi ! dirent les Pères, vous ne ſavez donc pas que nous faiſons nos Soupes avec un caillou ? Un caillou ! répondirent ces pauvres Enfans, cela doit être curieux ! Vraiment ſans doute, dirent les Pères, & très curieux : ſi vous voulez nous vous enſeignerons nôtre ſecret : vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit fut fait. On leur porta des cailloux à choſir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été poſée ſur le feu, on s'aſſit pour atendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force, & le caillou
ne

ne cuisoit point : ces Enfans y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux, que la faim pressoit, commencérent à s'impatienter : ils acusérent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il faloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pouvoit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna : mais comme l'éfet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces Enfans, atentifs à cette nouvelle maniére de Soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que nos Jésuites après avoir obtenu le sel & le beurre, les envoiérent au Jardin cueillir des choux, des oignons, & toute sorte de légumes, qui furent plûtôt cuites que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a plus qu'à dresser le Potage. On leur aporta

aporta du pain ; ils firent une Soupe excellente ; le caillou fut ſervi deſſus en guiſe de chapon, un peu dur à la vérité ; auſſi n'y toucha-t-on point, les Pères dirent qu'il faloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pourroit encore en faire une autre ſoupe. Cependant celle-là fut trouvée très bonne. Les pauvres Enfans avoient apellé leurs Voiſins, qui vinrent tous admirer cette Soupe au Caillou. Le bruit s'en répandit dans tout le Village ; & les plus dévots criérent Miracle là-deſſus ; & ſans faire d'atention au ſel, au beurre, ni aux choux, ils crurent qu'il faloit que le bon St. Ignace eût opéré là-dedans, & que ſans ſon ſecours on n'auroit jamais pû faire du bouillon avec un caillou ; puis que ſelon le Proverbe on ne ſauroit tirer du ſuc d'une pierre. Voila, ce me ſemble, une Soupe moins dé-

goûtante

goûtante que celle dont vous m'avez parlé. J'admire avec vous la fermeté de Mrs. *Languaran* & *Cottin* ! Je doute qu'on en puisse trouver d'aussi intrépides ailleurs qu'en ce Païs-là ; & il faut être *Gascon* pour imaginer une pareille saillie ! Encore tous les *Gascons* ne s'en tirent-ils pas si bien, témoin le Cordelier de *Toulouse*. Je savois déja cette Histoire-là ; mais celle de ces deux débauchez de *Nîmes* a eu toute la grace de la nouveauté chez moi, aussi-bien que l'Avanture du Sr. de *Recolin*. Je ne saurois y penser encore que je n'en rie ! Il me semble voir ces deux figures à peu près semblables à Mr. & Madame *Sotanville*, cherchant leur maison à tâtons, & faisant des lamentations ridicules là-dessus. Une pareille scéne auroit pû, si elle avoit été sûë de feu *Moliére*, fournir matiére à quelque jolie

Piéce,

Piéce. Mr. de la *Cassagne* devoit être un aimable Homme, de savoir se réjouïr ainsi à peu de fraix ; & des petites malices de cette nature, qui n'en veulent ni au bien, ni à la réputation du prochain, ne sauroient, je croi, être criminelles ! Je m'imagine que ces bons mots devoient avoir leur mérite ; & vous m'auriez fait plaisir de m'en aprendre quelques-uns. La vivacité du Païs aide beaucoup à l'esprit, & donne un nouveau sel aux choses. Quoi que l'on sache ici tout son *Roquelaure* par cœur, je n'avois pas pourtant encore entendu parler de la réponse qu'il fit à Monseigneur. Je la trouve un peu hardie ; mais il y a des gens qui risquent des choses que d'autres n'oseroient pas hasarder, & auxquels on pardonne à cause de l'invention : mais je croit que vous auriez de la peine à me pardonner,

si je ne faisois dans cette Lettre que récapituler la votre. Vous voulez des nouvelles : en voici. Vous connoissez du ... Capitaine dans le Régiment de *T*., vous savez que bien loin d'être riche, il s'en faut plus de dix mille francs qu'il n'ait un sou : il vient pourtant d'épouser une Fille de condition, jeune & jolie, qui ne manque pas d'esprit, avec cinquante mille écus de bien, & une Pension du Roi d'environ cent pistoles. Voiez si ce n'est pas être heureux ! J'en suis ravie, car il est bon enfant ; mais je ne l'aurois jamais crû assez habile pour faire un coup comme celui-là : car il ne doit cette bonne fortune qu'à lui seul. La petite Personne étoit, pour cause de Religion, dans la Communauté des Filles de ..., elle avoit un Amant qui étoit Ami de du ..., & qui étoit au service. Du ...,

eut ocasion de voir cette Demoiselle, par raport à son bon Ami : elle étoit orpheline, & par conséquent Maîtresse d'elle-même, & n'avoit à ménager que quelques Parens, desquels elle atendoit du bien, & que du ... eut l'adresse de mettre dans ses intérêts. Le cœur de la Belle n'étoit pas si aisé à gagner : étant déja prévenu en faveur d'un autre, du ... avoit beau faire l'empressé, on ne lui acordoit que de l'estime ; encore à condition qu'il ne s'en rendroit point indigne en trahissant son Ami : il faisoit d'abord le généreux là-dessus, & redoubloit ses soins oficieux pour hâter le bonheur des deux Amans ; mais en même tems il travailloit à les séparer pour toûjours. Il avoit étudié l'humeur de la Demoiselle : il savoit que ses sentimens étoient tendres & délicats ; ainsi il l'ataqua par son foible,
&

& n'eut pas de peine à en triompher, en lui persuadant que son Amant n'étoit pas aussi fidéle qu'elle l'avoit crû. On se persuade aussi aisément les choses qu'on craint, que celles que l'on souhaite ; ainsi dès que la Demoiselle eut conçû des soupçons contre son Amant, on n'eut pas de peine à lui aigrir l'esprit contre lui, & à donner un mauvais tour aux démarches les plus innocentes de ce pauvre Garçon. Du . . . trouvoit du crime dans toutes ses actions, & mettoit à profit des aparences, qui, comme on sait, sont toûjours trompeuses : & comme la défiance se mêle toûjours de tout, ce malheureux Amant fit quelques démarches qui pouvoient paroître équivoques, & qu'on ne manqua pas de tourner du mauvais côté ; ce qui détermina la Belle & l'obligea à punir une prétenduë inconstance, par une

infidélité très réelle. Dès que du ... vit les cartes affez brouillées, il s'ofrit à la Belle pour fervir d'inftrument à fa vangeance. Elle l'accepta, n'écoutant alors que fon reffentiment, & croiant cependant faire une très bonne afaire du côté de l'intérêt : car il avoit eu foin de s'établir fur le pié d'un très bon parti : il avoit, difoit-il, quarante mille écus en Provence, & les avoit conftituez dans fon Contract de mariage : il avoit outre cela feu & lieu dans *Paris*, & de grands biens à atendre de Madame fa Mére, qui devoit fe charger de lui & des fiens, & qui avoit une très belle Maifon dans un des Fauxbourgs de cette Ville. Il avoit fi-bien perfuadé tout cela à fes bonnes Sœurs, & avoit fi-bien fû les mettre de fon parti, qu'elles confeillérent toutes à la Demoifelle de fe tourner de fon

côté.

côté. L'Amant eut beau venir en poſte pour rompre les meſures qu'on prenoit contre lui, il fut reçû comme un chien dans un jeu de quilles, & obligé de s'en retourner ſans qu'on voulût écouter ce qu'il pouvoit dire pour ſa juſtification : il étoit condamné ſans apel ; & du … demeura maître du Champ de bataille. Il fit préſent à la Demoiſelle d'une Bourſe où il y avoit deux cens demi-louïs, & d'un Colier de trois cens piſtoles : il la mena, dès qu'ils furent épouſés, chez Madame ſa Mére, où l'on avoit tout récrépi, & où elle trouva une maiſon, qui, quoi qu'un peu délabrée, auroit pourtant pû paſſer pour belle. Un repas aſſez propre lui donna encore une bonne idée de l'opulence de la Dame du logis ; mais elle ne reſta pas long-tems dans cette agréable erreur ! A peine les

jours des Nôces étoient-ils passez, que la petite Femme vit arriver un Carrosse rempli de Dames & de Messieurs. Cette troupe inconnuë qu'elle crut de la connoissance de sa Belle-mére, entra sans façon dans une sale basse ; & après quelques petits complimens de civilité, passa dans le Jardin. La nouvelle Mariée les y suivit. On se promena quelque tems ensemble : mais quelle fut sa surprise lors qu'elle vit arriver des bouteilles de vin, des pâtez, & tous les aprêts d'un Régal, qui ne paroissoit pas fait pour elle ! Elle prit alors congé de la Compagnie, qui parut fort aise de la voir partir, & ne fit nuls éforts pour l'arrêter. Elle fut dans sa chambre rêver à cette Avanture, où elle ne comprenoit rien : & dès que du ... entra, elle lui en demande l'explication, & il lui répondit, sans se déferrer, que sa

Mé-

Mére avoit bien voulu prêter ce jour-là ſon Jardin à ces Perſonnes pour une partie, qui, quoi qu'elle eût l'air de partie de plaiſirs, n'avoit pourtant pour but qu'une réconciliation entre Parens, & étoit par conſéquent une bonne œuvre. Cette réponſe parut juſte, & la jeune Femme s'en acommoda: mais le lendemain on vint détendre la Tapiſſerie de ſa chambre. C'étoit une verdure très propre, dont on lui avoit beaucoup éxagéré le prix, & qu'elle trouvoit fort à ſon gré. Ce nouvel accident lui fit peine; mais on l'apaiſa en lui diſant, que comme on aprochoit de la Fête-Dieu. on étoit obligé de fournir des Tapiſſeries pour la Proceſſion, & qu'on avoit acoûtumé de faire ſervir tous les ans celle-là à ce ſaint uſage. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela, auſſi n'y repliqua-t-on

 point;

point : une vieille Bergame fut ſubſtituée à la place de la verdure. La petite Femme auroit mieux aimé qu'on n'en eût point, mis, afin qu'on eût eu plus d'empreſſement de la lui rendre ; mais on lui fit comprendre qu'il faudroit qu'elle ſervît encore huit jours après, pour la petite Fête-Dieu, & que ſa chambre ſeroit trop long-tems dégarnie ; ainſi elle laiſſa tendre la Bergame. Quelques jours après, Madame le ... Tante de du ..., étant venu voir la jeune Femme, qui étoit incommodée, & aiant trouvé le Colier ſur ſa Toilette, le mit ſans façon à ſon cou, & dît à une perſonne du logis : ma Niéce a préſentement reçû ſes viſites, ainſi je crois qu'elle n'a plus que faire de ce Colier. La nouvelle Mariée n'avoit point entendu ce diſcours, ainſi elle fut fort alarmée lors qu'elle ne retrouva

plus

plus ſon Colier : elle crut qu'on le lui avoit volé, & elle auroit fait un bruit terrible, ſi on ne lui avoit dit que Madame le ... l'avoit pris. Du ... ajoûta d'abord que c'étoit pour le faire voir à un Jouaillier, & en acheter un de même. Cela paſſa encore : mais enfin du ... aiant été faire un petit voiage, ſa Femme fut obligée, pendant ſon abſence, de donner de l'argent à quelqu'un ; il falut pour cela ouvrir un Cabinet des Indes, où elle avoit enfermé ſa bourſe de deux cens demi-louïs, & neuf cens florins dont le Roi lui avoit fait préſent quelques jours auparavant, pour une année de ſa Penſion : elle avoit ſerré tout cela précieuſement, & c'étoit à regret qu'elle ſe déterminoit à toucher a ce magot ; mais ce fut bien pis lors qu'elle ne trouva que la bourſe & les ſacs ! Tout étoit vuidé, les oiſeaux

étoient dénichez, & il ne reſtoit plus que les nids. Cette derniére Avanture lui fit ouvrir les yeux. Le Colier, ni la Tapiſſerie, ne revenoient point; & les prétendus Parens brouillez faiſoient tous les jours nouvelles parties dans le Jardin: ainſi elle demanda aux Domeſtiques ce que tout cela ſignifioit, & aprit enfin que ſa Belle-mére n'avoit que la moitié de la maiſon & du jardin, & que le reſte apartenoit en propriété à ceux qui venoient ſi ſouvent y faire des parties: que la Tapiſſerie avoit été empruntée pour la Nôce, de même que le Colier, & les Demi-louïs, & que ſon Epoux avoit joué le reſte de l'argent à l'Hôtel *Daumont*. Ce dernier fait fut ateſté par un valet qui avoit été témoin de la perte: ainſi la pauvre Femme ſe trouva obligée de déconter. Elle a ſû enſuite

ſuite que les quarante mille écus de *Provence* n'étoient établis que ſur les brouillards de la Riviére de Seine, & que du ... avoit fait à ſa Mére un contre-billet de l'argent qu'elle s'étoit obligée de lui donner dans ſon Contract de mariage. Le Rotiſſeur qui avoit fait le repas des Nôces vint auſſi fort humblement préſenter ſon mémoire : le Tailleur, le Chapelier, la Blanchiſſeuſe, & juſques aux Mémoires pareils à celui de *Margot de la Plante*, dont il eſt parlé dans la Comédie du *Joueur*, tout tomba ſur le corps de la pauvre petite Perſonne, qui a été obligée de païer pour plus de dix mille francs de dettes, que ſon Mari avoit contractées loug-tems avant de la connoître, & même ſes fredaines. Heureuſe encore ſi elle n'en ſoufre que du côté de la bourſe ! Car, comme on dit, plaïe d'argent n'eſt pas mor-

mortelle ; & la Chronique ſcandaleuſe veut qu'elle s'en ſoit reſſentie autrement. Quoi qu'il en ſoit, elle a pris ſon mal en patience, & ne s'eſt plainte à perſonne d'un Mariage dont elle n'avoit lieu de s'en prendre qu'à elle-même & dont elle ne devoit acuſer que ſa trop grande crédulité. Elle a dit à ceux à qui elle a pû parler librement, qu'elle n'auroit jamais pû être la dupe d'un autre que d'un Pariſien, contre leſquels elle n'étoit nullement ſur ſes gardes, ne croiant pas que ſi loin des bords de la *Garonne*, on eût pû trouver des *Gaſcons*. Voiez pourtant qu'on en trouve par tout, & qu'il faut ſe défier de tout le monde ! Elle a mené ſon Epoux dans ſes Biens en Province ; & on dit que malgré la tromperie qu'il lui a faite, elle ne laiſſe pas de bien vivre avec lui, & de lui pro-

curer mille agrémens dans ce Païs-là, par les Protecteurs qu'elle a à la Cour : ainsi je trouve que du ... est encore plus heureux, par raport à la personne, que par le bien, quoi que, comme je vous l'ai déja dit, elle lui ait donné plus de cinquante mille écus. Il lui a promis une grande fidélité, & de renoncer pour elle à la passion du jeu. Mais je doute qu'il lui tienne parole : car, comme vous savez, qui a bû, boira ; & ainsi du reste. Nous avons ici Madame la Marquise de *Girardin*, Veuve du Marquis de *Leri* que vous avez connu autre fois. Et puis que je suis en train de parler de Mariages, il faut que je vous conte de quelle maniére se fit le sien ; cela est assez particulier. Elle est Fille de condition, d'une des meilleures Maisons de *Lorraine*. Le Marquis de *Leri*, qui étoit

dans ce Païs-là, lui conta ses raisons : elle fit tout ce qu'elle put pour le bien engager, le trouvant un très bon Parti : mais il n'avoit garde de vouloir donner dans le Sacrement ! La Demoiselle n'avoit que sa Naissance & son Mérite personnel pour toute dot, & il faut autre chose en ménage ; ainsi l'afaire ne se seroit jamais faite, si d'habiles gens ne s'en fussent mêlez. On fit boire le Marquis : c'étoit son foible, ou plûtôt son fort : car j'ai ouï dire, qu'aiant été envoié pour quelques Négociations à *Cologne*, il avoit triomphé des *Allemans*, le verre à la main ! Qu'on l'avoit déclaré Vainqueur des Vainqueurs ! Et que lui aiant encore proposé, lors qu'il monta à cheval pour revenir en *France*, de boire le vin de l'étrier, il n'avoit point refusé de prêter le colet, & avoit dit, que le vin de l'é-

trier

trier devoit ſe boire dans une bote. On lui en porta en même tems une toute pleine, qu'il vuida de la meilleure grace du monde. On garde encore cette bote dans l'Hôtel de Ville de *Cologne*, où on l'a érigée en trophée à l'honneur du Marquis de *Leri*. Ainſi je n'ai pas tort de dire que c'étoit ſon fort que de boire. Cependant il fut pris par là ; & ſans doute que l'Amour aida au vin a remporter cette Victoire. Dès que le Marquis en eut pris autant qu'on le ſouhaitoit, & qu'animé par la préſence de la Demoiſelle on lui eut fait dire, qu'il vouloit ſe marier avec elle, on ne lui laiſſa pas le tems de s'en dédire. Un Prêtre qu'on avoit apoſté exprès, prononça au plus vite le fatal *ego conjungo vos!* Tout cela ſe fit en préſence de bons Témoins. On continua enſuite à boire juſques à perdre la raiſon :

& quand celle du Marquis fut tout à fait troublée, on le mit dans un bon lit où la Demoiselle se plaça un moment après. Il n'eut garde de s'apercevoir de cela, & il dormit tout d'une piéce jusques au matin. Mais quand à son réveil, & lors que lés fumées du vin furent un peu apaisées, il se vit couché auprès de sa Maîtresse, il crut que cela s'étoit fait par enchantement, & lui dit d'un ton de surprise: hé, mon Dieu! Mademoiselle, hé que faites-vous là? Mon devoir, répondit-elle. Le Marquis, que cette réponse intriguoit terriblement, & qui croioit qu'elle s'éloignoit au contraire de son devoir par une démarche aussi cavaliére, la pria de s'expliquer plus clairement, & elle lui dit alors, qu'elle étoit sa Femme, & qu'ils s'étoient mariez la veille. Il n'en crut rien. Mais cependant les

atraits

atraits de la Belle, & l'ocasion, l'obligérent d'agir tout comme s'il l'avoit crû; & par là il rende le Mariage indissoluble. Les Parens de la Belle vinrent le féliciter dans la chambre; & ce qu'il avoit regardé comme un jeu, se trouva une afaire si sérieuse, qu'il n'a jamais été en son pouvoir de la rompre. On auroit crû qu'après que le vin lui avoit joué un pareil tour, il auroit dû le haïr; mais point du tout, le Marquis n'a point eu de rancune contre lui : il en a bû jusques à sa mort, & l'on prétend que le grand usage qu'il en a fait l'a hâtée. Sa Veuve est venu briller ici quelque tems, logée à l'*Hótel de Brissac*, dans la ruë des *Deux écus*, & se donnant de grands airs de Marquise. Je ne la crois pas en grande liaison avec la Famille de son défunt Epoux, dont il ne reste plus ici que l'Abé, qui est

eſt un des plus redoutables bûveurs qui ſoit dans tout l'Empire Bachique. Mais à propos de l'Abé *Girardin*, un Gentilhomme de *Montpellier* qui eſt revenu autre fois de *Conſtantinople* avec lui, m'a rendu ces jours paſſez une grande viſite à votre occaſion: c'eſt une nommé Mr. de *Curvalle* dont la Femme a été, à ce qu'il m'a dit, de vos bonnes Amies à *Montpellier*. Je lui ai fait bien des honnêtetez à votre intention, dont je vous diſpenſe pourtant de me tenir compte; car j'en ai été bien dédommagée par lui-même. J'avois ouï parler confuſément de ſon Hiſtoire; & dès qu'il m'eut dit ſon nom, j'eus grande envie qu'il me la contât: je n'oſois le lui propoſer d'abord, & pour avoir ocaſion de l'y engager, je le retins à diner chez moi. Il étoit juſtement venu me voir à ma Toilette; ainſi je ne fis pas de

façon pour l'arêter, & il n'en fit pas non plus pour rester, il regarda cela comme un hasard de *Gascon*, que les gens de ce Païs-là ont acoûtumé de mettre à profit. Je lui fis boire du vin de Champagne tel que vous savez qu'on le boit chez moi, & je lui demandai, pour entrer en matiére, s'il en avoit bû d'aussi bon en Turquie. Il me répondit que non. Une réponse aussi laconique ne m'acommodoit point; je redoublai la dose; & dès la seconde bouteille, Mr. de *Curvaile* commença à se mettre en train; il me dit qu'il étoit d'une des meilleures Familles de *Montpellier*, & qu'il avoit épousé par inclination une très jolie Personne qui avoit l'honneur d'être connuë de vous. J'avois déja ouï dire tout cela; mais ce que je ne savois point & qu'il m'aprit, c'est qu'il avoit été extrémement jaloux,
&

& que plusieurs années de mariage, ni une nombreuse Famille n'avoient point pû diminuër cette tendre délicatesse qu'on ne trouve que dans les Amans, & qui lui causoit toutes ces jalousies : il n'en témoignoit rien à sa Femme, qui de son côté n'aportoit aucun soin pour guérir un mal qu'elle ne connoissoit pas. Les Dames de ce Païs-là ont, dit-on, des maniéres fort libres, vous le savez mieux que moi ; ainsi elles donnent aisément matiére à jalousie : & celle de Mr. de *Curvalle* devint si forte, que ne pouvant plus y tenir, il prit le parti de s'éloigner, & s'en alla en *Turquie*. La Méditerrannée facilite ces sortes de Voiages. Celui de Mr. de *Curvalle* fut heureux : il arriva bien-tôt à *Constantinople* & trouva le secret de plaire au Grand Visir qui lui promit d'être son Patron, à condition d'ar-

d'arborer le Turban, & de ſubir les autres Cérémonies auxquelles la Loi de Mahomet engage. Mr. de *Curvalle* ſentit d'abord de la répugnance à cela; mais l'ambition le lui fit ſurmonter. Il étoit réſolu a ne plus retourner dans ſon Païs; & l'envie de faire une fortune éclatante dans celui-là, & de ſe vanger par là des ſujets qu'il croioit avoir de ſe plaindre de ſa Femme, le déterminérent à ſe faire Renégat. On le promena en pompe par toute la Ville de *Conſtantinople*, & tous les bons Muſulmans ſe réjouïrent de l'aquiſition de ce nouveau Proſélite de l'Alcoran. On lui donna le commandement d'une Frégate: le Viſir le prit ſous ſa Protection, & il avoit tout l'air de faire une grande fortune, ſi ce malheureux Miniſtre de la Porte Ottomane n'avoit pas été étranglé devant *Bude*.
 C'eſt

C'eſt ainſi que périſſent ordinairement tous les Viſirs ! Les eſpérances de Mr. de *Curvalle* périrent avec celui-là, & il ne lui reſtoit plus que le regret d'avoir abandonné le Chriſtianiſme, lors qu'un nouvel Ambaſſadeur de *France* arriva à la Porte. On l'envoioit à la place de Mr. *Girardin* qui étoit mort dans ce Païs-là, & il avoit avec lui des gens qui connoiſſoient la Famille de Mr. de *Curvalle*, & qui crûrent faire une bonne œuvre en tâchant de le ramener de ſon égarement : & pour y parvenir ils lui éxagérérent l'afliction que ſa Femme avoit euë de ſon départ, & quand elle avoit apris ce qu'il avoit fait : on lui perſuada qu'elle avoit penſé en mourir : & enfin à force de lui parler de l'amour qu'on prétendoit que ſa Femme avoit pour lui, on raluma tout celui qu'il avoit eu pour

elle,

elle, & on l'engagea à rentrer dans ſon devoir, & dans le giron de l'Egliſe. Cette réſolution priſe, il ne fut pas mal aiſé de l'éxécuter. L'Abbé *Girardin* partoit pour ramener ſa Belle-ſœur & le corps de ſon Frére en *France:* Mr. de *Curvalle* fut reçû dans ſon Vaiſſeau, & y fut en ſûreté juſques au départ, malgré tout le vacarme que vînt faire une petite *Turqueſſe* qu'il avoit épouſée dans ce Païs-là, & qui crioit comme un enragée, diſant qu'elle vouloit qu'on lui rendît ſon *Aga.* On n'eut point d'égard à ſes cris; Mr. de *Curvalle* n'en fut nullement touché, il étoit trop enflamé pour ſon ancienne Femme. On mit à la voile; & les vents ſécondant ſes deſirs, le pouſſérent bien-tôt du côté où ſon cœur l'entraînoit. Il arriva à *Montpellier*, plus amoureux que jamais, & n'eut pas de pei-

ne à faire sa paix avec sa Femme, & avec l'Eglise : l'un & l'autre le reçût à bras ouverts, & il ne fut plus parlé de son Apostasie : mais ses inquiétudes le reprirent quelques tems après, & il a fait depuis un Voiage à *Siam*. On prétendoit qu'il y avoit embrassé le Paganisme; mais c'est de quoi il ne convint pas. Voila tout ce que j'ai pû savoir de lui. Je lui demandai s'il n'avoit pas de regret à sa Femme de *Turquie*, & comment elle étoit faite : il me répondit qu'elle étoit très jolie, qu'elle avoit nom *Fatima*, âgée d'environ quatorze ans ; mais qu'il n'avoit jamais pû l'aimer, & ne s'étoit déterminé à l'épouser que parce qu'elle lui avoit aporté une Maison en Dot : chose très considérable dans ce Païs-là, où on a de la peine à aquérir des Maisons. Elles ne sont pas si rares ici, on en bâtit tous les

les jours de nouvelles, & quand vous reviendrez, vous trouverez *Paris* d'un tiers plus grand qu'il n'étoit quand vous en êtes partie. Je ne ſai où l'on trouvera du monde pour remplir tout cela, car la Guerre en conſume beaucoup, & je croi que la miſére fera deſerter les autres. On eſt ruiné par les banqueroutes; & un homme du Païs où vous êtes, vient depuis peu d'en faire une de pluſieurs millions, qu'il a, dit-on, emportez hors du Roiaume; tout le monde crie contre lui, & l'on doute qu'il puiſſe trouver de la Protection nulle part, parce que par ce contre-coup les Négocians des Païs étrangers ſe trouvent intéreſſez dans la banqueroute, qui a cauſé ici celle de Mr. de *Meuwe*, & de quantité d'honnêtes gens qu'il a ruinez & réduits à la cruelle néceſſité de ruiner les autres. Je

croi que si on le tenoit ici on lui feroit un mauvais parti; aussi a-t-il pris soin de décamper. Si vous en savez des nouvelles vous me ferez plaisir de m'en donner, car j'y suis intéressée comme bien d'autres. Il est Lionnois d'origine, Imprimeur, ou Libraire de profession & de Famille; ainsi vous en aurez sans doute entendu parler : car il a trouvé le secret de faire parler de lui aussi-bien que celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Ephese*, & à peu près sur le même ton. J'atens donc une Relation de votre façon sur son chapitre, & je l'atens avec impatience. Les miséres du tems présent me font souvenir d'un Placet qui fut présenté autre fois à Sa Majesté, & je croi qu'elle en recevroit beaucoup de cette nature à l'heure qu'il est, si elle étoit d'humeur d'y répondre aussi fa-

vora-

vorablement qu'elle fit à celui-là. La voici.

PLACET AU ROI.

Il ne m'eſt pas permis d'entrer dans vos afaires.
Sire, *ce ſeroit trop prendre de liberté:*
Cependant l'autre jour rêvant à mes miſéres,
Je calculai le bien de votre Majeſté.
Il vous revient par an cent millions de rentes,
Cent millions valent cent mille écus par jours,
Cent mille écus en font quatre mile par heure.
Pour réparer les maux preſſans
Que le Tonnerre a fait à ma Maiſon des champs;
Ne ſaurois-je obtenir, Sire, *avant que je meure,*
Un quart-d'heure de vôtre tems.

Il l'obtint, & j'espére que j'obtiendrai aussi de vous la grace d'être bien persuadée, que je suis, Madame, vôtre très-humble & très-obéïssante servante.

Fin de la troisiéme Partie.

